



BIBLIOTECA NAZ.  
Vittorio Emanuele III

XXIV

C

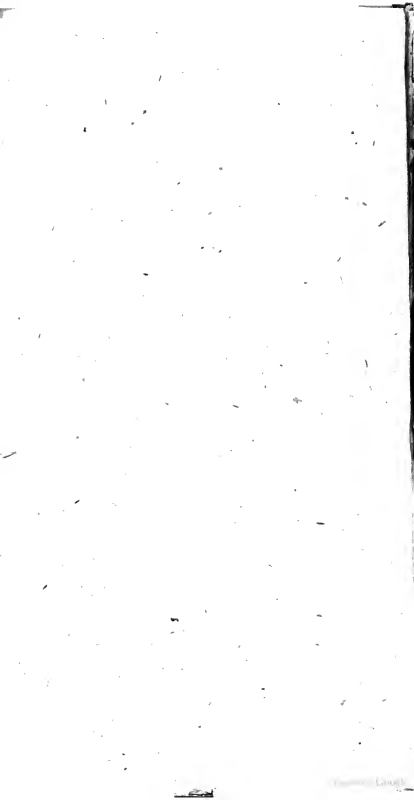
39

NAPOLI

39 -









2

DE LA  
CONNOISSANCE  
DE SOI-MÊME.  
TRAITÉ PREMIER.  
DES DISPOSITIONS  
A L'ETUDE DE SOI-MÊME.

Par le R. P. Dom FRANÇOIS AMY,  
Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.

Seconde Edition, retouchée & augmentée  
considérablement.

TOME I.



A PARIS,  
Chez NICOLAS LE CLERC, rue saint  
Jacques, proche saint Yves, à l'Image  
saint Lambert.

---

M. DCCI.

*Avec Approbation & Privilege.*

*Le Sieur ANDRÉ PRALARD a cédé son droit de Privilège, & tous les Exemplaires de ce Livre de la Connoissance de soi-même in 12. 6. volumes, par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY, Benedictin de la Congregation de saint Maur, à NICOLAS LE CLERC, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.*

*Ledit NICOLAS LE CLERC donne avis qu'il vient d'imprimer du même Auteur :*

*Les saints Gemissemens de l'Ame sur son éloignemens de Dieu. La tyrannie du Corps, premier sujet de gemir, in 12. qu'il vend 30. sols.*



A

SON ALTESSE ROYALE,  
MADAME  
DE GUISE.



ADAME,

*Le Traité de la Conoissance  
de soi-même est tellement dû à  
VÔTRE ALTESSE ROYALE ,  
qu'il ne m'a pas été libre d'éviter*

ã ij

## EPISTRE.

*l'honneur de le lui offrir. La seule idée du plan d'études qu'il renferme , excita si fort sa curiosité dès la première proposition que j'eus l'honneur de lui en faire , que l'empressement qu'elle témoigna de le voir & de le rendre public , me tint lieu d'un ordre dont je ne pouvois pas me défendre. Mais, MADAME , quand il seroit possible de dissimuler cet engagement , à qui pourrois-je plus justement offrir le Traité de la Connoissance de soi-même ; & sur tout , celui qui parle des secours que le silence & la vie solitaire donent pour cete étude , qu'à une Princesse qui fuit le monde tout autant qu'elle peut : & qui , lorsqu'il est inévitable , sait trouver l'art de vivre so-*

## ÉPISTRE.

*litaire au milieu du tumulte ; & de goûter la tranquillité des Cloîtres , dans la plus florissante Cour de l'Europe ? En éfet , MADAME , quels secours trouve-t-on dans ceux-là , pour la conoissance de soi-même , qui ne se trouvent pas dans vôtre Palais ? Rien n'est plus favorable à cete étude , que la paix , le repos , la tranquillité , l'ordre & l'uniformité des exercices. Et que manque-t-il de tout cela à vôtre suite ? Vit-on jamais ailleurs un Domestique plus réglé ; une Cour plus modeste & plus tranquille ; une Princesse plus recüeillie & plus apliquée aux exercices de Religion ; plus d'ordre & de sagesse dans le plan de ces exercices ? c'est-là*

## EPISTRE.

que toutes les journées sont pleines : & qu'à chaque moment, l'occupation qui lui est propre vient se placer avec une merveilleuse uniformité. Aussi, MADAME, où se connoit-on mieux, & où se méconnoit-on moins que dans votre Palais ? Presque toutes ces distinctions qui mettent ailleurs de si grands espaces entre les Princes & le reste des homes en sont bannies. La porte en est ouverte également aux pauvres & aux riches : & pour trouver auprès de VÔTRE ALTESSE ROYALE un favorable accès ; c'est assez d'avoir le titre de misérable : Titre d'exclusion si ordinaire chez les Grands. Mais c'est encore peu à votre zele que

## EPISTRE

cete facilité d'accès pour les pauvres & les misérables. Aler les chercher jusque dans les Hôpitaux, sans ces marques de grandeur qui les effrayent toujours un peu : s'ajuster à leurs foiblesses : les consoler, les soutenir, les assister : c'est, MADAME, jusqu'où votre lumière & votre religion vous réduisent si souvent. Peut-on mieux marquer que par là, combien on est persuadé que les plus disgraciés selon le monde, vont de pair avec les Princes du côté de l'excélence de la nature humaine ; & que les plus grands Princes sont au niveau de la populace, du côté de la corruption de cete nature ? n'est-ce pas là, dans une illustre Princesse, témoigner se conoitre

## EPISTRE.

*parfaitement soi-même ? Vous voyez donc, MADAME, à quels titres l'Ouvrage de la Connoissance de soi-même vous est dû. Le moyen après cela, de se défendre de metre à sa tête l'auguste nom d'une Princesse si savante dans l'art de se conoitre ? Et VÔTRE ALTESSE ROYALE ne jugera-t-elle pas bien pardonnable la liberté que j'en ai prise ; sur tout, la trouvant jointe au plus profond respect, & à la parfaite veneration avec laquelle je suis,*

*MADAME,*

DE VÔTRE ALTESSE ROYALE ,

Le tres-humble & tres;  
obeïssant serviteur

F. F. L.





## P R E F A C E

ET D E S S E I N D E  
*l'Ouvrage.*

**D**E toutes les plaïes dont l'home s'est trouvé frappé par le premier peché, une des plus funestes & des plus déplorables, est cêlè de l'ignorance où il est, & où il veut être de son état, de sa nature & de tout son être. Il passe les vingt, trente & quarante années, & souvent toute la vie sans savoir proprement ce qu'il est. Il se voit fait à peu près come ceux qu'on apele homes; & il se croit & se dit home: mais ce qui constituë la nature de l'home, ce que son essence renferme, ce que c'est précisément que d'être home,

c'est ce qu'il ne fait point, & c'est même ce qu'il se soucie moins de savoir. Il ne fait s'il est un être simple ou composé; s'il y en a en lui deux substances, ou s'il n'y en a qu'une; si ces substances sont de même ou de différente nature; si malgré leurs différences, elles ont entr'elles quelque rapport, ou quelque union; en quoi consiste cete union; si elle les établit dans une dépendance mutuelle l'une de l'autre; jusqu'où s'étend cete dépendance; si cete dépendance est dans l'ordre; ou si elle marque du dérèglement dans sa nature; & si elle peut être diminuée: en un mot, ne se regardant guères que come il regarde les autres homes, je veux dire par les dehors, & par le cors; il ne se croit rien au dessus du cors; il n' imagine rien en lui au dessus du visible & du sensible; il pense que le cors

P R E F A C E. ij

fait tout son être ; & si , pour s'ajuster au langage comun , il dit qu'il a une ame ; il n'entend par ce terme , que quelque petite partie intérieure cachée & mystérieuse de ce cors qu'il prend pour tout son être.

Que l'home naisse dans une si profonde ignorance de tout ce qu'il est , & de tout ce qui lui appartient , nul n'en fera surpris , dès qu'on saura ce que mérite le peché du premier des homes : mais que l'home au lieu d'user de ses premiers momens de raison pour s'étudier & se conoître lui-même , passe tranquillement les soixante & quatre-vingt années sans s'en métre en peine , sans s'y apliquer & sans y penser ; c'est en verité la plus monstrueuse stupidité qu'il soit possible d'imaginer.

Si l'home étoit né sans curiosité & sans nul amour pour la verité , ceté stupidité pourroit

trouver quelque excuse : mais tout pecheur qu'il naisse, le peché ne lui a pas ôté toute estime & tout amour pour la verité. Loin de manquer de curiosité, il a un desir insatiable de conoître & de savoir : mais par un malheureux reste du peché du premier home, il ne fait aucun usage de cete curiosité que pour des objets ou défendus, ou qui ne le meritent pas. Il n'use de ses premiers momens de raison, que pour conoître du moins superficiellement, tous les objets sensibles qui l'environent & qui le frappent ; & lorsque sa raison est la plus forte, sa curiosité émouffée sur le climat & les mœurs de son pays, passe dans les pays étrangers ; & voltigeant sur tout ce qui s'apele histoire, parcourt ainsi toute la tête, sans trouver rien qui la puisse fixer. Plus subtile en d'autres, peu contente de ce qu'êlé aperçoit sur la surface

P R E F A C E.



des cors; êle veut pénétrer juſqu'au dedans, & paſſe ſouvent toute la vie à chercher qu'êle eſt la figure, l'ordre & l'arangement des petits cors qui compoſent le feu, l'eau, les métaux, &c. N'eſt-il donc pas étonnant qu'avec toute cete vaſte- & vive curioſité pour des objets qui le meritent ſi peu, l'home n'en ait point pour ſe conôître lui-même; ſujet qui le merite tant, & dont il fait même tant d'eſtime? Il veut ſavoir & cherche opiniâtement comment les eaux de la mer s'enflent & ſe deſenflent tous les jours à certaines heures & avec certaines proportions; & lui qui à toute heure ſe remuë ou ſe ſent agité, malgré lui, en mille manieres différentes, ne ſait, ni ne veut ſavoir comment il remuë les mains & les piés, la langue & les yeux; & beaucoup moins ſe met-il en peine d'examiner comment ſon ſang & ſes humeurs s'agitent &

vj      P R E F A C E.

se fermentent plus ou moins en certains tems, & causent de si violens & de si subits soulèvements dans les passions.

Peut-être lui pardoneroit-on de s'apliquer moins à la conoissance de son cors, s'il s'apliquoit du moins un peu à la conoissance de son ame: mais c'est d'ordinaire de tous les pays le plus perdu & le plus inconnu pour lui; cet home qui n'est jamais un moment sans penser, ne fait ni ce que c'est, en lui, qui pense; si c'est la main, ou le pié, le cœur, ou la tête; ni s'il pense toujours; ni enfin coment il pense. Il ne fait ni si le principe de sa pensée est différent de son cors, ni s'il est moins corruptible & moins mortel que lui. Il se sent capable de vertu & de vice, de bonheur & de malheur: il a une ardeur infinie pour éviter ce dernier, & pour ariver au bonheur; & cependant il ne fait ni quel objet

*P R E F A C E.* vij

doit faire son bonheur , ni par  
quêle partie de lui-même il peut  
être vicieux ou vertueux , hu-  
reux , ou malheureux : hé co-  
ment s'appliqueroit-il à cultiver  
cete partie par la vertu , pour la  
disposer au bonheur ? Il éprou-  
ve en lui-même un schisme per-  
petuel entre la raison & les pas-  
sions ; entre l'esprit & le cœur :  
une prodigieuse inégalité dans  
ses goûts & ses sentimens : une  
étrange contrariété dans ses in-  
clinations : il se sent des mouve-  
mens de grandeur & de gloire ,  
qui l'élevent au dessus de tout :  
un moment après , la foiblesse ,  
l'abatement & le desespoir cau-  
sé par le sentiment de sa misere ,  
l'abaissent au dessous de tout :  
une ardeur incroïable pour la ve-  
rité , lorsqu'êlé paroît : une né-  
gligence extrême à la chercher ;  
des tenebres immenses à écarter  
pour la trouver ; & cependant  
au milieu de ces schismes , de

ces contrariétés, de ces inégalités, de ces foiblesses & de ces obscurités, il demeure dans une aussi grande indolence, que s'il avoit le secret d'allier cêles-là & de surmonter cêles-ci. Incertain d'où ces contrariétés & ces révolutions naissent en lui, & où êles doivent aboutir; il aime mieux s'abandonner à la tempête, que d'examiner s'il n'y a point quelque moyen de la calmer; ou d'éviter le naufrage; en s'étudiant soi-même.

Cependant ce qu'il y a de plus prodigieux dans ceté méconnoissance de soi-même où l'homme est, & où il affecte de vivre; c'est que rien n'est plus connoissable, du moins jusqu'à un certain point, que cet objet qu'il ne veut point connoître. Ce que nous avons dit ailleurs de l'idée de Dieu, nous le devons dire de l'esprit de l'homme; rien n'est plus à la portée de cet esprit, que cet esprit lui-



même : rien ne lui est plus immédiat & plus intime : il n'est jamais sans se sentir & sans s'apercevoir lui-même en quelque manière. Il ne se passe rien en lui dont il ne soit averti immédiatement. Il ne voit rien hors de lui, qui ne lui serve à s'apercevoir lui-même en quelque manière : il s'aperçoit dans la vûë qu'il a des choses sensibles, beaucoup plus qu'êles-mêmes ; & la plûpart du tems ce qu'il croit voir en êles , n'est que lui-même.

Sans mentir, il est bien étrange que l'esprit de l'home n'aperçoive rien plus fréquemment , plus continuëment , plus indispensablement que lui-même ; & que cependant il se conoisse si peu, & veüille si peu s'apliquer à se conoître ! Rien ne lui échappe de tout ce qui se passe en lui ; & presque tout lui échappe : & par un paradoxe inouï il y aper-

**X**      **P R E F A C E.**

çoit tout ; & n'y conoît rien , faute de réflexion.

*Dessein.* Cêles qu'on trouvera dans cet ouvrage , pourront servir à faciliter cete importante conoissance ; ou du moins à en exciter le desir & la recherche ; & à retirer les homes de l'étrange assoupissement où ils sont à cet égard. On comencera le premier Traité par les dispositions à l'étude de soi-même. On les réduira à trois especes de conoissances ; savoir, 1. cêles de l'importance , ou de la necessité de cete étude. 2. cêles de ses difficultés ou de ses obstacles. 3. cêles des facilités que la solitude lui donne.

Dans la premiere, on fera voir son importance pour les sciences naturelles & surnaturelles.

Dans la seconde , on réduira ses difficultés. 1. à l'action des choses sensibles sur nos organes , & à nos préjugés sur leurs qualités & leurs forces. 2. au désa-

grément de l'objet de cete étude. 3. aux mouvemens qu'on se donne pour l'éviter.

Dans la troisiéme, on montrera que cete étude trouve des facilités infinies dans la solitude, soit qu'on considere cêlé-ci en êle-même, ou dans ses principaux exercices. On y traitera particulièrement de l'étude & du travail; & ce qu'on dira sur cela, se réduira à marquer. 1°. Le raport de ces exercices avec la vie solitaire. 2°. Leur étendue & leurs bornes. 3°. La fin qu'on doit s'y proposer. 4°. La maniere d'y vaquer pour ne se point perdre de vûë, & pour ariver à cete importante conoissance.

Ce premier Traité fera suivi de deux autres propres à introduire dans cete étude de soi-même. L'un considerera l'home selon son être naturel & sifique; & l'autre selon son être moral.

Quelque soin qu'on ait pris de

rendre intelligible le premier de ces deux Traités : néanmoins comme il ne contient que la carte d'un pays que l'on a jusqu'ici peu battu, & dont même on n'a fait les principales découvertes que dans nôtre siècle ; il est à craindre qu'il ne paroisse à bien des gens fort desert, fort sec & fort sterile ; & que le seul aspect de ses frontières ne les rebute de s'y engager.

Il est cependant certain qu'on ne peut se dispenser d'en faire le voyage, si l'on veut conoître l'homme selon son être moral ; & il n'est pas moins constant que sans la connoissance de ce pays, on ne peut traiter la morale avec quelque solidité ; parce qu'on ne peut la traiter par principes.

C'est ce qui fait que de tant d'ouvrages qu'on a donés sur cete matière, on en trouve si peu d'exacts & de parfaits. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui décrivent assez bien les mœurs des homes. Rien

n'est ni plus ingénieux, ni plus naturel, que les divers portraits qu'on en voit : les uns peignent assez bien les caractères & les effets des passions. Il y en a qui découvrent, malgré que vous en aïez toutes vos foiblesses & vos mauvais penchants. Quelques autres percent jusques dans vos intentions ; révelent vos plus secrets motifs, pénètrent dans votre cœur, & en dévelopent les plus fins replis avec une lumière qui donne de l'admiration. Comme les homes sont à peu près faits, les uns comme les autres ; il ne faut d'ordinaire que consulter son propre cœur, pour réveler aux autres ce qui se passe dans le leur. Il ne faut que sentir ses propres foiblesses, s'appliquer à ses penchants, & observer les effets de ses passions ; pour décrire parfaitement les foibles, les mauvais penchants & les funestes effets des passions de tout le genre hu-

main. Tout cela est bon , & l'on ne peut trop obliger les homes à se regarder par ces endroits , à réfléchir sur leurs foibleffes , & à faire attention à leurs défauts ; eux qui prennent tant de plaisir à se les dissimuler , à s'étourdir sur leurs mauvaises inclinations , & à se faire illusion sur la situation de leur cœur.

Mais ce qui manque à la plupart de ces Traités , c'est de faire voir les principes naturels & physiques de toutes ces maladies : c'est de montrer coment tous ces mouvemens déreglés se forment dans le cœur ; ce qui les y fait naître ; les relations qu'ils ont avec l'esprit , & par le moïen de l'esprit avec le cors. En un mot , ce que l'esprit & le cors y contribuent : les impressions que font sur l'esprit & sur le cœur, les mouvemens de la machine à laquelle ils sont unis ; & jusqu'à quel point ces impressions & les mouvemens

les forment, dépendent, ou  
 dépendent pas de nôtre liber-  
 Il se trouvera des gens à qui  
 ce détail ne paroîtra qu'une  
 ne spéculation philosophique, &  
 une conoissance plus curieuse  
 utile.

Mais on ne craint pas d'assû-  
 r qu'il n'en est guères de plus  
 cessaires & de plus importan-  
 s ; je ne dis pas simplement pour  
 conoissance de l'home selon le  
 moral ; mais même pour toute la  
 ence de la morale.

La morale est à l'ame ce que  
 la medecine est au cors : je veux  
 dire, que c'est l'art de guerir les  
 maladies de l'ame & de conser-  
 ver sa santé : or sans la conoif-  
 sance de l'home, selon son être  
 naturel & physique, rien n'est plus  
 mal aisé, suivant le cours ordi-  
 naire des choses, que de reme-  
 dier efficacement aux maladies de  
 l'ame, ou que de les prévenir. Il  
 est visible que rien n'est plus ne-

cessaire pour l'un & pour l'autre, que de conoître coment ces maladies se sont formées ; & que d'en découvrir les sources & les principes. Sans cela l'on pouroit les suspendre pour quelque tems ; mais non pas les arrêter absolument, ni les guerir irrévocablement. Or on met en fait que sans la conoissance de l'home selon son être naturel & fisque , on ne conoitra jamais bien coment se forment les maladies de l'ame ; on ne pénétrera jamais jusqu'à leurs sources & à leurs principes : l'on ne fera jamais une juste aplication des remedes ; & il arivera sans cesse, que l'on s'en prendra à l'esprit, lorsqu'il faudroit s'en prendre au cors ; & que l'on apliquera au cors des remedes qui ne devroient être apliqués qu'à l'esprit. Donnons quelque exemple de tout cela.

Une des grandes maladies de  
l'ame



l'ame est son inaplication à Dieu & aux choses spirituelles : c'est son défaut d'attention & ses perpétuelles distractions, lorsqu'elle veut s'y appliquer : mille personnes de piété gémissent sous le poids de ce mal sans pouvoir s'en délivrer, ni calmer leur conscience sur les inquiétudes qui leur reviennent de ces distractions dans la prière & dans la psalmodie.

Ceux qui ne connoissent l'homme que de cete maniere grossiére dont on se conoît communément : qui n'ont qu'une idée confuse des deux substances dont il est composé : & qui, à plus forte raison, ignorent absolument les relations qu'elles ont entr'elles & les loix de leur union ; s'imaginent d'ordinaire, qu'il n'y a qu'à vouloir être attentif pour l'être tout d'un coup ; & qu'à vouloir congédier les distractions, pour les banir sans retour. Desorte que

é

tout leur travail à cet égard , ne consiste qu'à produire pendant le tems de leurs prieres, des actes, ou de desir d'attention , ou de defaveu des distractions : & come , malgré ces efforts , leurs distractions ne laissent pas de continuer ; ils s'en prennent à leur esprit , à leur cœur , à leur volonté : ils se chagrinent , ils s'inquiètent : ils se désolent , & se reprochent sans cesse de ne vouloir pas come il faut , ce qu'ils ne doutent pas qui ne dépende de leur volonté. Et de-là viennent les scrupules , les troubles de conscience , les acufations de peché , & quelquefois même l'abatement & le desespoir de pouvoir de leurs jours satisfaire à leurs obligations essentiêles.

Quel remede à un si grand mal qui en amène tant d'autres ? suivant les voies ordinaires , il n'y en a point de plus souverain que de conoître l'home selon son ê-

tre naturel & fîfique ; & que de favoir les loix de l'union de l'esprit & du cors : ce n'est que par là qu'on peut se calmer solidement , & travailler avec succès à se faire une habitude de recûeillement.

En éfet , suposons que celui qui est ainsi agité de ces distractions & de ces inquiétudes, soit un jeune home nouvèlement sorti du monde pour se jeter dans une solitude. Certainement s'il conoît un peu les loix de l'union de l'esprit & du cors : s'il fait combien êles sont necessaires & indépendantes de sa volonté ; s'il ne doute point que , par l'une de ces loix , dès que les traces du cerveau sont excitées , les idées sensibles qui leur ont été une fois atachées , ne soient réveillées & renouvelées dans l'esprit ; il lui sera aisé de juger qu'étant sorti du monde le cerveau plein de ces traces ; le seul cours fortuit des  
c ij

esprits les excitant & les retraçant successivement , doit lui réveiller à tous momens , malgré lui, un grand nombre d'idées sensibles , & par conséquent des distractions , dans le tems même où il voudroit être le plus recüeilli.

Mais 1°. il voit bien que ces distractions ne sont point volontaires en elles-mêmes : ni par conséquent criminêles. Il n'est maître ni du mouvement des esprits , ni de leur détermination : il ne peut directement ni arrêter l'un , ni changer l'autre. 2°. Il est aussi peu maître d'empêcher que le cours des esprits sur les traces du cerveau , n'excite dans son esprit des idées sensibles. 3°. Ces idées sensibles partageant la capacité de son esprit , & le remuant beaucoup plus vivement que les idées toutes spirituelles auxquelles il voudroit s'attacher ; il ne peut empêcher que les unes n'éclipsent les autres ; & que les idées sen-

sibles ne banissent les spirituels. Il les rapelera, je le veux, par quelque effort : mais ce sera pour avoir le nouveau chagrin de les voir disparoître malgré lui un moment après, par quelque nouveau reflux d'idées sensibles, causé par un nouveau débordement d'esprits sur les traces du cerveau. Et s'il continuë ces efforts & ces contentions pour rapeler des idées fugitives, & pour banir des opiniâtres & les importunes ; sans conter l'inutilité de son travail, il court risque de se renverser la cervelle.

Il doit donc user de la connoissance qu'il a de l'être naturel de l'homme, pour se calmer dans la vue de son impuissance actuelle ; pour s'humilier dans le sentiment d'une misère qu'il s'est attirée, pour s'être autrefois trop familiarisé avec les objets sensibles. Il doit enfin dans les tems de prières, prendre le parti de

souffrir actuëlement , ce qu'il ne peut actuëlement empêcher , & se faire ainsi un merite de sa patience , ne pouvant s'en faire un de son attention.

Mais quoiqu'il ne puisse pas alors doner un autre ordre à ses distractions; il est obligé pour l'avenir de se prémunir contre êles en deux manieres. 1°. En s'éloignant des objets sensibles avec lesquels il s'est trop familiarisé. 2°. En se remplissant d'idées spirituëles & de verités édifiantes , par l'usage frequent des bones lectures.

Par l'une , les anciènes plaïes du cerveau n'étant plus renouvelées ni entretenues , êles se refermeront. Et par l'autre, on se fera une habitude de s'apliquer aux choses intelligibles ; & une provision d'idées propres à banir les fantômes de l'imagination , & à retenir le mouvement des passions.

Ce seul exemple de l'utilité de  
 conoissance de l'home selon  
 son être naturel & de sa necessi-  
 té dans la morale, suffit pour fai-  
 re conoître les secours qu'on peut  
 tirer de cete science ; non seule-  
 ment pour juger de la nature des  
 maladies de l'ame & de celle de  
 leurs remedes ; mais aussi pour  
 décider assez juste plusieurs cas  
 de morale ; discerner le bien &  
 le mal que l'on comet dans ses  
 actions ; se délivrer de plusieurs  
 scrupules ; & se prescrire un ré-  
 gime de vie propre à conserver  
 la santé de l'ame , & à prévenir  
 les rechutes.

Come l'on trouvera dans ces  
 Traités divers exemples de l'u-  
 sage que nous avons fait de cete  
 science dans la morale ; & qu'il y a  
 même un Chapitre exprès, desti-  
 né à prouver la nécessité pour la  
 conoissance de l'home selon le  
 moral ; je n'en produirai pas pré-  
 sentement davantage. Pour peu

xxiv. *P R E F A C E.*

qu'on s'applique à ceux qui sont répandus dans le premier Traité; j'espère qu'on reconnoîtra assez l'utilité & l'importance de cette science, pour ne craindre pas de s'engager dans les réflexions & l'application d'esprit qu'elle demande.

Cependant come elle a aussi-bien que toutes les autres sciences, des termes qui lui sont propres, qui pourroient être inconnus à bien des gens, & dont on a été obligé de se servir dans ces Traités, pour expliquer les choses nettement; il est à propos d'y marquer ici l'idée qu'on y doit attacher; afin que l'intelligence de personne n'en soit ou retardée ou arrêtée.

*EXPLICATION DE QUELQUES  
termes propres à la science  
de l'homme.*

Ceux dont l'usage est le plus



ordinaire, sont les termes de *Manières d'être*, *Modalité*, *Modification*. Les Philosophes se servent indifféremment de ces trois termes pour signifier la même chose : & ainsi c'est assez d'en expliquer un, pour marquer l'idée que l'on doit attacher aux deux autres.

Premièrement, par le terme de *Manières d'être*, on entend les diverses dispositions ; ou les divers états dans lesquels un sujet peut être, sans qu'il lui arrive rien d'étranger. En deux mots, les manières d'être, sont le sujet même disposé de telle ou telle façon : l'être même de telle ou telle manière.

Un ou deux exemples leveront tout ce qui pourroit rester d'obscurité sur cela. *Être debout* ou *assis* ; *marcher*, ou *être en repos*, sont visiblement des manières d'être du corps ; parce que ce sont diverses dispositions ou divers états, qui n'ajoutent rien d'étranger au corps. Le mouvement & le repos

ne sont que le cors même, situé tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre. Etre rond, être ovale, être quaré dans un morceau de cire, ne sont que diverses manieres d'être qui ne lui aportent rien d'étranger ; de sorte que la rondeur, l'ovale, la quarure ne sont que la cire même terminée de tèle ou tèle façon.

Les esprits ont leurs manieres d'être aussi-bien que les cors. Ainsi être gai ou triste, ne sont que diverses manieres d'être de l'esprit, qui ne lui aportent rien d'étranger. Desorte que la joïe & la tristesse, le plaisir & la douleur ne sont que l'ame même disposée de tèle ou tèle façon, de tèle ou tèle maniere.

2°. *Modifier*. C'est doner à un être une certaine maniere : c'est le metre dans un certain état, en une certaine disposition.

3°. *Sensation*. On entend communément par ce terme, ces ma-

nieres d'être qui reviennent à l'ame de l'usage des organes des sens. Ainsi le plaisir de l'harmonie est une sensation : parce que c'est une maniere d'être de l'ame qui lui revient de l'usage de l'ouïe : la douceur & l'amertume sont des sensations : parce que ce sont des manieres d'être de l'ame , qui lui reviennent de l'usage de l'organe du goût.

On auroit pû apeler ces manieres d'être du nom de *sentimens*; & on le fait même quelquefois ; mais c'est rarement : parce que ce terme est équivoque ; & que le plus souvent il se prend pour marquer l'opinion que l'on a sur une certaine matiere ; le jugement que l'on fait d'un sujet.

4°. Par le terme *d'esprits animaux*, ou *d'esprits* tout court , on entend une vapeur de petits cors extrêmement déliés & volatiles , formés dans le cerveau des plus subtiles parties du sang , qui

servent à graver & renouveler les traces du cerveau, & à produire tous les mouvemens qui se passent dans le cors.

5°. *Les traces du cerveau* sont les impressions qu'il reçoit de l'action des objets sensibles sur les organes extérieurs du cors. Car dès que ces organes sont frappés ; le contrecoup en est porté jusqu'au cerveau ; & y laisse une impression plus ou moins profonde, à proportion de la force du coup ; & c'est cete impression qu'on apele *trace de l'objet* ; & que le cours des esprits animaux sert beaucoup à entretenir.

6°. *Membrane*, est une espede de peau, ou de tunique tissüe de fibres ou de filets, à peu près, come une toile, qui sert à envelopper ou enfermer quelques parties du cors humain ; & qui est d'un sentiment trez-vif.

7°. *Les fibres* sont de petits filets dont les membranes & les chairs sont entretissües.

8°. *Les nerfs* sont des cordons composés de plusieurs filets, qui s'étendent du cerveau à toutes les parties du cors ; & qui servent à porter les esprits animaux dans les muscles , pour le mouvement volontaire de ces parties.

9°. *Les muscles* sont des tissus de chairs & de filets de nerfs , couverts d'une membrane commune , qui par leur allongement & leur raccourcissement causés par l'entrée & la sortie des esprits , sont le grand instrument du mouvement des parties.

Afin de ne rien oublier de ce qui peut faciliter la lecture & l'intelligence de cet ouvrage ; comme rien ne m'y paroît plus propre , & ne sert même davantage à rapeler en peu de tems dans son esprit un Traité après sa lecture , que la vûe d'un Analise qui contienne en abrégé ses principales parties ; j'ai crû que par ces deux raisons , ce seroit

faire plaisir à bien des lecteurs ; de leur tracer non seulement une idée generale des Traités de cet ouvrage ; ( ce que j'ai déjà fait dans cete preface ) mais aussi une Analise particuliere de chaque Traité. C'est ce que j'ai donc executé dans cete nouvêle édition , dans laquelle chaque Traité se trouve terminé par son Analise.

Il fera utile à bien des esprits de la lire deux fois , l'une avant la lecture du Traité , afin de s'en former une idée generale qui lui serve d'introduction : & l'autre après l'avoir lû , pour recueillir sous un même point de vûë , & réduire en petit volume & à une espece d'idée portative , tout ce qu'on a vû plus en détail. Rien ne sert plus à former un esprit , à lui doner de l'étendue , & à le metre en état de profiter d'un Traité , que ces réductions & ces vûës raccourcies , qui comprennent beaucoup en petit.



*V I S S U R L E*  
*premier Traité.*

**O**N trouvera , dans ce premier Traité quelques réflexions sur les études : les travaux des Solitaires , auxquelles pourroient , être à en des gens , un sujet de réconte , si l'on n'alloit au devant. Comme on est encore tout plein des idées de la fautive contestation des études ; le raport que ces réflexions paroîtront avoir avec elle , ne manquera pas de faire ger qu'elles lui doivent la naissance. Il est cependant certain que jamais apparences ne

*A V I S.*

furent plus trompeuses. Ces réflexions étoient écrites plus de trois ans avant le Traité des études monastiques. Et si, sur cela, j'avois besoin de garants ; j'en pourois produire un bon nombre d'un mérite distingué ; & sur tout un illustre Prélat, qui tous rendroient témoignage qu'ils ont ou lû, ou entendu lire ces réflexions plus de deux & trois ans avant le Traité.

Pour peu qu'on veuille bien me faire l'honneur de me donner creance sur ce fait : ou du moins prendre la peine de s'en informer ; on se trouvera fort éloigné de penser que j'aie prétendu par ces réflexions, décider d'un différent qui n'é-



## A V I S.

oit pas encore formé, lorsque je les écrivois. Ce ne sont point des décisions ; mais de simples vûës , lesquelles retenues pendant un long-tems sans les replis de mon esprit , se sont glissées sous ma plume , dès que la suite des matières de ce Traité leur en a donné occasion. Ce sont , dis-je , des vûës que je n'ai point prétendu ériger en loix ; quoique pour leur donner plus de force , j'aie souvent appelé le secours de la raison & de la méthode. Ce sont enfin des vûës pour lesquelles je ne demande d'égards , ni de déférence , qu'autant que le bon sens leur en pourra ménager.



# TABLE

## DES TITRES DU PREMIER TRAITE.

---

### PREMIERE PARTIE.

- D** *Es dispositions à l'étude de soi-même.* pag. 1.
- I. Part. *De l'importance, ou de la nécessité de l'étude de soi-même.* p. 2
- Sect. I. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour les sciences naturelles.* p. 3.
- Sect. II. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour la Religion.* p. 6.
- Sect. III. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour la morale chretiène.* p. 8.
- Sect. IV. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour la pieté, ou pour la science de Dieu & du salut.* p. 22.
- 

### SECONDE PARTIE.

- D** *Es difficultés, ou des obstacles à l'étude de soi-même.* p. 27.

## TABLE.

**Sect. I.** *Les impressions des objets sensibles , & les préjugés où nous sommes sur leurs qualités & leurs forces. Première source des difficultés à l'étude de soi-même.* p. 28.

**Sect. II.** *Le desagrément de l'objet de l'étude de soi-même. Seconde source des difficultés de cete étude.* p. 43.

**Sect. III.** *Les mouvemens qu'on se donne naturellement pour se fuir , Troisième source des difficultés de l'étude de soi-même.* p. 49.

**Chap. I.** *L'art de se méconnoître & de se fuir soi-même , usité dans le monde.* p. 51.

**Art. I.** *Des personnes du premier rang.* ibid.

**Art. II.** *Des personnes du second ordre.* p. 56.

**§. I.** *Des femmes.* ibid.

**§. II.** *Des homes.* p. 68.

**Chap. II.** *Que le Cloître a aussi des fuitifs du soi-même.* p. 81.

**Art. I.** *Abus qu'on y fait des exercices reguliers pour se fuir.* ibid.

**Art. II.** *Des mauvais effets de la fuite du soi-même chez les Solitaires.* p. 89.

**Art. III.** *Continuation du même sujet.* p. 99.

**Art. IV.** *Avis sur l'empressement de quelques Solitaires , pour le comerce*

# TABLE.

*du monde, & pour les charges.* p. 115.

---

## TROISIEME PARTIE.

- D***Es facilités que donne la solitude ;*  
*pour l'étude de soi-même.* p. 125.
- Seçt. I.** *La solitude par elle-même utile*  
*à la conoissance de soi-même.* p. 126.
- Chap. I.** *Avantages de la solitude au*  
*dessus du comerce pour cete conoissance.*  
*ibid.*
- Chap. II.** *Solitude, hôpital des ames.*  
*p. 132.*
- Seçt. II.** *Utilité des principaux exerci-*  
*ces de la solitude pour la conoissance*  
*de soi-même.* p. 140.
- Chap. I.** *De l'étude.* p. 141.
- Art. I.** *Son raport avec la vie solitaire.*  
*ibid.*
- Art. II.** *Du choix & de l'étendue des*  
*études propres aux Solitaires.* p. 167.
- Art. III.** *De la fin de la lecture ou de*  
*l'étude.* p. 203.
- Art. IV.** *De la maniere de vaguer à la*  
*lecture ; ou à l'étude.* p. 212.
- §. I.** *Trois manieres d'étudier ou de va-*  
*guer à la lecture.* p. 213.
- §. II.** *Divers effets de ces trois manieres*  
*de lire ou d'étudier.* p. 216.
- §. III.** *Quel usage on doit faire de ces*

# T A B L E.

- trois manieres de lire.* p. 224.
- Chap. II. Du travail des mains & des exercices corporels.** p. 240.
- Art. I. Leur raport avec la vie solitaire.** ibid.
- Art. II. De la nature & de l'étendue des travaux & des exercices corporels propres aux Solitaires.** p. 271.
- Art. III. De la fin des travaux & des exercices corporels.** p. 289.
- Art. IV. De la maniere & des dispositions avec lesquelles on doit vaquer au travail.** p. 294.
- Art. V. Avantages de l'étude au dessus du travail manuel dans la profession Monastique.** p. 300.
- §. I. *Que le travail n'a nules utilités considerables dans la vie solitaire , qui ne conviennent plus parfaitement à l'étude.* p. 301.
- §. II. *Que l'étude n'a nul des défauts & des inconveniens auxquels le travail est sujet.* p. 323.
- §. III. *Que l'étude mene incomparablement plus droit que le travail aux fins principales de la vie solitaire.* p. 326.
- Chap. III. Du Silence & de la Conversation.** p. 339.
- Art. I. 1. Raport de la conversation & du silence avec la vie solitaire.**
- 2. Tempérament entre l'une & l'autre.**

## TABLE.

3. *L'usage qu'on en doit faire.* P. 339.  
 Chap. IV. *De la présence d'une Com-*  
*munauté.* P. 352.

Art. I. *Remedes contre les abus que les*  
*Solitaires peuvent faire de la presen-*  
*ce continuële d'un Superieur & d'une*  
*Communauté pour se dérober à eux-*  
*mêmes.* ibid.

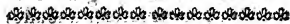
*Conclusion.* P. 364.

*Analise ou idée abregée du premier Trai-*  
*té du Livre de la conoissance de soi-*  
*même.* P. 367.

Fin de la Table du premier Traité.



DE LA  
CONNOISSANCE  
DE  
SOI-MÊME.



TRAITE I.

*Des dispositions à l'étude de soi-même.*



Plusieurs choses sont capables de disposer à l'étude de soi-même, que ces trois especes de connoissances. 1. Cèle de l'importance, ou de la nécessité de cete étude. 2. Cèle de ses difficultés, ou de ses obstacles. 3. Cèle des facilités que la solitude lui donne. C'est à ces trois chefs que

A

2 DE LA CONOISSANCE  
se réduiront les parties de ce  
traité.

I. PARTIE.

*De l'importance, ou de la nécessité de  
l'étude de soi-même.*

COME une grande partie de  
la peface de ce livre roule  
fur ce fujet ; nous ne lui done-  
rons pas ici une fort grande é-  
tendue : pour fe former une affés  
juſte idée de l'importance de  
cete étude, c'eſt affés de toucher  
legerement l'utilité de la conoiſ-  
ſance de ſoi-même. 1. Pour les  
ſciences naturelles. 2. Pour la  
conoiſſance de la Religion. 3.  
Pour la morale chrétienne. 4.  
Pour la pieté.





## SECTION I.

*Utilité de la conoissance de soi-même, pour les Siences naturelles.*

I.

**I**L est surprenant combien peu de progrès on avoit fait dans les sciences naturelles jusqu'à nos jours ; on a honte de repasser sur le peu de connoissances de la nature, que tant de siècles nous avoient amenées , tant on les trouve minces , imparfaites & en petit nombre. Et il se peut dire que cinquante années de nôtre siècle , en ont plus produit, que les cinquante siècles qui avoient précédé. D'où vient cette grande différence ? c'est qu'on filosofoit la plûpart du tems , sans metode, & sans principes ; on s'abandonoit aux conjectures ; on suposoit pour con-

#### 4 DE LA CONNOISSANCE

*1. part.  
sect. 1.*

stantes, les choses les plus douteuses, & les plus incertaines. Enfin presque toute la Philosophie n'étoit qu'un amas d'opinions. Ce n'a été que par la connoissance de soi-même, que par les réflexions sur ce sujet domestique, qu'un illustre esprit de notre siècle est sorti de ces incertitudes, & nous a appris à nous en tirer.

#### II.

Rien n'est plus capital dans les sciences naturelles, que de trouver un principe si certain, que rien ne puisse l'ébranler : si simple, qu'il soit à la portée de tout le monde; si clair & si evident, qu'il puisse servir de regle pour la découverte d'autres semblables verités; car c'est sur un tel principe, come sur un point fixe, que l'édifice des sciences peut sûrement s'élever. Or ce n'a été que par l'étude de soi-même, que par de profon-

les réflexions , que par de fréquens retours sur soi , qu'en faisant une exacte analise de tout son être , qu'un excèlent Philosophe de nôtre siecle est venu à découvrir ce principe. Ce n'a été qu'en penetrant jusqu'à ce fond intime de la pensée , qu'il a trouvé le solide fondement des sciences. Par tout ailleurs il n'a pû trouver pié. Tout lui a paru flotant & incertain , jusqu'à ce qu'il se soit découvert come un être pensant ; ce n'a été que par-là, qu'il s'est assuré de l'existence d'un Dieu , qui ne peut être ni trompeur , ni trompé ; & ces deux principes l'ont mené sûrement à mille découvertes.





## SECTION II.

*Utilité de la conoissance de soi-même,  
pour la Religion.*

## I.

**T**oute la Religion Chrétienne est fondée sur la foi en Jesus-Christ. Mais cete foi n'est pas aussi seche, ni aussi abstraite, qu'on le croit communément; car la plûpart des gens s'imaginent qu'il suffit de croire qu'il y a eu un home qui s'apeloit Jesus-Christ; home de miracles & de prodiges, & qui s'est chargé de faire tout ce qu'il faut pour leur salut, sans qu'ils s'en metent davantage en peine.

## II.

Non, c'est se tromper. La foi en Jesus-Christ comprend la conoissance pratique de la necessité de sa mediation auprès.

de Dieu, de sa satisfaction, de <sup>1. part.</sup> sa redemption, de son interces- <sup>sect. 2.</sup> sion, du besoin continuel que nous avons de son influence, come de nôtre chef; de sa grace medicinale, come de nôtre medecin, de ses inspirations & de ses lumieres, come de nôtre maître, de ses divins alimens, come de nôtre pasteur. Toute la Religion chrétienne ne roule que là-dessus.

## III.

Mais coment conôître à fonds ces besoins & ces necessités, si l'on ne conôit son mal & sa misere? Coment apeler Jesus-Christ au secours, si l'on ne sent ses foiblesses? Coment le prendre pour son medecin, si l'on ne se sent malade? Coment recourir à sa sainteté, si l'on ne se trouve corompu & dépravé? Coment l'invoquer come son redempteur, si l'on ne sent le poids de ses chaînes? Coment lui de-

## 8 DE LA CONOISSANCE

*1. part. sect. 3.* mander ses lumieres, si l'on se croit assez clairvoyant ? Comment s'efforcer de s'appliquer ses satisfactions, si l'on ne se trouve insolvable ? Il faut donc se conoître par tous ces endroits ; sans cela, on n'aura de Jesus-Christ qu'une conoissance toute speculative & toute seche. Son amour & la Religion ne passeront point jusqu'au cœur.



### SECTION III.

*Utilité de la conoissance de soi-même,  
pour la morale Chrétienne.*

I.

**C'**Est particulièrement à la morale chrétienne, que la conoissance de soi-même est utile & necessaire à bien des titres ; & il est à propos de le justifier avec quelque étendue ; parce que bien des gens n'en

sont pas aussi persuadés qu'ils le <sup>1. part.</sup>  
devroient être. <sup>sect. 3.</sup>

## I. I.

Par le terme de morale, on entend la science du reglement des mœurs, ou une discipline qui enseigne les vraies regles de l'équité, de la droiture & de la justice. De cette seule idée, il paroît combien la connoissance de soi-même est essentielle à la morale ; car comment s'appliquer à la recherche de ces regles de justice ; comment prendre soin d'y ajuster sa conduite, si l'on ne se reconnoît injuste, corrompu, dépravé ? Il faut sentir son mal, pour chercher le remede. Il faut découvrir ses playes, pour y metre l'apareil. Il faut se connoître mauvais, pour songer à devenir home de bien.

## I. I. I.

Et qu'on ne s'imagine pas que je ne parle ici que d'une connoissance de soi-même vague,

A. v.

10 DE LA CONOISSANCE

1<sup>re</sup> part.  
sect. 3.

confuse, ou superficielle. C'est  
que je desire, & que je crois si im-  
portante à la morale & au regle-  
ment des mœurs; est la conoissan-  
ce la plus développée de l'être  
naturel & physique de l'homme.

IV.

Toute la morale ne consiste  
qu'à conoître ses vices, ses foi-  
blesse, les maladies, & à y re-  
medier : or il est impossible, du  
moins sans une lumière & une  
grace extraordinaire, qu'un  
homme démêle jamais bien ses  
divers penchants, ses bones ou  
mauvaises inclinations, ses pas-  
sions, les vices, les foiblesse,  
les répugnances pour le bien,  
son aveuglement & son esclava-  
ge : plus impossible encore qu'  
il travaille efficacement à reme-  
dier à ses diverses maladies spi-  
rituelles, s'il ne fait distincte-  
ment qu'il est composé de deux  
substances, d'esprit & de cors :  
s'il ne fait qu'il a trois sortes de



ies ; l'une de l'esprit, l'autre du <sup>1. part.</sup> <sup>sect. 3.</sup> cors , & la troisiéme qui tient de l'un & de l'autre : qu'ainsi il y a de trois sortes d'actions : les unes toutes spirituêles , les autres toutes corporêles , & les troisiémes , partie spirituêles & partie corporêles : s'il ne remarque combien l'esprit est dépendant du cors : combien le cors est dépendant des objets qui l'environent , & les relations presque infinies qu'a le cœur , par l'entremises de l'esprit & du cors , avec tous ces divers objets.

Comment travailler avec succès à se détacher de toutes les choses sensibles , si l'on ne fait voir par quels liens on y tient , & si l'on ne rompt les liaisons que le cors fait contracter avec elles ? Comment rompre ces liaisons , si l'on ne travaille à diminuer l'union de l'esprit avec ce cors , & comment enfin diminuer cete

## 12. DE LA CONOISSANCE

*1. part.* union , si l'on ne fait qu'on en  
*sect. 3.* a une beaucoup plus importante  
avec Dieu ; & si l'on ne tra-  
vaile à la fortifier & à l'aug-  
menter ?

### V.

La plus feconde source de  
presque tous nos maux , est l'er-  
reur de croire que les cors  
puissent agir sur nôtre ame ,  
nous doner mille divers senti-  
mens agreables , ou desagrea-  
bles , & nous rendre ainsi hu-  
reux , ou malheureux ; car quand  
on est une fois dans ce préjugé,  
le moyen de ne se trouver pas  
touché de passion pour les cors ?  
le moyen de se défendre de les  
aimer , de les adorer , d'en faire  
des idoles ? Il est vrai cepen-  
dant que cete erreur ne vient  
gueres , que de ce que nous ne  
nous distinguons presque pas de  
nôtre cors , & de ce que ne ju-  
geant que par lui des cors de  
dehors , nous leur attribuons ,

come à lui, des sentimens qui <sup>1. part.</sup> ne sont propres qu'à nôtre ame. <sup>sect. 3.</sup>  
 Car après cela, comment se défendre de juger que les cors de dehors agissent sur cete ame, & lui communiquent par cete action, les sentimens dont on les croit capables?

Tout le mal vient donc de ce qu'on ne se conoît pas soi-même; & de ce qu'après avoir donné speculativement ses propres qualités à des cors qui n'en sont pas susceptibles; on croit ensuite les recevoir d'eux pratiquement. Ceci se comprendra mieux par la lecture du second traité.

## V. I.

On convient d'ordinaire assez, que rien n'est plus propre que la solitude pour guerir les playes de l'ame; d'où vient donc qu'entre les solitaires il se trouve encore des malades, des languissans, des ulcerés? c'est qu'ordinairement on ne peut guer-

*2. part.*  
*sect. 3.* rir les playes de l'ame, si l'on ne fait le moyen de guerir les playes du cerveau dont eles sont les contre-coups, & qu'on ne peut guerir les playes du cerveau, si l'on ignore la maniere dont il les a reçues, & cele dont eles se conservent & s'entretienent. Car c'est par cete double conoissance qu'on s'aperçoit que ce n'est pas assés pour guerir, de se separer des objets, si l'on n'en banit encore le souvenir; étant certain qu'autant de fois qu'on en admet les idées, ce sont autant de coups de glai-ve dont renouvèle ses playes.

## VII.

On fait assés que l'austerité, la penitence, les mortifications corporêles sont essentiêles au Christianisme. D'où vient donc qu'entre les Chrêtiens il s'en trouve si peu qui fassent cas de ces exercices, & qui les pratiquent; d'où vient au contraire

DE SOI-MÊME. 15

qu'il s'en trouve tant qui, par <sup>1. parti.</sup>  
une fausse spiritualité, prennent <sup>sect. 3.</sup>  
à fort à contre-sens. cette pa-  
role de Jesus-Christ, que Dieu  
veut être adoré en esprit & en ve-  
rité; & qui se flotent vainement:  
que par là, les exercices corpo-  
rels ont été condanés, ou ba-  
nis de la vie spirituële, come  
n'appartenans point à l'esprit, &  
come parfaitement inutiles à  
la penitence, qui ne doit regar-  
der que l'esprit, & ne punir que  
le sujet même qui a peché? la  
plus ordinaire source de ces il-  
lusions, est qu'on ne se conoît  
pas soi-même: c'est qu'on se  
croit composé come de deux  
personnes, ou, pour ainsi dire,  
de deux moi tout diférens: l'un  
capable de sentimens, qui est le  
cors: l'autre capable de raison,  
qui est l'esprit, & qu'ensuite on  
se persuade que le moi du cors  
n'étant point le moi de l'esprit;  
punir le cors à cause du peché,

c'est punir un innocent au lieu du coupable : c'est substituer un bouc à la place du pecheur & qu'ainsi Dieu ne peut pas agréer ces exercices extérieurs d'une fausse penitence : au lieu que dès qu'on se conoît assés pour savoir qu'il n'y a en soi qu'une personne, qu'un moi indivisible, capable tout ensemble de raison & de sentiment; toutes ces illusions s'évanoüissent d'eles-mêmes.

## VIII.

En combien d'inquietudes, de peines, de scrupules, & de perplexités d'esprit ne tombe-t-on pas, pour ne pouvoir discerner dans ses actions, ce qu'il y a de libre, d'avec ce qu'elles ont de nécessaire ? mille bones ames gemissent pitoyablement sous le poids de cete ignorance, & sous le joug insupportable de cete cruële incertitude, sans que nul Directeur, pour éclairé qu'il soit, puisse les en

irer. Comment donc sortir de cet état, & percer dans cet abîme d'obscurité ? Il n'y a que l'esprit de l'homme même, après celui de Dieu, qui puisse percer dans le cœur de l'homme, & faire ce juste discernement de ce qui est libre d'avec ce qui ne l'est pas. Mais on n'en viendra jamais naturellement jusquelà, si l'on ne se conoît selon le Fisque, & si l'on ne sait jusqu'où peut aller le débandement naturel des ressorts du cors humain : queles sont les impressions qui en resultent necessairement dans l'esprit & dans le cœur ; & jusqu'à quel point ce débandement de ressorts dépend de nous.

## IX.

Un des plus essentiels devoirs d'un Chrétien, est de faire, suivant le conseil de l'Apôtre, servir son cors à la justice, sur-tout, s'il a été assez malhu-

1. part.  
sect. 3.

reux pour le faire servir au péché. C'est d'exposer ce cors , dans l'ocasion , pour l'amour de la justice, à la rigueur des tourmens : c'est enfin de le perdre mille fois par jour , si cela se pouvoit , plutôt que d'abandonner la justice. Mais coment parvenir à cete intrepidité , si l'on ne fait que l'ame est tres-différente du cors , qu'ele en est pour ainsi dire à une extrême distance; & qu'ainsi la ruine du cors n'emporte ni la ruine, ni même l'afoiblissement de l'ame ; & qu'enfin rien n'est plus vrai que cete parole de la souveraine verité: que les plus violens supplices des plus cruels tirans peuvent bien détruire le cors ; mais qu'ils ne peuvent jamais faire mourir l'ame: parce qu'ils ne vont pas jusque-là.

## X.

Come rien n'est plus opposé à la vie chrétienne, que le sou-



vement, le tumulte & les fou-<sup>1. part.</sup>  
 ries des passions; le Chrétien a<sup>sect. 3.</sup>  
 eu d'exercices plus nécessaires,  
 que celui de les combattre, de  
 les réprimer & de les calmer.  
 Mais comment se prendre à ce  
 combat, & comment y réussir, si  
 on ne se conoît soi-même: je  
 veux dire, si l'on ne fait démê-  
 -ler ce que les passions tiennent  
 au cors, d'avec ce qu'elles em-  
 pruntent de l'esprit? Sans cela,

arrive souvent que dans ce  
 combat, on s'en prend inconfi-  
 -éremment au cors, lors qu'il  
 faudroit s'en prendre à l'esprit;  
 & qu'au contraire on s'en prend  
 à l'esprit, lors qu'il faudroit ata-  
 -quer le cors. Sans cela, dis-je,  
 on applique les remèdes à côté du  
 mal: on se fatigue, on se tour-  
 -mente beaucoup; & souvent il  
 arrive qu'après les vingt & tren-  
 -te années d'un travail aussi peu  
 -régulier, que désagréable, on se  
 trouve aussi peu avancé dans le

*1. part.*  
*sect. 3.* pais des passions , aussi peu en état de leur résister & de les réprimer , que le premier jour qu'on leur a déclaré la guerre.

## X I.

Mais , dira-t-on , faut-il donc être Philosophe , pour se conoître soi-même suffisamment pour la morale ? faut-il être Fisicien pour se faciliter la pratique de la vertu , travailler hureusement à sa perfection , & devenir homme spirituel ?

Non , cela n'est pas absolument nécessaire ; lors que Dieu voudra s'en mêler extraordinairement , j'avouë qu'il peut en mille manieres suppléer par lui-même à tous ces secours , à toutes ces conoissances , & aux avantages qui en peuvent revenir. Il peut , sans tout cela , les rendre fort spirituels. Une lumière extraordinaire , un don de larmes & de penitence , un grand amour , sans grandes lu-

nières, peut leur tenir heureu-<sup>1. part.</sup>  
 sement lieu de toutes les conois-<sup>sect. 3.</sup>  
 sances acquises, leur faciliter  
 l'exercice de la vertu, leur aplanir  
 le chemin de la perfection,  
 & les conduire sûrement au but  
 à ils tendent : & j'avouë que  
 c'est ainsi qu'il en use quelque-  
 fois à l'égard de ceux qui sont  
 atteints des incapacités naturelles  
 d'acquiescer ces diverses conois-  
 sances.

Mais on doit aussi convenir  
 que pour ceux qui peuvent se  
 suffire par leur travail, c'est  
 au moins tenter Dieu, que de  
 négliger de s'y appliquer, & que  
 c'est une insupportable temerité,  
 que de s'attendre à des voyes ex-  
 traordinaires, pendant qu'on  
 interdit, de gaieté de cœur la  
 voye ordinaire de l'étude & de  
 l'application d'esprit.

Après tout, on ne peut raiso-  
 nablement contester, que cete  
 exacte connoissance de soi-même

## 22 DE LA CONOISSANCE

*i. part.*  
*sect. 3.* n'ait toutes les utilités que nous venons de marquer; & que le reste étant égal, celui qui les possède n'ait de grands avantages au dessus de celui qui en est privé, pour la pratique de la vertu & le progrès dans la perfection.



### SECTION IV.

*Utilité de la conoissance de soi-même,  
pour la pieté, ou pour la science  
de Dieu, & du salut.*

#### I.

*i. part.*  
*sect. 4.* **C**E que j'entens par la pieté, ou par la science de Dieu & du salut, est une salulaire & affective conoissance de Dieu: une conoissance accompagnée d'humilité & de crainte; car il faut remarquer qu'il y a deux fort différentes conoissances de Dieu. L'une est purement spe-

relative, abstraite, sèche, infidèle. Telle est celle par laquelle on ne le conoît que come l'être souverain & indépendant, come le premier être & le premier moteur; le premier principe & l'auteur de l'Univers, & cete sorte de conoissance est la part des Payens.

L'autre est édifiante, tendre, affective, consolante, & c'est celle par laquelle on le conoît come le Dieu du cœur; car c'est la partie de nous-mêmes où il prend plus de plaisir de se faire chercher, goûter, adorer come le Dieu d'amour & de toute consolation; c'est cete conoissance qui produit l'humiliation du cœur & la crainte amoureuse, & qui est proprement le partage des Chrétiens & des âmes spirituelles. Mais pour chercher ainsi Dieu, & arriver à cete conoissance, il faut connoître le vuide & la desolation

## 24 DE LA CONOISSANCE

1. part.  
sect. 4.

de ce cœur , lors qu'il n'a pas Dieu. Il faut sentir sa misere, son désechement, ses dégoûts, lors qu'il est le plus plein des créatures. Il faut sentir ses foiblesses, ses maladies, son indignité, le poids du peché. Car c'est dans le vif sentiment de tous ces maux qu'on s'humilie, qu'on craint de tomber, & qu'on demande du secours, qu'on cherche un mediateur auprès de Dieu, & que se jetant avec une parfaite confiance dans le sein de sa miséricorde, on éprouve souvent combien il est doux & consolant de s'y abandonner ainsi.

### II.

Ce sont donc là les degrés pour aler à cette salutaire connoissance de Dieu. La connoissance de l'être infiniment parfait, sans cèle de nôtre misere & de nôtre corruption, nous feroit tomber dans l'orgueil. La connoissance

issance d'un Dieu vangeur ,  
 cèle de nos desordres , sans  
 le de Jesus - Christ , nous pré-  
 iteroit dans le desespoir. Mais  
 conoissance de Dieu , qui  
 nence par cèle de nôtre mi-  
 e , & qui passe par cèle de  
 us-Chrîst , nous préserve é-  
 lement de l'orgueil & du de-  
 poir , & nous remplit d'onc-  
 n & d'amour.

## III.

Et ainsi come rien n'est plus  
 cessaire que cette sience du  
 ut , rien n'est plus salutaire ,  
 e la conoissance de soi-même.  
 ns humilité & sans crainte de  
 eu , il n'est pas possible de se  
 iver. *L'humilité* , dit un Pere ,  
*la mere du salut , & la crainte*  
*Seigneur en est le commencement ,*  
*ce elle est celui de la sagesse.* \* Or  
 is la conoissance de soi-mê-  
 : , il n'y a ni humilité , ni  
 ainte de Dieu ; au lieu qu'il  
 y a ni orgueil , ni securité qui

1. part.  
 sect. 4.

\* S. Bern.  
 serm. 36.  
 & 57.  
 sup. Cant.

*1. part.* puisse tenir contre cete conoif-  
*sect. 4.* sance.

## III.

En éfet , dit le Pere que je viens de citer , coment ne pas s'humilier & ne pas trembler , lors qu'on se croit veritablement chargé de pechés , apesanti par le pois d'un cors mortel , embarrassé de soins qui ne regardent que la tere , plongé dans la fange des desirs charnels , aveuglé , courbé contre la tere , foible , engagé dans une multitude d'erreurs , exposé à mille dangers , ébranlé de mille frayeurs , acablé de mille difficultés , sujet à mille soupçons , travaillé de mille besoins , ne se trouvant de penchant & de force , que pour le vice , & que de l'éloignement & de la foiblesse pour la vertu ? Coment oser , après cela , lever la tête , ou même les yeux ? toute la consolation d'une ame en cet état , est de pleurer , de



de gemir, de crier au Seigneur <sup>1. part.</sup>  
 dans son affliction, & d'invoquer <sup>sect. 4.</sup>  
 par lui, le pere des misericor-  
 des & des misérables.

C'est par cetè conoissance de  
 soi-même ainsi éprouvée & de-  
 velopée: c'est par cete sorte de  
 metode qu'on parvient à une sa-  
 lutaire conoissance de Dieu.  
*Tali experimento, & tali ordine*  
*salubriter innotescit Deus, cum prius*  
*se homo noverit in necessitate posi-*  
*tum, & clamabit ad Dominum....*  
*atque hoc modo erit gradus ad no-*  
*titiam Dei cognitio sui.*

## II. PARTIE.

*Des difficultés, ou des obstacles de*  
*l'étude de soi-même.*

**C**Es difficultés, ou ces obsta- <sup>2. part.</sup>  
 cles sont infinis; mais j'en <sup>sect. 1.</sup>  
 trouve trois sources considéra-  
 bles. Savoir premierement, les  
 impressions perpetuêles que nous  
 font les objets sensibles, & les

## 28 DE LA CONOISSANCE

2. part.  
sect. 1.

préjugés où nous sommes sur leurs qualités & leurs forces ; car tout cela nous tire hors de chés nous. Secondement, le desagrément de l'objet de cete étude. Troisièmement, le mouvement qu'on se donne pour l'éviter & le fuir.



### SECTION I.

*Les impressions des objets sensibles ;  
& les préjugés où nous sommes sur  
leurs qualités & leurs forces. Pre-  
miere source des difficultés de l'é-  
tude de soi-même.*

#### I.

**I**L est surprenant que l'une & l'autre Philosophie, c'est-à-dire, la Payene & la Chrétienne, proposent come une grande entreprise l'étude & la conoissance de soi-même ; & l'on a peine à comprendre que la science de l'ho-

me doive être quelque chose de <sup>2. part.</sup> si laborieux & de si pénible à <sup>scit. 1.</sup> l'homme même.

## I. I.

Si pour se conoître, on étoit obligé de s'élever au ciel, ou de pénétrer jusqu'au centre de la terre, ce seroit en effet une terrible entreprise; s'il falloit même, pour acquérir cette conoissance, sortir de chés soi, passer les mers, parcourir les Royaumes, consulter les astres, & aller s'instruire chés les creatures qui nous environent: ce seroit un travail; si enfin on étoit obligé de se répandre dans toutes les parties de son cors, d'en examiner scrupuleusement le détail, d'en démêler tous les tuyaux & tous les ressorts, & d'en déterminer exactement tous les usages: ce seroit une affaire.

## I I I.

Mais rien de tout cela. Pour se conoître soi-même, il n'y a

2. part.  
señ. 1.

qu'à demeurer chés soi. C'est l'ame qui est chargée de travailler à cete conoissance, & il se trouve qu'êlè en est êlè-même le principal objet. Ele est tout ensemble & *le soi-même*, qui doit être connu ( qu'on me permette cete expression ) & *le soi-même* qui doit conoître : rien n'est plus intelligent que la faculté qui doit conoître, ni rien de plus intelligible, que l'objet qui doit être connu : où est donc la difficulté de cete étude, où en est le travail ?

## IV.

Si pour conoître un autre homme, il n'y avoit qu'à jeter les yeux sur lui & le regarder une fois fixement ; ce ne seroit pas une affaire ; il ne faudroit ni metode ni preceptes pour aquerir cete conoissance. On ne voit pas cependant qu'il en faille davantage à l'ame pour se conoître soi-même : car puisqu'êlè est tout

te intelligible & toute intelligente, que faut-il qu'elle fasse pour se conôître, que de se regarder une bone fois ? Cela s'appelle-t-il un travail ?

## V.

Mais enfin quand c'en seroit un, ne semble-t-il pas fait par avance, sans qu'il soit besoin de metode ni de preceptes ? Chaque pensée n'enferme-t-elle pas un regard sur elle-même ? n'est-elle pas une réflexion secreete sur ce qu'elle est ? & peut-on penser veritablement, sans en être averti par l'acte même de penser, & sans s'en apercevoir immédiatement ? S'il est donc vrai, qu'il n'y ait rien de plus intime ni de plus essentiel à l'ame, que la pensée, combien par jour, ne jete-t-elle pas de regards sur elle-même ? se perd-t-elle jamais un seul moment de vûë ? Pourquoi donc ne se conôitroit-t-elle pas ? & pourquoi lui faut-il re-

2. part. comander avec tant de soin de  
 sect. 1. s'étudier & de travailler à se co-  
 noître êle-même ?

Encore une fois , c'est quel-  
 que chose qui paroît incompre-  
 hensible , que l'ame ne se perd  
 jamais de vûë ; & que cependant  
 êle ne se conoisse pas , êle ne  
 se voïe jamais come il faut.

## VI.

Pour démêler ce paradoxe ;  
 il y a deux choses à distinguer  
 dans nos pensées ; êles ont quel-  
 que chose de comun , & quel-  
 que chose de particulier ; ce  
 qu'il y a de comun est de se fai-  
 re apercevoir immédiatement à  
 l'esprit ; car chaque pensée se  
 fait sentir par êle-même , & a-  
 vertit immédiatement l'esprit de  
 sa présence. Ce qu'il y a de par-  
 ticulier , est de presenter à l'es-  
 prit tel ou tel objet ; ou plutôt  
 de se presenter êle-même come  
 revêtuë de tel ou tel objet ; &  
 ainsi chaque pensée fait aper-

cevoir en quelque façon deux <sup>2 part.</sup>  
 choses à l'esprit, éle se fait a- <sup>sect. 1.</sup>  
 percevoir éle-même, & éle lui  
 fait apercevoir de plus l'objet  
 dont éle est revêtuë. Si je pen-  
 se au Soleil, non seulement je  
 m'aperçois que je pense ; j'aper-  
 çois encore l'objet auquel je  
 pense : non seulement j'aperçois  
 ma pensée ; j'aperçois aussi son  
 habit ; c'est-à-dire, l'image ou  
 la ressemblance du Soleil dont  
 éle est come revêtuë. Si je  
 sens de la douleur, non seule-  
 ment j'aperçois la douleur & je  
 la distingue tres-bien du plai-  
 sir ; mais je m'aperçois de plus  
 que je la sens ; car il est ridicu-  
 le de dire come quelqu'un a fait,  
 qu'on puisse avoir de la dou-  
 leur sans la sentir & sans s'aper-  
 cevoir qu'on la sent..

## VII.

Mais ce qu'il faut bien re-  
 marquer, c'est que de ces deux  
 choses que chaque pensée pre-

### 34. DE LA CONOISSANCE

2. part.  
sect. 1.

sente à l'esprit , l'une le frappe bien moins que l'autre. L'objet de la pensée l'applique bien davantage que la pensée même. Si je pense au Soleil, ma principale attention se porte à l'image ou à la peinture de cet astre ; & je m'applique peu à la pensée qui en est come revêtuë. En un mot, nos pensées nous frappent moins par êles-mêmes , que par leur habit ; & cela arive ainsi par deux raisons.

La premiere est que l'esprit est toûjours plus frappé de ce qui lui est nouveau, que de ce qui lui est ordinaire. Il n'est rien de plus ordinaire à l'esprit que de penser ; mais il ne lui est pas ordinaire de penser au Soleil, ou à la Lune, ou à la tere : & ainsi quoiqu'il ne puisse penser sans s'en apercevoir ; sa pensée en êle-même l'applique peu ; au lieu que l'habit de cete pensée, c'est-à-dire, l'objet dont êle est co-



me revêtuë , l'image du Soleil <sup>2. part.</sup>  
 ou de la Lune étant ce qu'il y <sup>sect. 1.</sup>  
 y a de nouveau , c'est aussi ce qui  
 frappe vivement l'esprit.

La deuxième raison est le pré-  
 jugé comun qui nous fait croi-  
 re ou que les objets de dehors  
 nous envoient leurs images &  
 nous donent leurs idées ; ou que  
 nôtre esprit va les chercher où  
 ils sont & se transporte jusqu'au  
 lieu qu'ils occupent dans la natu-  
 re ; car cete double erreur obli-  
 ge l'esprit à sortir en quelque  
 maniere hors de lui-même , co-  
 me pour se rendre dans ces ob-  
 jets , ou du moins pour les re-  
 mercier de leur présent ; & ainsi  
 quand je vois le Soleil , ma prin-  
 cipale attention ne se porte pas  
 simplement à l'image de cet astre  
 que j'aperçois au dedans de moi-  
 même : êle va encore se rendre  
 dans ce grand cors , tel qu'il est  
 hors de moi tant il est vrai que  
 les pensées que nous avons des

2. part.  
sect. 1.

objets de dehors nous frappent bien moins par êles-mêmes que par leur habit , & qu'êles ne servent presqu'à dissiper l'esprit, à le faire sortir come hors de lui-même & à le répandre dans ces objets.

## VIII.

Il semble après cela , que du moins les pensées qui ont nos sentimens ou ( pour parler plus proprement ) nos sensations pour objet , devroient servir à l'esprit à se recueillir & à se conôître lui-même , puisque ces sensations ne sont que des manieres d'être de lui-même ; cependant une autre erreur & un autre préjugé nous dérobent encore cet avantage ; c'est que nous attribuons nos sensations aux objets qui n'en sont que les causes occasionnelles : ou tout au plus à nôtre propre cors. De sorte que si à la presence d'une rose je sens une odeur agreable : je l'attribuë

à la rose ; si lorsqu'on me mar-<sup>2. part.</sup>  
 che sur le pied , je sens de la <sup>scit. 1.</sup>  
 douleur : je l'attribuë au pied ; &  
 cela non seulement par ces juge-  
 mens naturels, que l'Auteur de  
 nôtre être a voulu joindre à tou-  
 tes nos sensations ; mais encore  
 tres-souvent par des jugemens  
 deliberés & entierement libres.  
 Et ainsi toutes nos sensations ,  
 aussi-bien que la plûpart de nos  
 conoissances , au lieu de servir  
 à nous recüeillir, ne servent pres-  
 qu'à nous disiper & à répandre  
 nôtre ame non seulement dans  
 toutes les parties de nôtre cors ;  
 mais même souvent dans la plû-  
 part des cors du dehors : car  
 nous revêtons des qualités &  
 des manieres de nôtre ame tous  
 les objets sensibles qui nous fra-  
 pent : & voila les principales  
 raisons pour lesquelles quoique  
 l'ame absolument ne se perde ja-  
 mais de vûë, ële ne se voit pres-  
 que jamais come il faut, & ne

2. part. se conôit point.  
 3. 1.

## I X.

Quel remede à cela ? c'en seroit un tres-grand que de travailler à se défaire de ces préjugés qui nous font rapporter nos conoissances & nos sentimens aux objets de dehors , ou à nôtre propre cors ; car alors , nôtre principale attention ne se portant plus au dehors , êle s'appliqueroit davantage à ce qui se passe au dedans.

## X.

Mais la verité est que le retranchement de ces préjugés ne suffit pas pour nous faciliter la conoissance de nous-mêmes. Car enfin quelque persuadé qu'on soit par la raison , que les cors ne sont pas capables des sentimens que nous recevons à leur presence ; quelque informé qu'on soit que ces cors ne peuvent agir sur l'esprit , ni par consequent lui doner ses idées :

ou ses sentimens : Quelque con-<sup>2. part.</sup>  
vaincu qu'on puisse être que <sup>sect. 1.</sup>  
Dieu seul peut agir sur les es-  
prits, les éclairer & les modi-  
fier de toutes les manieres dont  
ils sont capables ; toutefois par-  
ce que cete conviction n'est  
qu'une vûë abstraite qui dépend  
du raisonnement, & de plusieurs  
réflexions & retours sur soi-  
même ; & qu'au contraire l'im-  
pression sensible nous porte à  
regarder les cors come agissans  
en nous, & come les veritables  
causes de nos idées & de nos  
sentimens ; nous avons beaucoup  
plus de penchant à suivre l'im-  
pression sensible, que la conois-  
sance abstraite.

## XI.

L'experience fait voir que  
les mieux instruits de la verité  
des choses ne laissent pas dans  
l'usage, de se rendre au senti-  
ment, & de porter toute leur  
attention vers les objets sensi-

bles. Qu'on observe le meilleur Philosophe du monde entre les mains des Chirurgiens qui exercent sur lui quelque operation violente, come par exemple de lui couper un bras; & l'on vera si sa conduite répondra à sa Philosophie. Non seulement on remarquera que tout ce qu'il profèrera de paroles n'iront qu'à faire conoître qu'il regarde sa douleur uniquement come dans le bras, & les rasoirs come la vraie cause de ce sentiment; mais, s'il veut dire la verité, il se trouvera que, pendant toute l'operation, il n'aura peut-être pas eu une seule fois la pensée que son ame fût l'unique sujet de sa douleur, & que Dieu en fût la vraie cause. Il en reviendra, il est vrai, après l'operation: mais cela fait toujours voir que ses lumieres & l'afranchissement des préjugés populaires ne l'ont pas empêché, pendant

l'operation, de donner toute son <sup>2. part.</sup>  
 attention & toute son application <sup>sect. 1.</sup>  
 ou aux instrumens dont on se  
 servoit, ou à son propre cors;  
 & ne l'ont pas obligé à jeter u-  
 ne seule fois les yeux sur son  
 ame, qui pourtant étoit l'unique  
 sujet de toutes ces douleurs.

# XII.

Ce n'est donc pas assés pour  
 la conoissance de soi-même d'être  
 afranchi de ces préjugés,  
 & d'avoir les lumieres qui leur  
 font oposées; ce n'est pas qu'ê-  
 les n'y servent & qu'êles n'en  
 soient même une bone partie;  
 car enfin peut-on se conoître,  
 sans savoir du moins laquelle des  
 deux substances qui font l'ho-  
 me, est capable de plaisir & de  
 douleur? Mais après tout, cela  
 ne suffit pas. Il faut metre l'a-  
 me en état de se voir plus fre-  
 quement, que par ces retours &  
 ces raisonemens passagers que  
 la Philosophie nous fait faire; il

faut l'obliger à se chercher plus soigneusement , à se regarder plus attentivement , à sentir ses maux & ses foiblesses ; & enfin à se sentir êle-même , si faire se peut , autant qu'êle a par le passé senti les cors ; & pour cela , come nous avons vû , que son grand mal vient de ce qu'êle est plus touchée des objets de ses pensées , que de ses pensées même ; que le grand obstacle est qu'êle porte toute son attention sur les objets de dehors , & qu'êle se répand ainsi continuëlement ; il est clair qu'il n'y a point de meilleur expedient , que de la separer , autant qu'on le peut , de ces objets , & de lui retrancher tous les plaisirs & toutes les sensations trop vives : & ainsi après la grace de Jesus-Christ , qui est une grace de privation , de separation & de dégoût des objets sensibles ; je ne vois rien de plus propre à



faciliter la recherche & la co-<sup>2. part.</sup>  
 noissance d'êie-même que la re-<sup>sect. 1.</sup>  
 traite & la solitude. Mais c'est  
 ce qui paroîtra plus clairement ,  
 & ce que nous ferons voir am-  
 plement , après que nous aurons  
 ouvert la seconde source des  
 difficultés de cete étude.



## SECTION II.

*Le desagrément de l'objet de l'étu-  
 de de soi-même. Seconde source  
 des difficultés de cete étude.*

## I.

C E soi-même est pour un<sup>2. part.</sup>  
 home du monde la plus fâ-<sup>sect. 2.</sup>  
 cheuse rencontre qu'il puisse  
 faire, c'est le plus affreux objet  
 qui se puisse presenter à ses yeux.  
 Il n'en peut soutenir la vûe l'es-  
 pace de quelques momens ; &  
 je ne sai en quel sens on a pû  
 dire que l'home s'aime & se re-

2. part. cherche tant lui-même, lui dis-  
 scit. 2. je, qui s'évite avec tant de soin.

## L. I.

Assûrément cete proposition n'est fondée que sur ce qu'on regarde l'home de cete maniere vicieuse dont il se regarde lui-même; je veux dire par les dehors & les aparences. On prend l'écorce du *soi-même*, pour le *soi-même*; & alors on a raison de dire que l'home ne cherche que soi-même, car il est vrai qu'on ne se regarde gueres que par cet endroit. On ne conçoit, par le *soi-même*, qu'on cherche & qu'on aime si éperdument, qu'une certaine statuë animée, de tèle grandeur, de tèle taille, de tels traits, tel poil, tèle chevelure, tèle force, tèle adresse; de tel rang, tel emploi, tèle qualité; avec tels habits, tels ajustemens, tel équipage; environée d'une espece de petit monde uniquement fait pour é-

le, & composé de sa famille, de son train, de ses sujets, de ses creatures & de ses amis. Tout cela plus ou moins, selon le rang & la place que cete statuë occupe sur la tere; & non seulement on se considere come environé de tout ce peuple, mais encore come levant sur lui à tous momens, des tributs de consideration & d'estime, de déference & de respect, de soumission & de service, de complaisance & de veneration. Voila l'image que l'on a presque toujors devant les yeux, c'est là presque tout le soi-même qu'on cherche & qu'on adore si aveuglément; on ne passe gueres plus avant dans la conoissance du soi-même. On ne va gueres jusqu'à l'ame. Il est vrai neanmoins qu'on se pique d'esprit, & de bel esprit: mais il est visible que cete beauté d'esprit dont on se pique tant, n'est le plus souvent qu'un jeu

## 46 DE LA CONOISSANCE

2. *part.*  
 2. *sect.* 2. de memoire, ou un feu d'imagination qui fait qu'on debite les choses de maniere à ébloüir, à étourdir & à se faire admirer sotement : & come ce jeu de memoire & ce feu d'imagination ne dépendent que de la vivacité des esprits animaux, & d'un développement naturel & necessaire de certains ressorts du cerveau ; il est visible que le soi-même que l'home adore si basement, ne passe gueres la statuë ou la machine.

## III.

Mais pour le soi-même spirituel & intelligible, c'est ce qu'on fuit de toutes ses forces. Et pourquoi le fuit-on ? c'est que nul spectacle n'est plus desagréable, soit qu'on suive la voye large, ou la voye étroite. Les plus grands pecheurs & les plus déclarés libertins ont toujours quelque conoissance & quelque amour de l'ordre. Cete conoif-

fance ne permet pas qu'ils ignorent absolument leurs devoirs ; & cet amour leur permet aussi peu de demeurer indifferens sur le violement de ces devoirs. Quel affreux spectacle n'est-ce donc pas pour eux , de ne trouver en rentrant en eux-mêmes , qu'un fond naturellement inépuisable d'iniquité , d'injustice , d'impiété , de libertinage , d'éloignement de Dieu , de violement de toutes les loix ? Comment soutenir cete vûë , sans se trouver le cœur glacé & saisi de crainte , sans trouble & sans remors , sans de cruels reproches , d'insupportables inquietudes : de cuisantes douleurs ?

## I V.

Pour les justes & ceux qui suivent la voye étroite , come ils portent toujours un fond de cupidité , qui est la funeste racine de tous les vices ; ils ne jettent gueres les yeux dessus sans

# 48 DE LA CONNOISSANCE

2. part.  
sect. 2.

quelque frayeur. La vûë seule de leur fragilité , de leurs foiblesses , de leurs passions , de leurs chûtes ordinaires , de leurs infidelités , de la honte qui les accompagne , & de la justice de Dieu qui les menace : cete seule vûë , dis-je , est capable de les chagriner , de les alarmer , de les désoler. Il faut rapeler tout ce qu'on a de foi & de confiance en la miséricorde de Dieu , pour la soutenir sans abatement. Enfin les revûës sur soi-même & sur son fonds , sont les exercices les plus penibles , je dis même aux justes.

## V.

Depuis que l'home s'est élevé contre Dieu , il est devenu insupportable à lui-même : *Posuisti me contrarium tibi , & factus sum mihi metipsi gravis.* C'est un Caïn qui a plongé ses mains dans le sang d'Abel , & qui depuis cela , ne peut plus se souffrir lui-même ;  
il

Il aime mieux être toute sa vie <sup>2. part.</sup>  
errant & vagabond, que de ren- <sup>sect. 3.</sup>  
trer une seule fois chez soi. Tous  
les mouvemens ne tendent na-  
turellement qu'à s'éviter : il se  
fuit souvent sans le savoir. *Fu-  
git impius nemine persequente.* Mais  
ceci regarde la troisième source  
des difficultés de l'étude de soi-  
même.



## SECTION III.

*Les mouvemens qu'on se donne natu-  
relement pour se fuir, Troisième  
source des difficultés de l'étude de  
soi-même.*

## I.

C'Est en vérité quelque cho- <sup>2. part.</sup>  
se de prodigieux, que la <sup>sect. 3.</sup>  
conjurat. qui regne dans le  
monde contre ce que les homes  
ont de plus précieux ; je veux  
dire contre cet home interieur,

C

2. part. *ce soi-même* réel & véritable ;  
 3. *señ.* 3. que chacun porte , sans le vou-  
 loir conoître. Il seroit difficile  
 d'exprimer tous les mouvemens  
 que chaque particulier se donne,  
 pour éviter la vûë de cet ob-  
 jet , pour fuir sa rencontre ,  
 pour empêcher qu'il ne paroisse ;  
 en un mot, pour l'étouffer &  
 l'ensevelir , si cela se pouvoit.  
 Mais nule imagination ne peut  
 se figurer les divers services que  
 les homes prennent plaisir à se  
 rendre les uns aux autres , pour  
 se défaire mutuellement de cet  
 énnemi comun. Jetons , quelques  
 momens les yeux sur ce qui se  
 passe sur cela , dans les diverses  
 conditions , & dans le monde &  
 dans le Cloître.







## CHAPITRE I.

*L'art de se méconnoître & de se fuir  
soi-même, usité dans le monde.*

### ARTICLE I.

*Des personnes du premier rang.*

I.

**A**L'égard des grans & des personnes du premier rang ; <sup>2. part.</sup> <sup>sect. 3.</sup> leurs favoris & leurs creatures prennent tant de soin de leur cacher & de leur éloigner cet objet , qu'ils peuvent bien s'en remettre sur eux. C'est une obsession continuelle de gens qui ne sont occupés que de l'affaire de ne les laisser pas seuls un petit moment ; de peur que cet instant de solitude ne soit le moment fatal où cet affreux objet viendrait se présenter. Ils se succèdent donc sans cesse , les uns aux

autres dans le métier de les entretenir de nouvelles, d'événemens, de fables, de bagatelles, de contes faits à plaisir; & au défaut de tout cela, ils se chargent de plaisanter & de badiner devant eux de manière à occuper leur imagination, à les divertir, & à les éloigner ainsi infiniment de rentrer chez eux, de se rencontrer & de faire connoissance avec eux-mêmes.

## II.

Mais rien n'a si immancablement cet effet; rien ne les éloigne si sûrement de la connoissance d'eux-mêmes, que les fades douceurs, les basses flateries & les fausses loüanges dont on assortit tous ces entretiens. Tout cela leur donne une idée de leur mérite fort différente de celle que leur doneroit la vûe du personnage intérieur qu'on leur tient si caché; de sorte que quand le sentiment secret de quelque foi-

blesse, ou de quelque défaut <sup>2. part.</sup> <sup>sect. 3.</sup> viendroit quelquefois à les attaquer ( ce qui est inévitable aux têtes mêmes les plus privilégiées ) ils apeleroient de ce sentiment obscur à la lumière & au discernement de mille beaux esprits qui ne leur ont jamais fait remarquer que des perfections fort opposées à ces défauts, & qui n'ont jamais peint d'après eux, que des portraits admirables : & ainsi, sur ces portraits, ces grans Seigneurs demeureroient toujours également contents d'eux-mêmes.

## III.

Il est certain cependant que leur illusion sur cela même, ne peut gueres être plus grande qu'elle est. Ils se font un merite & un sujet d'orgueil, de ce qui devrait les humilier infiniment: s'ils savoient ce que signifient dans le fond, je ne dis pas simplement ces soins superflus &

ces assiduités si empreffées qu'on leur rend les jours entiers ; mais principalement ces flateries , ces vains applaudissemens & ces fausses loüanges dont on les acable. Car à bien prendre tout cela , il faut avoüer qu'on ne peut mieux que par là , leur marquer combien réellement on les méprise. C'est leur dire tacitement que leur home interieur , leur *soi-même* réel & veritable est quelque chose de si afreux & de si méprisable , qu'on ne leur croit pas assés de fermeté ni de force d'esprit , pour en soutenir la vûë pendant quelques momens. C'est leur dire enfin qu'on est vraiment persuadé que les abandonner à eux-mêmes , c'est les livrer à la plus insupportable compagnie qu'ils puissent avoir.

## I V.

Voila dans la verité le sens le plus naturel & la plus ordinaire signification de ces assi-

uités non interrompues que l'on <sup>2. part.</sup> <sup>sect. 3.</sup> entend aux grans : mais come c'est in sens qu'ils n'entendent point; qu'ils ne le soupçonnent pas même, & que personne ne prend soin de le leur découvrir; ils passent ainsi toute leur vie dans l'illusion & dans une espee de nécessité, de ne voir de leurs jours, l'unique objet qu'il leur seroit si important de conoître : & come on les conduit insensiblement chaque jour, jusqu'à l'heure du sommeil avec de purs amusemens, on les conduit de même pendant toute leur vie, jusqu'au grand sommeil de la mort. Et ainsi souvent on voit de grans Princes perir miserablement, sans le savoir, faute d'un éclaircissement qu'une crainte servile, ou une pudeur mal placée a détourné mille gens de leur doner.

ARTICLE II.

*Des personnes du second ordre.*

**L**Es personnes du second ordre ne sont pas , à beaucoup près si obsédées , & pourroient si êles vouloient , trouver dans la journée bien des heures propres à s'étudier êles-mêmes : mais loin d'en profiter , la maladie comune de ne vouloir point se conoître , leur suggere ains de moïens de se faire un suffisant retranchement contre les aproches de cet home interieur qui leur paroît si redoutable.

§. I.

*Des Femmes.*

I.

Les femmes, sur tout, excellent dans cet art. Une troupe de gens. qui s'attachent à êles , leur est , pour cela , d'un grand secours :

êles savent leur distribuer toutes les heures de la journée, avec tant de justesse, que se succédant régulièrement les uns aux autres, leurs jours soient pleins, & qu'il ne s'y trouve pas le moindre petit vuide. Ainsi ne fût-ce que pour parler de la pluie & du beau tems, des modes, des airs & des manieres; ne fût-ce que pour faire passer en revêtue tout le genre humain sous leur censure; ç'en est assez, cela les dérobe hureusement à elles-mêmes.

## I. I.

Que si quelquefois êles se trouvent courtes dans les mesures qu'êles ont prises, pour rendre leurs jours pleins; êles ont d'ordinaire un certain domestique, lequel avec de pures formêtes leur tient lieu des plus spirituels discours, & amuse ainsi fûnsamment leur imagination.

2. part.  
fact. 3.

Enfin au défaut de toutes ces compagnies (le croiroit-on ?) l'usage des miroirs vient au secours : êles y trouvent l'art de se donner compagnie à peu de frais , par la multiplication de leur figure & de leur image. Elles forment avec cêles-ci une espece de conversation , à laquelle l'aprobation , la complaisance & la flatterie ont toujours la meilleure part ; êles leur rendent , par l'entremise de ces glaces , mille petits offices ; & enfin êles font tant , que ce culte impie d'images profanes, contrefaites & plâtrées , leur tient lieu d'une importante occupation ; & qu'êles trouvent dans le comerce de ces de ces fantômes , l'art de se dérober la vûë de ce qu'il y a de plus réel , de plus excellent & de plus essentiel en êles-mêmes,

## I V.

Qui pouroit décrire jusques



Et elles poussent cet art ? elles en <sup>2. part.</sup> ont usage jusques dans les ac- <sup>scd. 3.</sup> tions de religion & les ceremonies les plus destinées au recüeillement , & les plus propres à faire rentrer en soi-même. Assister au sacrifice de nôtre rédemption en est sans doute une des principales ; & je ne sai s'il est rien de plus propre à recüeillir , que de voir une foule de monde prosternée aux piés des Autels , d'un air qui ne respire que l'humiliation & la penitence , le recüeillement & la pieté , la veneration & l'aneantissement. Cependant les Dames ont aujourd'hui trouvé le secret , non pas d'éluder absolument ces ceremonies ( il faut paroître chrétiennes ) mais de s'y procurer ce qui , selon elles , s'apele un innocent divertissement , ou délassement d'esprit.

V.

Elles savent qu'aler à la Messe

C. vj)

## 60 DE LA CONOISSANCE

2. part.  
sect. 3.

à huit , neuf & dix heures , on ne trouveroit dans les Eglises que des gens du comun , & de simple peuple parfaitement appliqué à la grandeur du mystere que l'on celebre : & un tel spectacle étant beaucoup plus propre à recueillir , qu'à remuer l'imagination ; elles jugent assez qu'elles n'y trouveroient pas leur compte. Mais il y a une autre heure funeste bien plus favorable à la disposition de leur cœur. Elles savent que depuis onze heures jusques à midi & au de-là , les Eglises ne se trouvent gueres ocupées que de ce qui s'apele le grand & le beau monde , qui d'ordinaire s'y rend beaucoup plus paré que le Temple même où l'on offre le redoutable mystere. C'est donc à cete heure fatale que ces Dames s'y rendent aussi , & qu'elles entendent la Messe , sans courre risque de doner trop dans le recueillement & dans la quié-

de : là sans façon , ni sans beau-<sup>2. part.</sup>  
 coup de retenue , êles croient <sup>sect. 3.</sup>  
 qu'il est d'abord de leur devoir  
 de parcourir des yeux , toute la  
 compagnie : êles s'arêtent sans  
 scrupule , autant qu'il leur plaît ,  
 avec qui bon leur semble : le lan-  
 gage des yeux supplée à celui de  
 la langue : & pour peu qu'êles  
 réfléchissent sur les ajustemens ,  
 les airs & les manieres des plus  
 distingués de l'assemblée ; êles  
 se trouvent bien-tôt à la fin de  
 la ceremonie , sans avoir eu le  
 loisir de s'enuier un seul moment ,  
 ni de se rencontrer êles-mêmes :  
 & ainsi d'une action toute sain-  
 te ces malheureuses fugitives du  
 soi-même font une action toute  
 profane , sans autre dessein que  
 de se fuir êles-mêmes : ce n'est  
 pas que dans ce procédé , êles n'en  
 puissent encore avoir de plus cri-  
 minels ; mais quand êles n'au-  
 roient que celui-ci , c'en seroit  
 assez pour les rendre réguliè-

V I.

Cependant cete fuite de soi-même n'est pas d'une égale facilité à toutes les femmes. Soit finesse, ou solidité d'esprit ; il y en a à qui êle coûte bien davantage : les compagnies ordinaires ne leur font pas sur cela d'un grand secours. Il leur faut quelque chose qui remuë davantage leur imagination. Il y a mille gens avec qui êles ne font que bâailler ; & du bâaillement à un retour sur soi-même, à une descente dans son cœur, il n'y a souvent qu'un pas à faire. Pour éviter donc cet écüeil prétendu ; êles apelent au secours les jeux de hazard. Avec un jeu de cartes, êles trouvent le secret de rendre tout le monde également propre à leur divertissement ; & tel qui les avoit fait le plus bâailler, est souvent dans cet exercice, celui qui touche & remuë

leur imagination le plus vive-<sup>2. part.</sup>  
ment.<sup>sect. 3.</sup>

## VII.

Il ne faut que savoir combien le jeu entraîne avec soi de passions différentes ; pour juger de la vivacité des mouvemens qu'il peut donner , & des égaremens où il peut jeter : car les passions ont d'ordinaire ces deux effets : elles remuent & elles transportent hors de soi-même ; elles vous font avancer ; mais elles vous égarent , & vous percent souvent sans ressource.

Le jeu donc source féconde , mais funeste de presque toutes les violentes passions , transporte en peu de tems ses esclaves à une si grande distance d'eux-mêmes ; que loin d'avoir de la peine à se fuir , ils se perdent absolument de vue ; & enfin le jeu les égare si bien , qu'il y a peu d'apparence qu'ils trouvent jamais le chemin qui pourroit les

2. part. ramener chez eux. Rien ne fait  
 sect. 3. mieux voir cet égarement & cette perte de vûë de l'homme intérieur , que la cruële nécessité où il les réduit souvent de se perdre encore selon l'extérieur : je veux dire de se ruïner même temporellement , & de renverser , en tournant une carte , fortunes & établissemens , maisons & familles. Plût à Dieu que les déplorables exemples n'en fussent pas si fréquens.

## VIII.

Cependant il leur fait faire toutes ces cruèles pertes , sur tout la première , de la manière du monde la plus aisée. Tout occupés de l'enforcèlement du jeu , ils y passent souvent les aprèsdînées & les nuits , sans croire y avoir passé plus d'une heure ; & s'il est suivi de regrets , ce n'est presque jamais de s'être perdu selon l'homme intérieur : au contraire , on fait le meilleur

gré du monde au jeu de lui servir de tombeau ; & il est vrai qu'on ne pouvoit gueres lui en choisir un plus ferme, ni plus sûr. 2. part.  
sect. 3.

## IX.

Ce n'est pas qu'absolument on ne pût venir à bout d'ouvrir ce tombeau, si l'on pouvoit rompre avec le jeu : mais le jeu exerce un empire si tirannique sur ses esclaves ; qu'après leur avoir laissé pendant quelque tems, porter ses chaînes assés librement, il leur en fait enfin une indispensable necessité.

## X.

Il est vrai que si on le vouloit bien, on pourroit venir à bout de rompre ses chaînes, & de secoüer son joug. On a vû des personnes qui touchées partie du renversement de leurs affaires où le jeu les avoit jetées ; partie d'un mot salutaire qu'êles ont entendu, ont fait des tentatives pour

2. part.  
sect. 3.

cela : mais êles ne sont pas alées loin ; parce qu'êles n'ont jamais voulu absolument ni fortement quitter le jeu. Elles avoient toujours sur cela , quelques retranchemens : êles renonçoient bien à tout le gros jeu ; mais êles se reservoient de pouvoir jouer ce qu'êles apeloient *petit jeu* , *peu de choses* , *des bagatèles*. Elles renonçoient à ces jeux sans bornes , & que la seule lassitude , ou le seul sommeil fait quitter : mais êles se reservoient de pouvoir jouer une heure , ou une heure & demie , & rien plus. Enfin êles renonçoient volontiers à ces jeux qui ne sont que de passion , d'atache & d'interêt ; mais non pas à ces jeux qui ne sont que de pur divertissement , & qui ne fervent , disoient-êles , qu'à délasser l'esprit , ou dissiper les vapeurs du sommeil apres le repas.

## X I.

Ces retranchemens n'auroient



rien eu que de juste & de rai- <sup>2. part.</sup>  
 sonable pour des gens qui n'au- <sup>sect. 3.</sup>  
 roient jamais abusé du jeu ; mais  
 dans les personnes dont je parle ,  
 ils marquent visiblement que  
 leur cœur n'étoit pas absolument  
 dégagé ; qu'il vouloit toujours  
 entretenir quelque sorte d'intel-  
 ligence avec son tiran ; & qu'en-  
 fin ces personnes ne vouloient  
 point absolument rompre avec  
 le jeu. Tant il est vrai qu'un des  
 plus dangereux enchantemens  
 qui revienne de la longue habi-  
 tude qu'on a eue avec lui, con-  
 siste à ôter, & le pouvoir de le  
 quitter & même le vouloir. Et  
 ainsi ces femmes qui, come nous  
 l'avons remarqué, n'ont pas tant  
 de facilité à se fuir êles-mêmes ,  
 ni à éviter la rencontre de ce  
 soi-même interieur dont nous  
 parlons, ne peuvent mieux fai-  
 re pour le banir éternellement de  
 leur presence , que de s'atacher  
 au jeu. Mais , hélas ! quel jeu.

§. I I.

*des homes.*

I.

Pour les homes, il est vrai que d'ordinaire ils n'ont pas tant de gens dont ils puissent se faire obseder, come les femmes : mais en recompense ils ont assez d'autres moïens de se dissiper, de s'égarer, & d'éviter la rencontre de cet ennemi comun que tout le monde fuit à l'envi.

I I.

Et premierement il est sûr qu'ils se dérobent suffisamment à eux-mêmes, par le soin qu'ils prennent de faire aux femmes un pareil larcin. De sorte qu'on peut dire que tout le comerce du monde n'est qu'un comerce de voleurs publics, qui conviennent tacitement de bone amitié en aparence; mais en éfet par une

vraie cruauté , de se dérober <sup>2. part.</sup> <sup>sect. 3.</sup> mutuellement le chagrinant, mais salutaire spectacle de l'homme intérieur , du soi-même réel & véritable.

## III.

Les hommes ont encore cet avantage au dessus des femmes , dans la fuite de soi-même , qu'au défaut de compagnies , ils peuvent se donner plusieurs mouvemens tous les plus propres les uns que les autres , à leur dérober la vûe de l'objet qu'ils craignent tant. Les promenades , les voïages , les exercices du cors sont tres-propres à cet effet.

Enfin un chagrin cuisant , ou trop morne attaque-t-il un cavalier , & court-il risque en l'écoutant & s'y prêtant un peu trop , de se rencontrer lui-même désagréablement ? Il n'a qu'à monter à cheval , & coure un lièvre à la queue d'une meute de chiens. Il n'ira pas loin sans que

2. part. son chagrin s'évanoüisse, & sans  
 sect. 3. qu'il se trouve à une grande distance de lui-même. Et ainsi l'on peut en ce cas dire du lièvre & du cavalier, qu'ils fuient tous deux à qui mieux. Le lièvre fuit le cavalier; & le cavalier se fuit lui-même beaucoup plus qu'il ne poursuit le lièvre.

## I V.

On ne finiroit jamais, si l'on vouloit entrer dans le détail des adresses & des prétextes dont les homes de diverses conditions se servent, pour éviter non seulement l'étude de leur soi-même intérieur (laquêl neanmoins seroit si digne d'eux) mais même sa simple rencontre.

## V.

Un home de Palais a une affaire à examiner : un autre en a une à rapporter : un troisiéme en a une à plaider ; & tous ont beaucoup à lire & à écrire.

Un home d'épée a son équi-

page & les recrues à faire ; des marches de longue haleine ; & dans le service actuel , des ordres à doner , mille fonctions à remplir : veiller sur le soldat & sur le domestique : être toujours attentif au moindre signal ; & toujours disposé à toutes sortes de mouvemens,

Un home de finance a des comptes , des écritures & des calculs sans fin.

Un Marchand a un negoce embarrassant ; des corespondances à entretenir , des voïages à faire , & un debit en détail , qui demande une grande servitude.

Un Ecclesiastique à sa Messe à dire , ( car bien des gens s'en font un métier ) son Office à réciter ou à chanter ( car la plupart regardent cete obligation come une servitude ) les malades à assister ; les Entêremens & les Convois à acompagner ; les Sacremens à administrer ; des en-

72 DE LA CONNOISSANCE

2. part.  
sect. 3.

fans à instruire, &c.

V I.

Or n'est-il pas visible ( vous diront tous ces Messieurs de différentes especes ) que pour peu qu'à cete multiplicité d'occupations & d'affaires, nous voulions ajouter de divertissement & de délassement d'esprit ; nous ne trouverons pas un moment à donner à l'étude & à la connoissance de nous-mêmes ; pas un moment où nous puissions réfléchir sur nôtre cœur , ni y entrer même une seule fois ? ces emplois , disent-ils , demandent tout l'homme : ou plutôt ils font l'homme entier. *Hoc est omnis homo.*

V I I.

Sans mentir. c'est une chose digne de compassion que des gens qui se piquent de bon sens & de raison, ne fassent pas de difficulté de sacrifier ainsi l'homme entier, l'exterieur & l'interieur à une fin qui n'a rien que de temporel

porel & de passager, rien que <sup>2. part.</sup> d'humain & de méprisable; & <sup>sect. 3.</sup> qu'ils ne veüillent pas doner un moment à un exercice qui ne tend qu'à l'éternité. Je dis *rien que d'humain & de méprisable*: parce que je suppose qu'ils ne cherchent tous, ( l'Eclesiastique aussi-bien que les autres ) que leur propre intérêt & un intérêt temporel. Ce n'est pas que les exercices de l'Eclesiastique ne tendent d'eux-mêmes à une fin éternelle, & qu'ils ne soient trez-propres à recüeillir & à porter à Dieu: mais il est fort à craindre que n'y cherchant que sa propre subsistance, ou tout au plus l'honneur de se rendre utile au prochain; on ne s'oublie parfaitement soi-même, & que l'on ne passe ainsi plusieurs années sans rentrer une seule fois chez soi.

## VIII.

Dans la vûë d'une tres-petite fortune, d'un foible honneur,  
D.

& d'un gain tres-mediocre: Un Rapporteur se charge de metre en trez-peu de tems dans sa tête, & de rapporter publiquement des affaires épineuses & compliquées, embarrassées & chagrinantes; & du souvenir desquelles il ne tirera peut-être jamais nulle utilité.

Un Avocat composera & prononcera publiquement en faveur de ceux qu'il défend, plusieurs plaidoyers considerables.

Un Procureur renoncera à la douceur de la conversation, & à presque tous les plaisirs de la vie, pour se réduire dans le coin d'une étude obscure, à lire des pieces trez-desagreables de toutes manieres, à leur donner quelque ordre, & à écrire tant que sa main peut aler, les jours entiers, & une partie des nuits.

Un Cavalier soutiendra gaïement & les rigueurs des campagnes, & les dangers évidens des occasions.



Un Marchand passera plu-<sup>2. part.</sup>  
sieurs fois la Ligne, & essuiera<sup>sect. 3.</sup>  
toutes les fatigues de la naviga-  
tion.

Un Savant emploiera toute  
sa vie à balier les divers coins  
de l'antiquité, dans l'esperance  
d'en tirer quelque précieuse or-  
dure.

Un Historien poussera jus-  
ques chez les nations les plus  
barbares, par le seul plaisir de  
nous décrire leurs mœurs.

Un Geographe en fera autant  
pour nous designer les cartes des  
divers Etats & Roïaumes.

Et cependant à peine trouve-  
ra-t-on quelques particuliers,  
dans toutes ces diverses especes  
d'hommes, qui veüillent bien do-  
ner quelques momens dans tou-  
te la vie, à conoître leur propre  
païs, leur têtes, leur propre  
fonds; à discerner les mœurs &  
les divers penchans de leur cœur;  
à penetrer dans ses recoins; à

2. part. développer les injustes & honteu-  
 sect. 3. ses cachêtes , & à balier ses or-  
 dures. Trouveroit-on dans cet  
 exercice plus de peine , de fati-  
 gue , ou de travail , qu'à traver-  
 ser les mers , essuier les plus é-  
 videns dangers , se separer de  
 tout ce que le monde a de plus  
 agreable ; pour s'enfoncer depuis  
 le matin jusques au soir , dans  
 des tas d'affaires épineuses , &  
 ausquêles on ne prend nule part ;  
 composer des plaidoyers sur ces  
 mêmes affaires , & en faire pu-  
 bliquement un raport clair &  
 net , quelque embrouïllées qu'-  
 êles soient ?

Que les homes sont injustes  
 & reïferrés pour eux-mêmes ;  
 pendant que rien ne leur coûte  
 pour les autres ! ou plutôt qu'-  
 ils conoissent peu leurs verita-  
 bles interêts ! car il est certain  
 que dans les autres partis , aussi-  
 bien que dans celui-cy , ce n'est  
 toujourns que leur interêt qu'ils

cherchent : mais quel est l'interêt qu'ils trouvent dans ces autres partis ? trez-médiocre ,  
trez-mince , trez-petit : pour le-  
quel néanmoins ils se donent des  
peines incroyables : au lieu que  
dans celui qu'on leur propose ,  
ils ne se remuent pas , quoique  
l'interêt soit infini. *Illi quidem  
ut corruptibilem coronam : hîc autem  
incorruptam.* L'interêt , dis-je ,  
est infini : puisqu'il est certain  
que presque toute la dépravation  
& la desolation qui regnent  
sur la tête , ne viennent que de  
ce qu'il y a si peu de gens qui  
rentrent dans leur cœur , qui en  
fassent l'objet de leurs réflexions ;  
& en un mot , qui s'appliquent à  
la conoissance d'eux-mêmes :  
*Desolatione desolata est terra : quia  
nemo est qui recogitet corde.* Elles ne  
viennent que de ce que loin de  
s'étudier soi-même , & de tra-  
vailler à se conoître ; on s'évite  
au contraire tout autant que l'on

1. part.  
sect. 3. peut, & l'on se fuit de toutes ses forces.

Cete fuite est le motif le plus universel de toutes les actions & de toute la conduite des homes; & je ne puis croire que s'il n'y avoit que l'esperance du gain, un home de Palais, un home d'épée, un home de finances, un Marchand, un aventurier pûssent se refoudre à se donner tous les mouvemens, toutes les peines & toutes les fatigues qu'ils se donnent : il y a quelque chose de plus fort qui les retient dans ces postes : il y a un charme secret plus fin & plus délicat qui les y atache. Mais, quel charme ? dirés-vous : ils n'ont pas même le loisir de s'y reconnoître. C'est justement en cela qu'est le charme, qu'ils n'ont pas le loisir de se reconnoître ; car cela fait qu'ils regardent leurs postes come des forts inaccessibles à cet home interieur, à ce

foi-même réel & véritable qu'ils <sup>2. part.</sup> craignent: & come ils s'y croient <sup>sect. 3.</sup>  
 & s'y sentent à couvert, non seulement de ses insultes, mais même de ses aproches & de sa rencontre; nulle situation ne leur paroît, ni plus avantageuse, ni plus agreable. Et ainsi quelque incompatibles que soient leurs emplois avec l'étude de soi-même; l'Avocat meurt avocat, le Procureur procureur; l'Officier de guère officier; le Financier financier, & le Marchand marchand: & come ils ont passé toute leur vie à s'éviter & à se fuir eux-mêmes, & sans vouloir rentrer une seule fois come il faut dans leur cœur; c'est en vain qu'à l'heure terrible de la mort on les y rapelle; & qu'on leur crie, revenez, retournez, rentrez dans votre cœur. *Redite pravavicatores ad cor*: ou c'est une voix qu'ils n'entendent point; ou s'ils l'entendent, hélas! c'est

les rapeler à un lieu où ils ne sont peut-être jamais entrés ; & auquel ils ont ataché une si affreuse idée , qu'êles ne seroit propre qu'à leur doner la fuite , si leur machine en étoit encore capable.

## I X.

Qu'il est bien vrai que presque tous les emplois & toutes les situations de cete vie ne sont que des citadelles contre les approches de l'homme interieur ; & que le monde entier n'est qu'une troupe de miserables fugitifs , qui plus insupportables à eux-mêmes, que ne leur est tout le genre humain , se fuient irrévocablement, & d'une fuite qui d'êles-même seroit éternêles ; si quelquefois une force toute-puissante ne l'arrêtoit misericordieusement !



2. part.  
sect. 3.

## CHAPITRE II.

*Que le Cloître a aussi des fugitifs  
du soi-même.*

## ARTICLE I.

*Abus qu'on y fait des exercices re-  
guliers pour se fuir.*

## I.

**S**ANS mentir c'est quelque chose de déplorable & de surprenant que la crainte qu'on a de se rencontrer soi-même : elle poursuit les gens jusques dans les coins les plus cachés ; on n'en est pas à couvert dans les solitudes mêmes les plus écartées ; & l'on ne s'en défend point sans beaucoup de resolution.

Oùii, il le faut dire pour l'instruction de ceux qui prétendent aux avantages de la solitude : on a vu des Solitaires de profession,

D v

## 82 DE LA CONOISSANCE

2. part. qui après bien des années de so-  
 sect. 3. litude, n'avoient encore pû s'a-  
 privoiser avec leur soi-même ,  
 & n'en pouvoient souffrir le spec-  
 tacle seulement un demi quart  
 d'heure. Ils se faisoient des amu-  
 semens de tout ; non seulement  
 du comerce & de la conversa-  
 tion ; mais même des exercices  
 qu'on appelle reguliers : la lectu-  
 re , le chant des Pseaumes , le  
 travail & les autres exercices  
 de cete nature, ne servoient qu'à  
 les divertir de la vûë de leur soi-  
 même ; & souvent la ferveur  
 qu'ils faisoient paroître à se trou-  
 ver des premiers à un nouvel  
 exercice, ne venoit pas tant d'un  
 motif de ponctualité & d'obéis-  
 sance , que de la joie qu'ils  
 avoient de quitter un exercice ,  
 qui par sa durée ayant perdu  
 pour eux la grace de la nouveau-  
 té, ne les remuoit plus assez vi-  
 vement, pour les divertir de la  
 vûë de leur soi-même.



Pourquoi, par exemple, pensons-nous que les jeunes Solitaires se portent d'ordinaire au travail des mains avec tant d'ardeur, que quelque pénible qu'il soit, ils aiment communément mieux y passer les deux & trois heures, que de garder leur chambre l'espace d'une demie heure? C'est que l'exercice du travail étant plus sensible, les remue plus fortement, & par conséquent il les partage, les divertit, & les dissipe infiniment plus que ceux de la cellule: c'est qu'il offre toujours quelque chose de nouveau à leurs sens, & que par-là, il amuse leur imagination: c'est enfin qu'à force d'échauffer le cors, il échauffe aussi la tête; & que ce feu emporte agréablement leur esprit à une grande distance de lui-même; & le met par-là, hors d'état de se voir.

Pourquoi encore trouvent-ils plus de satisfaction dans les assemblées de Communauté, quelque gênant que soit d'ailleurs l'exercice pour lequel on s'assemble, que dans le secret de leur cellule ? C'est qu'ils ne trouvent rien dans celle-cy qui les remuë ; c'est que séparés, du moins extérieurement, de toutes les créatures & de tous les objets sensibles ; ils ne trouvent plus que Dieu qui les rapelle continuellement chez eux-mêmes, & qui leur dit sans cesse : *Redite prevaricatores ad cor* ; au lieu que dans la compagnie de leurs frères, quelque sérieux que soit l'exercice, ils voyent & savent qu'ils sont vûs : leur présence sensible les soutient, parce qu'elle les tire toujours un peu hors d'eux-mêmes ; ils s'en font un plaisir secret, & souvent même une espece d'entretien & de co-

merce invisible : en un mot , c'en<sup>est</sup> <sup>part.</sup> est d'ordinaire assez pour ocu-<sup>sect.</sup> 3. per leur imagination , pour dérober leur attention & leur application ; & enfin pour leur faire perdre de vûë & Dieu & eux-mêmes ; & ainsi par leur mauvaise disposition , la diversité des exercices reguliers ne leur sert presque qu'à faire diversion , à les dissiper , & à leur dérober un objet , dont la vûë , sans cela ; leur auroit été aussi inévitable , que desagréable.

## I V.

Car il faut bien remarquer que ce soi-même que l'on fuit par tout , nous poursuit par tout ; ce seroit assez pour l'apercevoir , que de s'arrêter ; c'est-à-dire , de ne pas changer d'objet. Il n'en est point de créé , qui , sans être renouvelé , puisse long-tems nous dérober à nous-mêmes. Il est si naturel à l'homme de se voir soi-même , qu'il ne

2. part.  
sect. 3.

faut pour lui doner ce spectacle, qu'éloigner les autres objets , mais particulièrement les objets sensibles : car ceux-cy le remuant davantage , l'ocupent davantage ; & les sentimens qu'ils excitent , étant des modifications ou des manieres de son ame , ils l'appliquent si vivement ou aux cors étrangers , ou à son propre cors , & ils remplissent tellement la capacité qu'êlé a de penser , qu'il ne lui en reste pas assez pour se voir êle-même en cet état.

## V.

C'est pour cela que les Solitaires , & tous ceux qui regardent l'étude de soi-même come la plus importante , retranchent tous les plaisirs , & tous les objets trop sensibles.

Or c'est faire quelque chose d'assez semblable que de s'arrêter à un même objet , je dis même sensible : la raison est que les objets ne se font sentir que par

leur nouveauté ; soit que les or-<sup>2. part.</sup>  
ganes du cors s'endurcissent à <sup>sect. 3.</sup>  
leurs coups , ou par quelqu'autre raison , l'experience fait voir que le long usage les rend insensibles : & ainsi si nous supposons qu'un home ait été détourné de quelque serieuse application d'esprit , par la nouveauté de l'odeur d'une cassiolette qu'on aura mise auprès de lui : éle n'y aura pas été un quart d'heure , qu'il ne s'apercevra plus de cete odeur , & qu'il retournera à sa premiere application avec la même facilité.

## V I.

Aussi voit-on que les gens du monde ne haïssent rien tant qu'une vie trop unie : parce que cete uniformité est oposée à l'inclination qu'ils ont de sentir toujours quelque chose de nouveau : & c'est pour cela au contraire qu'on prescrit une vie unie aux Solitaires , afin que leur es-

prit étant moins occupé de sentimens nouveaux, il ait plus de liberté de s'occuper de soi-même; & afin que se trouvant tous les jours come arrêtés & atachés aux mêmes objets, ceux-ci perdant avec le temps la grace de la nouveauté, perdent aussi la force qu'ils avoient de les remuer sensiblement, & ne les empêchent plus de se voir & de se considérer eux-mêmes.

## VII.

Cependant malgré toutes ces précautions, il se trouve come nous l'avons dit, des Solitaires qui sont peu solitaires; c'est-à-dire, qui sont peu seuls avec eux-mêmes. Ils se font d'honnêtes amusemens des exercices les plus serieux. Ils se forgent des divertissemens de la vie la plus unie: & si les images de leurs exercices sont devenues trop foibles pour les remuer agréablement, leur imagination leur

en fournit de plus vives, soit de <sup>2. part.</sup> leur vie passée, soit d'une autre <sup>sect. 3.</sup> vie & d'un autre état qu'ils se figurent, & que peut-être même ils souhaitent. Car enfin que ne fait-on point pour s'éviter soi-même, & se mettre en état de ne se pouvoir voir ?

## ARTICLE II.

*Des mauvais effets de la fuite du  
soi-même chez les Solitaires.*

## I.

**J**E ne sai si ce n'est point de ce mauvais principe que vient la plupart des petits dérèglements qu'on remarque chez les Solitaires. Les vices des gens du monde sont causés par les grandes passions; la gloire, l'ambition, la volupté sont les sources funestes des maux dont le monde est plein : mais je ne sai si l'aversion du soi-même, l'éloignement où l'on est de se trou-

2. part. ver seul avec soi-même, n'est point  
 sect. 3. la plus considerable source des  
 maux des Solitaires. Ce n'est pas  
 qu'ils soient tout-à-fait exemts  
 des autres passions : mais, quand  
 ils n'auroient que cêlè de ne se  
 vouloir point voir & de ne se  
 pouvoir souffrir , c'en seroit as-  
 sez pour causer toutes les irre-  
 gularités qui regnent parmi eux.

N'en seroit-ce pas assez , par  
 exemple , pour les obliger à re-  
 tourner au monde , apres l'avoir  
 quité : je ne dis pas par cete de-  
 sertion criminêlè qui va jusqu'à  
 quitter son habit & violer ses  
 vœux : mais par ces absences &  
 ces éclipses specieuses que l'on  
 fait sous les plus beaux prétextes  
 du monde de la charité du pro-  
 chain, de la plus grande gloire  
 de Dieu , de la subsistance des  
 freres , de la conservation des  
 droits, des privilèges & du bien  
 d'une maison. Ce sont là les rai-  
 sons aparentes : mais souvent la



veritable est la fuite de soi-même. 2. part.  
sect. 3.

## II.

N'est-ce pas encore de cete source que naissent la plûpart des chagrins & des inquiétudes des Solitaires ? Et n'est-ce pas ce qui fait qu'il s'en voit quelques-uns si peu contens , je ne dis pas de l'état Religieux , mais du rang qu'ils tiennent dans leur Cors ? A peine ont-ils trois mois de Noviciat, qu'ils se sentent agités de cete inquiétude : ils aspirent après la Profession. Les motifs apparens sont les plus beaux du monde : mais le veritable est qu'on employe davantage les Profés que les Novices ; & ainsi c'est qu'on veut se fuir soi-même. Sont-ils Profés ? ils aspirent à l'Ordre de Prêtrise sous les mêmes prétextes en aparence : mais dans la verité par la même raison. Enfin sont-ils Profés & Prêtres ? ils soupirent aprez les

grands Emplois & les premières Charges. Ce n'est pas toujours par ambition ( il y en a assurément qui , par cet endroit, en feroient assez éloignés ) mais c'est qu'ils s'atendent que ces Emplois les déroberont à eux-mêmes ; & qu'à force de penser aux autres, on s'oubliera soi-même. Oûi il y en a qui ont assez de religion pour se défendre de briguer ces Charges & ces Emplois : mais ils n'ont pas assez de force pour s'en défendre lorsqu'on les leur offre ; & la joye secrète de se voir délivrés du fâcheux spectacle d'eux-mêmes , leur cache le peril où ils s'exposent en acceptant des Emplois dont souvent ils sont incapables.

## III.

Pourquoi pensons-nous qu'on voit de ces grands homes qui ont été long-tems dans les premiers Emplois de leur Cors , tomber dans un si grand abatement &

dans un chagrin si sensible lorsqu'on vient à les en retirer ? <sup>2. part.</sup>  
 c'est qu'on les oblige par là , à <sup>scit. 3.</sup>  
 penser à eux-mêmes , & à con-  
 siderer de prez un objet qu'ils  
 n'ont peut-être jamais voulu voir  
 que de loin. Cete foiblesse pou-  
 roit recevoir quelque excuse  
 dans un home du monde : mais  
 dans un Solitaire de profession ,  
 qu'êlé honte !

## IV.

Qu'on y fasse réflexion ; &  
 je ne sai si l'on ne trouvera  
 point que souvent c'est la fui-  
 te de soi-même qui remplit la  
 plûpart des Charges des Cors  
 Religieux : que c'est êle qui do-  
 ne vocation pour les Superiori-  
 tés & les Prélatures , pour la re-  
 gence & les missions , pour la  
 direction & pour la chaire ; pour  
 les divers offices qui regardent  
 l'œconomie & la conduite des  
 affaires : que c'est êle enfin qui  
 souvent fait les Confesseurs, les

# 94 DE LA CONOISSANCE

2. part. Professeurs, les Directeurs, les  
sect. 3. Predicateurs, les Questeurs, les  
Procureurs, & quelquefois même les Superieurs, &c.

## V.

Un tel souhaite d'être Supérieur ou Predicateur. On dit aussi-tôt, c'est ambition : c'est qu'il veut paroître. On s'y trompe souvent : ce n'est pas toujours qu'il veuille paroître; mais c'est que chagrin de se rencontrer trop souvent lui-même, & ne se pouvant souffrir, il juge que pour se dérober à lui-même, c'est assez que de se montrer au public.

## VI.

Terrible foiblesse ! & qu'on se trompe souvent dans le jugement que l'on fait de la force d'esprit & de la grandeur d'ame de certaines gens ! Tel passe dans son Cors pour un grand personnage, pour un génie supérieur, pour un homme incomparable, pour une des premières

colones de son Ordre , pendant <sup>2. part.</sup> qu'il en ocupe les premieres pla- <sup>sect. 3.</sup> ces ; qui n'auroit pas la force de demeurer seulement un mois avec lui-même ; & qui réduit à n'avoir que cete compagnie, tomberoit dans le dégoût, dans l'abattement , dans le chagrin , & peut-être même dans le desespoir. Cete foule de gens qui l'obsèdent sans cesse , & qui se succèdent si régulièrement les uns aux autres , ne fût-ce que pour lui parler d'affaires , soutient imperceptiblement ce grand home, en lui déroband la vuë d'un objet , qui seul seroit capable de le déconcerter & de le renverser.

Etrange force d'esprit , qui ne peut pas soutenir pendant quelques momens la vuë de soi-même ! plaisante grandeur d'ame , qui succombe sous son propre poids ; & qui , pour se soutenir , a besoin du foible secours de quelques fades entretiens , &

2. part. d'une vie tumultueuse & empref-  
sée ! 3.

## VII.

Que c'est à bien d'autres titres que le Patriarche des Solitaires d'Occident a été grand ! Il est vrai qu'il a prophétisé , ressuscité des morts , fondé un grand Ordre , écrit une Regle toute sainte : mais je ne le trouve nulle part si grand , que lorsque je le vois demeurer seul avec lui-même. Ce spectacle me charme ; & je ne sai si Dieu même n'en a point été charmé. Il semble du moins que ce soit la pensée de son Panegiriste , lorsqu'il dit que saint Benoist étant de retour dans sa chere solitude , il y demeura seul avec lui-même , à la vûë de Dieu , & n'ayant que Dieu pour spectateur : *Solius in superni spectatoris oculis habitavit secum.*

Un Payen a dit qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne

gne de Dieu & de son attention, <sup>2. part.</sup>  
 qu'un seul home aux prises avec <sup>sect. 3.</sup>  
 la fortune : mais il y auroit bien  
 plus de sujet d'en dire autant  
 d'un home seul aux prises avec  
 soi-même , d'un saint Benoist  
 vivant seul avec soi-même. Ce  
 grand saint a fait des Loix pour  
 apprendre aux Solitaires à se pas-  
 ser du comerce, & à vivre cha-  
 cun avec soi. Mais cet ouvrage  
 n'a pas été le plus bel endroit de  
 sa vie : le plus beau a été ce qu'il  
 a vécu seul avec soi. Ecrire ces  
 Loix étoit pour lui un jeu : le  
 serieux étoit de les garder.

## VIII.

Que ce Saint trouve aujour-  
 d'hui peu d'imitateurs ! & que  
 de ceux-mêmes qui font pro-  
 fession de l'imiter & de le suivre  
 dans les voyes de la solitude, il  
 y en a peu qui le puissent join-  
 dre en cet endroit !

Combien en voit-on qui s'em-  
 pressent pour les Emplois exte-

2. part.  
sect. 3.

rieurs & pour entrer dans le commerce sous les plus specieux prétextes du monde ? L'exercice , disent-ils , m'est necessaire pour certaines indispositions. Ils disent plus vrai qu'ils ne pensent : mais leurs indispositions sont plus de l'esprit que du cors. L'esprit est malade: donc il faut exercer le cors ; qu'êlé consequence, quel raport ? Le raport , dirait-on, est fondé sur l'étroite union du cors avec l'esprit. A la bonne heure ; je conçois bien de là , qu'ocupant le cors , on ocupera l'esprit : mais je ne vois pas que cela doive remedier aux maux de l'esprit : vous amuserés par là vôtre imagination ; mais vous ne guerirez ni vôtre cœur , ni vôtre esprit, ni même vôtre imagination. Leurs maladies ne viennent pas d'avoir manqué d'exercice extérieur ; êles viennent plutôt d'en avoir trop pris. Le grand mal de vôtre esprit est de ne pou-



voir se souffrir soi-même, de ne <sup>2. part. sect. 3.</sup> pouvoir sans dégoût & sans chagrin demeurer seul avec soi : & ce dégoût ne vient que d'avoir toujours eu trop de compagnie, trop d'occupation, trop d'exercice. Loin donc que vos indispositions demandent de l'emploi & de l'exercice extérieur, qu'au contraire elles ne demandent que du repos.

## ARTICLE III.

*Continuation du même sujet.*

## I.

**D'**Où vient qu'on rencontre dans les Cloîtres même, de ces grands causeurs, de ces discoureurs à perte de vue, de ces éternels diseurs de bons mots, ou plutôt de ces fâcheux diseurs de rien ? d'où vient cette extrême demangeaison de converser, ce terrible épanchement à tout dire & à parler du

2. part.  
sect. 3.

tiers & du quart ? C'est qu'en parlant des autres , on s'oublie soi-même : c'est qu'en étalant & censurant les foibleffes du prochain , on s'étourdit sur ses propres défauts : c'est que pour avoir de l'esprit dans ces conversations , il ne faut que de l'imagination : c'est que pour y passer pour habile , c'est assez que d'effleurer les matieres , & que d'y parler d'un air décisif : c'est enfin qu'en faisant ainsi paroître de cete espece de bel esprit , on s'atire de l'encens & des éloges , qui tout profanes & tout injustes qu'ils soient ; nous donnent de nous-mêmes une idée flateuse bien différente de cêlé que la verité nous presente dans le silence de la solitude.

## I I.

D'où vient encore qu'on voit quelquefois des solitaires rentrer dans le monde par une porte beaucoup plus large que cêlé par

laquêle ils en étoient sortis , & <sup>2. part.</sup>  
 s'y enfoncer sous un habit biga- <sup>sect. 3.</sup>  
 ré , beaucoup plus avant qu'ils  
 n'auroient fait sous leur habit  
 naturel & dans la condition qu'  
 ils ont abandonnée ? Le peu qu'  
 ils ont goûté du soi-même pen-  
 dant qu'ils ont gardé leur soli-  
 tude, les a tellement éfrayé, qu'  
 ils ne peuvent plus se resoudre  
 à y revenir ; & ainsi ils meritent  
 d'être traités , non pas véritable-  
 ment d'apostats de Religion ,  
 mais de deserteurs du soi-même ;  
 desertion qui aux yeux des ho-  
 mes n'est assurément pas si hon-  
 teuse , mais je ne sai si êle est  
 moins criminêl aux yeux de  
 Dieu.

## III.

Il est vrai cependant que ce  
 n'est pas là l'unique desertion  
 que produise la fuite du soi-mê-  
 me : il en est d'une espee beau-  
 coup plus délicate , & d'autant  
 plus dangereuse , qu'êle est moins

2. part.  
sect. 3.

exposée aux yeux des homes.  
Où les Religieux les mieux  
cloîtres ont leurs voyageurs spi-  
rituels, qui sans sortir de leurs  
Cloîtres, font le tour de la tê-  
re, parcourent les Royaumes &  
les Républiques, se trouvent à  
la Cour des Princes & des Sou-  
verains; se font entrée jusques  
dans leurs cabinets, & penetrent  
dans leurs secrets & leur plus fi-  
ne politique. J'entens par ces  
voyageurs, ces éternels liseurs  
d'Histoires, de Memoires & de  
Gazètes, qui chagrins de se voir  
par leur condition réduits & a-  
tachés à un coin de l'Univers,  
parcourent en esprit, en un mê-  
me jour, l'Europe, l'Asie, l'A-  
frique, percent jusques aux An-  
tipodes; & plutôt que de s'a-  
rêter, & de demeurer un moment  
seuls avec eux-mêmes, passent  
& repassent sans cesse de l'un à  
l'autre Hemisphere: ou enfin fa-  
tigués de voir toujours les mê-

mes objets sur la surface de la <sup>2. part.</sup> terre, vont fouiller jusques dans <sup>sect. 3.</sup> ses entrailles pour y trouver un monde souterrain.

## I V.

Ce n'est pas seulement la passion pour l'Histoire & les Gazettes, qui dérobe les Solitaires à eux-mêmes ; la curiosité en fait de livres, ce desir insatiable de voir tout ce qui s'imprime & tout ce qui paroît de nouveau, ne produit pas moins cet effet. Il y a des gens qui donent à tout, qui n'ont jamais assez de livres, qui feüilletent sans cesse, & qui ne passent de Traités en Traités, & d'Ouvrages en Ouvrages avec une si surprenante rapidité, que de peur de se rencontrer en quelque endroit & de s'apercevoir eux-mêmes, en s'arétant ou lisant avec moins de précipitation. Ils passent les journées entieres dans leurs cellules : on les croit fort solitaires

& fort occupés de la conoissance d'eux-mêmes ; & cependant il est vrai que toute leur occupation ne tend qu'à se dérober à eux-mêmes , par la multiplicité & la diversité des objets qu'ils vont chercher dans leurs livres : de sorte que par un prodige surprenant il arrive quelquefois que des ouvrages qui n'ont été faits que pour apprendre à rentrer en soi-même , & pour procurer le recüeillement interieur , ne servent à ces esprits qu'à les dissiper & les évaporer.

## V.

Come c'est particulièrement dans les réflexions que l'on fait sur les lectures , qu'on est sujet à se rencontrer soi-même , on a vû des Solitaires si ennemis de cette découverte & des réflexions qui la font naître ; que lisant de toute leur force des matieres assez de leur goût , ils aimoient mieux passer brusquement sur

plusieurs endroits sans les entendre, que de s'arrêter un moment à les éclaircir, ou que de repasser une seconde fois par dessus, pour atraper ce qui leur avoit échapé la première. 2. part.  
sect. 3.

## VI.

C'est une chose surprenante que la passion qu'on a de voltiger sur les livres ; toujours lire sans autre dessein que de se perdre soi-même de vûë : lire pour lire, pour tuer le tems, & se repaître de nouveautés : voyager sans cesse en des païs étrangers, pendant qu'on ne fait seulement pas la carte du sien ! Nous avons, sans sortir de chez nous, tant de têtes inconnues, & de si surprenantes nouveautés à découvrir. Pourquoi chercher ailleurs à faire des découvertes ? Faut-il que les nouveautés étrangères aient pour nous plus de charmes, que les domestiques, & que nous ne fassions jamais meilleure chere

2. part. que lorsque nous mangeons du  
sect. 3. pain de nos voisins ?

## VII.

N'est-ce pas encore de cete mauvaiesource, je veux dire de l'éloignement que l'on a de se voir soi-même, que coule cet extrême empressement qu'on remarque dans plusieurs Solitaires, pour la Scolastique & pour les sciences verilleuses & pointilleuses ? N'est-ce pas ce qui les fait passer une partie des nuits à inventer de fausses subtilités & de vaines chicaneries , & la plus grande partie du jour à les débiter ? N'est-ce pas encore ce qui les conduit à ces exercices publics, qui ne devroient avoir pour but que la découverte & l'éclaircissement de la verité , & auxquels on devoit apporter toute la tranquillité d'esprit & de cœur que merite un si grand dessein ; n'est-ce pas , dis-je, ce qui les y conduit avec autant d'ardeur ,



d'agitation & de trouble , que <sup>1. part.</sup> s'ils aloient se couper la gorge a- <sup>sect. 3.</sup> vec leur plus mortel ennemi ? N'est-ce pas en éfet ce qui produit dans la dispute tous ces détours , ces déguisemens , ces artifices & ces surprises ; & ce qui excite tous ces emportemens , ces clameurs , ces contorsions & ces violentes tempêtes ? Il est vrai que dans ces disputes on donne la Comedie au public ; mais il est vrai aussi qu'on se la donne encore plus à soi-même ; l'on est actuellement si plein de tout ce qui se passe , qu'on s'oublie absolument soi-même, & qu'on est tout hors de soi.

De tous les exercices capables de nous dérober à nous-mêmes, il n'en est point qui ayent plus inmanquablement cet éfet, que les exercices Scolastiques. Soit qu'on se dispose au combat , ou qu'on combatte actuellement, on est sans cesse tout occupé ou de l'ima-

2. part.  
sect. 3.

ge, ou de la réalité de son ennemi ; & l'une & l'autre accompagnées de tous les divers sentimens & de toutes les passions qu'elles excitent naturellement , remplissent si fort la capacité de l'esprit, qu'il n'est pas possible, en cet état , de rentrer en soi-même , ni de se regarder un seul moment.

### VII I.

N'est-ce pas enfin de là que plusieurs Solitaires conçoivent tant de dégoût des études plus tranquilles, come de la Positive, de la lecture des Peres, & même de celle de l'Ecriture Sainte ? come ces sortes d'études nous remuent peu , & qu'elles ne sont gueres propres à exciter nos passions ; elles nous donnent souvent la liberté de nous envisager nous-mêmes. Elles ne nous laissent pas simplement de certains vuides où nous pouvons nous apercevoir & nous trouver ; elles nous menent même souvent, malgré nous , à

cete découverte; & il n'en faut <sup>2. part.</sup> pas davantage pour inspirer du <sup>sect. 3e</sup> dégoût de ces études à ceux qui ne craignent rien tant que de se rencontrer & de se conoître eux-mêmes.

## I X.

Cela va quelquefois si loin, qu'on a de l'horeur de toutes les études & de tous les ouvrages qui demandent de la réflexion, quelques agreables qu'ils soient d'ailleurs. Rien n'est plus agreable à l'esprit, que l'évidence; come éle est le caractere de la verité, le plaisir est toujours à sa fuite. De tous les ouvrages d'esprit, il n'en est point de plus propre à mettre la verité en évidence, ni par conséquent à doner un vrai plaisir, que ceux où l'on garde une méthode geometrique: je veux dire où l'on n'employe, pour preuves des verités que l'on avance, que des principes incontestables, ou des propositions dé-

ja démontrées par ces mêmes principes. Cependant parce qu'il faut un peu d'application d'esprit pour suivre ce progrès de démonstrations, & pour embrasser cet enchaînement de propositions, qui fait toute la beauté des sciences ; parce que pour démontrer les dernières propositions, on employe souvent les premières qu'on a démontrées : la peine d'aller voir cêles-ci, ou d'en rapeler la démonstration dans son esprit, ou même de se souvenir simplement qu'êles ont été bien démontrées ( ce qui suffiroit ) cete peine, dis-je, demandant quelque arrest & quelque réflexion ; il n'en faut pas davantage pour rebuter de ces écrits & de ces méthodes, tous ceux qui se fuyant eux-mêmes de toute leur force, savent que souvent c'en est assez pour se rencontrer, que de s'arrêter ; cela suffit pour les obliger à traiter ces

ouvrages de piéces metafisiques & alambiquées, & de viandes creuses & infipides : la verité, toute bête & lumineuse qu'elle y paroisse, n'a pour eux rien que d'obscur & de languissant ; parce que destituée des parures & des ornemens d'une trompeuse éloquence, elle n'a pas, nuë comme elle est, de quoi remuer leurs passions ; ni de quoi les troubler assez pour leur faire perdre la vûe d'eux-mêmes.

## X.

Ce n'est pas après tout, qu'il ne soit vrai que tout le monde n'est pas capable des Traités où l'on observe cete méthode, & qu'il ne se trouve bien des gens qui n'ont pas assez de tête pour suivre l'enchaînement de ces propositions. On en conoît, il faut l'avouer, de ceux-mêmes qui se piquent d'esprit & d'érudition, qui ont si peu de tête & d'étendue d'esprit, qu'ils sont incapa-

2. part.  
sect. 3.

bles de suivre un raisonnement un peu composé : ils perdent tête dès la troisième ou quatrième consequence : ils ne se souviennent plus dès la cinquième proposition , de la démonstration qu'on a donnée de la première ; & loin de pouvoir embrasser un mediocre enchaînement de propositions , toute leur habileté ne se réduit qu'à compiler & entasser confusément , dans une assez petite tête, quelques pieces décousues, & quelques misérables lambeaux de différentes couleurs. Mais après tout , il est vrai aussi qu'à l'égard de bien des gens , c'est moins la foiblesse de tête & la limitation d'esprit qui les réduit à cet état , que la paresse , l'inapplication , le dégoût des réflexions , & au travers de tout cela , la crainte de se rencontrer soi-même.

## XI.

Il faut certes que le *soi-même*.

soit quelque chose de bien téri-<sup>2. part.</sup>  
 ble pour ne pouvoir plus être a-<sup>sect. 3.</sup>  
 perçu tranquillement. Cet éfet  
 n'est point naturel , & cela seul  
 pourroit nous marquer le déregle-  
 ment de nôtre nature , & le pe-  
 ché qui l'a causé. Mais quand  
 on fait quel a été ce peché , on  
 n'y trouve plus aucune difficulté;  
 & l'on voit au contraire qu'il é-  
 toit de la Justice divine d'ordo-  
 ner que celui qui n'avoit violé  
 les ordres de son Dieu , que pour  
 s'être regardé soi-même avec  
 trop de complaisance , ne pût de-  
 formais s'envisager sans chagrin,  
 & que celui qui avoit eu l'auda-  
 ce de s'élever contre Dieu , de-  
 vînt insupportable à soi-même :  
*Posuisti me contrarium tibi , & factus*  
*sum mihi metipsi gravis.* Tant qu'-  
 on est de concert avec Dieu , l'on  
 est d'intelligence avec soi-même,  
 & l'on peut s'envisager soi-mê-  
 me tranquillement. Mais dès qu'-  
 on rompt avec Dieu , on rompt

2. part.  
sect. 3.

avec *soi-même*, dès qu'on résiste à Dieu, on se divise *soi-même*, on se combat *soi-même*; en un mot, plus de paix avec *soi-même*. *Quis restitit ei, & pacem habuit?*

C'est le malheureux état où l'homme se trouve depuis le péché; & il ne peut plus en revenir que par la grace toute-puissante de celui qui est venu expier son péché. Un des plus grans miracles de cete grace est d'apprendre à l'homme à se souffrir *soi-même* & à demeurer tranquillement avec soi: c'est une grace de solitude qui comence par faire nôtre acomodement avec Dieu, pour nous racomoder ensuite avec nous-mêmes; & ce dernier acomodement est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de cete grace.

Mais parce qu'il est difficile que la grace puisse avoir cet effet, si l'on ne leve les empêchemens que les Solitaires y opposent, & qu'il n'en est point de plus



DE SOI-MEME. 115  
confiderables, que leur empref-<sup>2. parff.  
fect. 3.</sup> sement pour le comerce du monde & pour les charges de leur cors ; il ne faut pas finir ce chapitre, fans leur doner quelques avis sur ces funestes difpofitions.

#### ARTICLE IV.

*Avis sur l'emprefsement de quelques Solitaires, pour le comerce du monde, & pour les charges.*

##### I.

**O**N ne prétend pas s'étendre ici beaucoup sur un si defagraceable fujet. On fe contente de prier les Solitaires qui ont tant d'emprefsement pour le comerce du monde, & tant de demangeaifon de s'y r'engager ; on fe contente, dis-je, de fe fouvenir de leur Profession, de leur état & de leur nom. C'est assez de leur dire ce qu'un Saint difoit autrefois à un Solitaire bien moins coupable qu'eux : Vous qui vous

2. part.  
sect. 3.

dites Moine, expliqués-moi un peu votre nom. *Int. rpretare nomen tuum Monache.* S'il est vrai que vous soïés Solitaire & home de solitude, que faites-vous dans la foule & dans le tumulte du grand monde ? *Quid facis in turba, qui solus es ?* Vous cherchez à vous fuir vous-même & à vous perdre dans la foule : mais on vous y distinguera malgré vos soins ; on vous montrera au doigt ; on vous fera sentir votre foible ; on vous peindra si bien de toutes vos couleurs, que vous ne pourés vous méconoître ; & au lieu que renfermé dans la sphere de votre Cloître, vous auriés pû meriter la veneration de tous les homes, vous aurés le déplaisir de vous voir dans le monde un sujet de risée aux libertins, de pitié aux gens de bien, & de gémissement à vos Freres.

## II.

On n'en dira gueres davanta-

ge ni à ces ambitieux qui ne se <sup>2. part.</sup> retranchent dans leur Cloître , <sup>sect. 3.</sup> qu'à dessein de s'avancer aux premières places de leur Cors; ni à ces éventés qui ne recherchent ces périlleuses situations que pour s'évanoüir dans leurs pensées , & se dérober à eux-mêmes. Il y a tant d'extravagance à former des projets d'ambition dans une école d'humilité; tant de folie à briguer les honeurs dans une Société où l'on fait profession de les mépriser; tant de corruption de cœur à n'apprendre que l'orgueil sous la discipline du plus humble de tous les Maîtres; tant d'imprudence, de bizarerie, d'inconstance & de renversement d'esprit à se fuir soi-même dans une condition où l'on n'est entré que pour se conoître & se changer; qu'il y a lieu de croire que ceux qui sont assez malades pour être frappés de ces playes, sans les sentir, ne seroient pas trop

118 DE LA CONOISSANCE  
3. part. disposés à entendre raison là-  
sect. 3. dessus, ni à profiter de ce qu'on  
leur pouroit dire.

III.

On se contente donc de prier  
ceux qui se sentent exposés à ce-  
te maladie, de réfléchir un peu  
sur le renversement d'esprit qu'-  
êlé suppose; & de se souvenir sur  
tout, que rien n'est ni plus sub-  
til, ni plus artificieux que l'es-  
prit d'ambition & de dissipation,  
qu'il se cache sous les plus spe-  
cieux prétextes: qu'il se fait une  
couleur des plus justes & des plus  
saints motifs: que c'est un en-  
fant qui se dérobe artificieuse-  
ment à la vûë de son pere; &  
qui n'affecte ainsi les tenebres dès  
le premier moment de sa nais-  
sance, que pour devenir le meur-  
trier du cœur dont il l'a reçûë:  
qu'enfin pour parler plus claire-  
ment, <sup>a</sup> souvent l'esprit de l'ho-  
me se seduit lui-même, & se trom-  
pe sur son propre chapitre: que

<sup>a</sup> Sæpe  
sibi de se  
mens ip-  
sa men-  
situr, &

tel s'imagine ne chercher, dans *sect. 3.*  
 les charges, que la gloire de *finxit de*  
 Dieu & le salut des ames, qui *bono o-*  
 ne les aime nullement en éfet; *pete a-*  
 & qui ne cherche veritablement *mate*  
 ou qu'un honneur mondain, ou *quod non*  
 qu'un vain divertissement & u- *amat, de*  
 ne pure disipation d'esprit, qu' *mundi*  
 il croit pourtant ne pas aimer: *gloria*  
 & qu'ainsi souvent lors qu'on *non a-*  
 tend à un but par les pas de l'es- *mare*  
 prit, on est entraîné à un autre *quod a-*  
 tout contraire par les liens invi- *mar.*  
 sibles du cœur. *S. Greg.*  
*Past.*  
*part. 1.*  
*cap. 1.*

## I V.

On les supplie de prendre gar-  
 de que ce n'est pas uniquement  
 en demandant les charges & les  
 dignités Ecclesiastiques, qu'on les  
 brigue. Il est aujourd'hui d'une  
 espece de simonie beaucoup plus  
 délicate. On ne donne point d'ar-  
 gent: on ne mande pas formèle-  
 ment; mais on se fait un patron:  
 on s'atache à un home de credit  
 & d'autorité, à un home qui a

2. part.  
sect. 3.

part à la distribution des charges & des dignités; & fût-il l'homme du monde le plus corruptible & le plus corrompu, l'homme du monde le plus déréglé & le plus reprehensible, on lui donne de l'encens les jours entiers; & l'on employe à son honneur tout ce que la plus basse flatterie peut inventer de plus outré. Une charge vient là-dessus: on se voit pourvû d'un bénéfice, d'une dignité: & l'on croit que rien n'est plus canonique, ni plus dans les formes. Pure illusion. Qu'importe, dit un Saint, que vous ne l'aïés pas acheté à prix d'argent, si vous y êtes arrivé par la flatterie? « vous n'en êtes pas moins simoniaque, pas moins perfide & parjure, pas moins vio-  
lateur de vos vœux, de vos plus saintes promesses, & du serment avec lequel vous avés publiquement renoncé à l'ambition.

« Quid  
refert si  
non des  
pecuniâ,  
sed pecu-  
niæ loco  
adularis?  
Chrys. st.  
Homil. 3.  
in Act.  
Apost.

V.

On les conjure de se souvenir  
que

que rien n'est plus indigne de la <sup>2. part.</sup> sagesse d'un solitaire que de se <sup>scit. 3.</sup> vendre ainsi à la flaterie, & de s'assujétir par une bassesse d'esprit & de cœur, dans la vûë d'une gloire temporelle, aux puissances de la tête, sur tout lors qu'êles sont dans le déreglement & la corruption; & que c'est ce que saint Gregoire apele si justement, ramper sous les piés de l'Antechrist.

## V I.

On les exhorte enfin à remarquer que la fiction ou l'hypocrisie est encore une espece de simonie, laquelle pour être plus délicate, n'en est pas moins pernicieuse. On ne demande pas les charges ni les Prélatures: au contraire on en affecte de l'éloignement. Mais on se compose, on se tourne, on se guinde, on prend un air de pieté & de modestie: on soupire, on gemit, on compasse ses paroles, ses actions, ses

Cum quisque pro gloria vite temporalis per adulationis lapsus terrenis se potestatibus prave agentibus subicit, quasi sub vestigiis Antichristi solis se radiis sternit. l. 54. moral. c. 12.

2. part.  
sect. 3.

démarches ; on mesure scrupuleusement toute sa conduite : on s'assujettit sans onction , sans devotion , sans nulle touche de Dieu à des exercices laborieux , humilians & gênans : Seduit par l'apas trompeur du vain éclat qui environne les premières places , on en vient souvent jusqu'à cet excès de folie que de se faire une agreable odeur des plus insupportables puanteurs ; un sujet de gloire des fonctions les plus viles ; une douceur des plus cruèles austerités ; un vrai plaisir des plus grandes miseres ; & un sujet de vanité des ulceres dont on est couvert , <sup>a</sup> ainsi que parle un Pere. Et toute cete grimace va quelquefois si loin , que l'imagination s'ajustant à l'air & au mouvement du cors , & le cœur devenant à son tour la dupe de l'imagination , on se croit être en éfet ce qu'on affecte de paroître , & ce qu'on n'est point

<sup>a</sup> Mens  
hoc veneno imbuta in  
miseriis deliciatur , in  
ulceribus gloriatur  
... & tanta est hypocrisis  
rum dementia , ut forto-



du tout : & l'on ne trompe pas simplement les autres ; on se séduit aussi soi-même ; & l'on reçoit enfin come un titre de mérite , des charges & des Prélatures qui ne sont en éfet qu'une injuste récompense d'une basse hypocrisie.

2. part.  
sect. 3.  
ribus pro  
odoribus  
abutan-  
tur , &  
pretiosa  
vilia , &  
aspera  
suavia  
arbitren-  
tur. Cyp.  
serm. de  
jejun. &  
tent.

## VII.

Pour éviter tous ces écüeil, la grande regle seroit , non pas de refuser absolument toutes les dignités & les Prélatures : mais de les fuir de toutes ses forces , de ne les accepter qu'à regret, & de ne les garder qu'avec crainte : se souvenant toujours de ce beau mot d'un Pere, que la grandeur n'est pas simplement mortêle quand êle est recherchée ; mais qu'êle est aussi trez perilleuse , lors même qu'êle est oferre. *Sicut peremptoria est altitudo qua-*

*sita ; ita oblata periculosissima.* <sup>a. S. Cyp. tract. de jejun. & tent.</sup> Et ainsi tant qu'on ne se trouve pas forcé de soutenir ce fardeau , il

2. part.  
sect. 3.

faut suivant l'avis de saint Augustin , vaquer uniquement à la conoissance de soi-même , & à la recherche de la verité. Que si l'on est forcé : il faut qu'il n'y ait que la pure necessité d'exercer la charité qui l'emporte. <sup>a</sup>

<sup>a</sup> Quam  
farcinam  
si nullus  
imponat  
perci-  
piendæ  
atque in-  
tuendæ  
vacandû  
est verita-  
ti, Si au-  
tem im-  
ponatur ,  
fufcipien-  
da est  
propter  
caritatis  
necessita-  
tem.

## VIII.

Ce n'est pas , après tout , qu'il ne faille convenir de ce qu'un Auteur de ce siecle a si agreablement dit , que non seulement en *France* , mais par tout ailleurs; il faut beaucoup de fermeté & une grande étendue d'esprit, pour se passer des charges & des emplois , & consentir ainsi à demeurer chez soi & ne rien faire: qu'il en est peu qui aient assez de merite pour jouer ce rôle avec dignité , & assez de fonds pour remplir le vuide du tems , sans ce que le vulgaire apele des affaires. <sup>b</sup> Mais on doit aussi avouer que ce parti est essentiel & necessaire aux Solitaires de pro-

Aug. l.  
19. de  
civili. 4.  
19.

<sup>b</sup> L'Au-  
teur des  
mœurs  
de ce sie-  
cle.

fection : qu'il est le plus parfait & <sup>2. part.</sup>  
 le plus sûr pour tout le mon- <sup>sect. 3.</sup>  
 de ; & que ( come ajoute le mê-  
 me Auteur ) il ne manque rien  
 à l'oïveté de ces sages , qu'un  
 meilleur nom ; & que mediter ,  
 lire , réfléchir , & être tranqui-  
 le , s'apelât travailler.

### III. PARTIE.

*Des facilités que donne la solitude ,  
 pour l'étude de soi-même*

**L**A solitude donne tant de fa-  
 cilités pour cete étude ; & <sup>3. part.</sup>  
 êle est en cela si supérieure au  
 comerce , qu'il se peut dire qu'  
 êle est l'école de la conoissance  
 de soi-même. Et cela, soit qu'on  
 regarde la solitude, 1<sup>o</sup>. précisé-  
 ment en êle-même, ou 2<sup>o</sup>. dans  
 ses principaux exercices.





## SECTION I.

*La solitude par éle-même utile à la  
conoissance de soi-même.*

## CHAPITRE I.

*Avantages de la solitude au dessus  
du comerce pour cete conoissance.*

## I.

3. part.  
sect. 1.

**I**L y a bien de la différence entre la recherche de soi-même & la recherche de choses sensibles : on ne se cherche jamais mieux que quand on est seul ; & l'on ne cherche jamais mieux les choses sensibles , qu'en compagnie. Plus l'on est, mieux on réussit dans cete recherche : moins on est , mieux on réussit dans la recherche de soi-même. La compagnie nous dérobe à nous-même : la solitude nous fait restitution. L'on ne voit que

soi dans la solitude ; on se perd <sup>3. part. sect. 1.</sup> de vûë dans le comerce. Et ainsi come la découverte de soi-même est préférable à la découverte de tout le monde sensible ; la solitude vaut sans comparaison mieux que le comerce.

## I I.

Quelque malade qu'on soit , quand on a compagnie à peine sent-on les plus grans maux : les plus petits au contraire se sentent quand on est seul. Ainsi le comerce nous cachant souvent des maladies mortêles, nous met en danger d'en être à tous momens surpris ; & la solitude nous avertissant des plus legeres indispositions, nous met à couvert de toute surprise. Sûreté dans la solitude : risque dans le comerce : y a-t-il à balancer pour le choix ?

## I I I.

Mais peut-être est-il plus avantageux de ne pas sentir son

3. part.  
sect. 1. mal , que de le sentir ? Oüi ;  
quand il n'y a point de remede.  
Mais s'il y a du remede : mal-  
heur à qui ne le sent pas.

## IV.

Mais peut-être aussi que l'ignorance du mal vaut bien le remede ? Oüi , si le mal ne doit pas avoir de mauvaises suites : mais si les suites en sont mortelles ; funeste ignorance.

## V.

Mais , encore une fois , le remede ne fera que m'ôter le sentiment du mal ; & c'est justement l'état , ou la possession dans laquelle vous me voulez troubler ; puisque si j'ai du mal , je n'en sens rien , tandis que j'ai compagnie.

Il y a encore moins que cela. Tant s'en faut que le remede ôte le sentiment du mal , qu'il y rend plus sensible : mais c'est par cela même qu'il est remede ; parce que ce vif sentiment

du mal oblige d'en prévenir les mauvaises suites : l'état d'indolence est donc une malheureuse possession , dans laquelle on vous rend service de vous troubler. C'est un assoupissement léthargique qui conduit à la mort , sans qu'on s'en aperçoive. Malheur donc au commerce qui nous procure ce sommeil funeste.

## V I.

Un home ne seroit-il pas bien raisonnable qui ne se soucieroit pas qu'on lui coupât bras & jambes , pourvû que dans le tems de l'operation il fût bien endormi : ou que l'on jouât des instrumens de manière à lui donner plus de plaisir , que le fer ne lui causeroit de douleur ? C'est la peinture de la plûpart des gens qui sont dans le commerce du monde.

## V I I.

Il me paroît que la solitude est une espece d'hôpital bien

reglé où l'on travaille à coup sûr à la guerison des maladies ; parce que les malades y conoissent & sentent leur mal ; le monde au contraire me paroît une grande *maladerie* , où , par une raison oposée , les cures sont trez-rares. Pour un qui échape , mille périssent. On s'en prend aux Medecins : on a souvent raison : mais l'insensibilité & la stupidité des malades en est une cause plus universêlle.

## VIII.

Faut-il s'étonner si l'on guérit si peu de ces insensés qui sont à l'Hôpital des Petites-Maisons ? Nul d'eux ne conoît ni ne sent son mal. Personne ne se porte mieux qu'eux à les entendre : de quêlle manière les traiter ? Je m'étone coment on n'a pas nommé cet Hôpital , celui des Incubables : & il me paroît qu'il en faut dire autant du monde.



Mais, dira quelcun, on fait assez que le mal des uns & des autres, c'est-à-dire, des gens du monde & de ces insensés, est dans la tête : L'esprit est malade. D'accord : mais c'est peut-être par cette raison que le mal en est plus incurable. Quand le pié, ou la main, ou quelque autre partie du cors est malade : la tête en est informée sur le champ, & peut y doner ordre : mais quand la tête est elle-même blessée : par quèle autre partie en fera-t-elle informée ? quèle autre tête y donera ordre ? Les maux du cors & ceux même de la tête peuvent bien être aperçûs par l'esprit, tandis qu'il est sain. Mais si l'esprit lui-même est malade, par quèle autre partie de soi-même pourra-t-on s'en apercevoir & y doner ordre ?

## X.

Les maux de l'esprit sont donc

incurables dans le comerce du monde. Ils sont au contraire faciles à guerir dans la solitude.



## CHAPITRE II.

*Solitude, hôpital des ames.*

## I.

**J**E l'ai déjà dit , mais on ne peut trop le redire , la solitude est l'hôpital des ames ; & il se passe peu de choses dans un hôpital bien réglé , qui ne soient une image des secours que donne la solitude pour la guerison de l'ame.

Le premier usage de l'hôpital , est de metre le cors à couvert du grand air. Dès qu'un cors est indisposé , il ne peut plus recevoir les diverses impressions de l'air , sans en être blessé : il faut donc l'en separer. Outre que l'air étant souvent contagieux ,

& la cause la plus generale des indispositions du cors , on ne <sup>3. part. sect. 1.</sup> peut mieux faire , pour arêter le mal , que de retrancher la cause.

## II.

C'est dans le grand air du monde , cet air contagieux & funeste , que l'ame contracte presque toutes ses maladies. Elle devient ambitieuse avec les ambitieux , voluptueuse avec les voluptueux , emportée avec les emportés , impie avec les impies , libertine avec les libertins , &c. & l'air du grand monde étant aussi infecté qu'il est , de tout ce qu'il y a de vices & de passions les plus déreglées , il n'est presque pas possible qu'une ame respirant cet air , n'en devienne corompuë , blessée & afoiblie en mille manières.

## III.

Cela se trouvera encore plus vrai , si l'ame a été exposée à

cet air corompu , dans le tems qu'èle étoit encore foible & infirme. Le cors d'un enfant qui vient de naître étant extrêmement tendre, foible & délicat, ce seroit joüer à le perdre que de l'exposer tout d'un coup au grand air. Nos ames naissent toutes dans une foiblesse, une délicatesse & une infirmité prodigieuse. La grace doit être toute leur force, & èles en sont privées; la bone volonté doit être toute leur santé, & èles n'en ont qu'une déreglée. Leur juste temperament consiste à être tournées vers Dieu, & èles sont toutes courbées vers la tête. Leur vûë consiste dans le discernement du bien & du mal; & èles naissent dans un aveuglement prodigieux. Quel malheur n'est-ce donc pas à une ame d'être exposée en cet état, à l'air du monde? & si l'air agit à proportion des différentes dispositions des

sujets, qu'êles impressions ne doi-  
 vent pas recevoir des ames foi-  
 bles, délicates & infirmes, ex-  
 posées aussi-tôt qu'êles paroîs-  
 sent, à cet air corrompu, & sur  
 tout à cet air du grand monde où  
 l'on fait gloire de la corruption ?  
 Il n'est pas possible de se figurer  
 toutes les blessures qu'êles en  
 reçoivent, ni la violence de la  
 fièvre qu'êles y gagnent; car rien  
 n'est si vrai que ce que dit un  
 Pere, que la fièvre de l'ame est  
 l'avarice, la volupté, la luxure,  
 l'ambition, la colere. *a* *Febris nos-*  
*tra avaritia est, febris nostra li-*  
*bido est, febris nostra luxuria est,*  
*febris nostra ambitio est, febris nostra*  
*iracundia est.*

3. par  
 sect. 1.

a S.  
 Ambros.  
 in cap. 4.  
 Luc.

#### IV.

Les remedes generaux dont  
 on se sert ordinairement dans les  
 hôpitaux, sont une diète seve-  
 re, de frequentes saignées & de  
 salutaires purgations : c'est jus-  
 tement come on en use dans les:

solitudes bien réglées. On y y prescrit de longs & rigoureux jeûnes ; & ceux-cy ne sont pas simplement pour la santé du cors, mais principalement pour la guérison de l'ame. *Corporibus animisque curandis*. Les travaux manuels, les exercices de mortification & de penitence, & la componction qui fait couler les larmes, y tiennent lieu de saignées. L'oubli de toutes les choses créés, la meditation de la mort & des jugemens de Dieu, sont les véritables purgatifs qui ne chassent pas simplement les humeurs vicieuses du peché ; mais qui en tarissent même les plus considérables sources, je veux dire les passions.

## V.

Enfin come pour reparer les forces du cors affoiblies par ces remedes, on acorde aux convalescens une excélente nourriture, à condition qu'ils en useront avec sobriété & discretion : ainsi

pour soutenir l'ame contre l'épuisement & l'afoiblissement qui lui revient de ces grandes évacuations , on lui prescrit l'aliment des saintes lectures ; à condition qu'elle n'en usera que pour réparer ses forces , & nulement pour rassasier une vaine curiosité.

3. part.  
sect. 1.

## VI.

Une seule circonstance met une fort grande différence entre l'hôpital des cors & celui des ames ; c'est que dans celui-là, lorsqu'on croit avoir coupé la racine du mal , on vous laisse reprendre, quoique peu à peu, le grand air qu'on avoit quitte : au lieu que dans une solitude bien réglée , on ne vous permet jamais ce funeste retour ; parce que loin de pouvoir présumer qu'on ait ôté la racine du mal , on doit au contraire s'assurer que quoiqu'on ait fait , on ne l'a jamais parfaitement enlevée. Cete racine est la

cupidité : *Radix omnium malorum cupiditas*. Or il est certain que, quoiqu'on fasse, on ne la déracinera jamais absolument ; & ainsi come c'est une source intarissable de maladies ; que le grand air du monde contribuë à sa fécondité ; & que , par dessus cela, il ôte aux malades le sentiment de leur mal ; il y auroit trop de temerité à rengager les ames dans cet air pernicieux ; & il est de la prudence de les retenir dans la solitude , qui d'ailleurs leur done du moins l'avantage & le secret de sentir leurs maux.

## VII.

Ce secret consiste dans les réflexions inévitables dans le grand silence d'une solitude ; car celles-cy donent à l'esprit le moyen de se multiplier en quelque manière, & de veiller sur soi par un autre soi-même, si cela se peut dire ainsi. Mais qui est-ce qui réfléchit dans le tumulte du mon-



de ? qui s'avise jamais de ren- <sup>3. part.</sup>  
 trer chez soi ? On passe les jours <sup>sect. 1.</sup>  
 chez le tiers & le quart, & ja-  
 mais chez soi. On n'a point de  
 pire séjour que son chez soi. On  
 se fuit éternellement, & l'on n'a-  
 prehende rien tant que de se  
 trouver seul, parce qu'on ne  
 craint rien plus que de se trou-  
 ver soi-même. Mais si la solitu-  
 de par elle-même donne tant d'a-  
 vantages pour l'étude de soi-mê-  
 me ; on ne doit pas croire qu'-  
 elle en donne moins par ses prin-  
 cipaux exercices. C'est ce qu'il  
 faut faire voir présentement a-  
 vec quelque étendue.





## SECTION II.

*Utilité des principaux exercices de  
la solitude pour la conoissance  
de soi-même.*

**L**E s exercices que je regarde come les principaux de la solitude ; sont l'étude, le travail & le silence. Pour doner une juste idée de leur utilité pour la conoissance de soi-même, il y a quatre choses à examiner & à marquer netement. 1. Le raport de ces exercices avec la vie solitaire. 2. Leur étendue & leurs bornes. 3. La fin qu'on doit s'y proposer. 4. La maniere d'y vaquer. C'est ce que nous alons tâcher de faire.





## CHAPITRE I.

*De l'étude.*

## ARTICLE I.

*Son raport avec la vie solitaire,*

I.

**P**OUR éviter une équivoque & une méprise fort ordinaire en cete matiere, il est à propos d'avertir, 1. Que par le terme d'*étude*, je n'entens icy, ni ces exercices violens, fougueux & turbulens; ni cet art incomode d'ergoter, de vetiller & de chicaner; ni ces speculations creuses, vaines & féches, qui sont aujourd'hui d'un si grand usage en quelques lieux: J'entens simplement *une serieuse application d'esprit à la verité, dans l'usage de la lecture, ou des instructions de vive voix.*

Il faut prendre garde, en second lieu, qu'il ne s'agit nullement icy de savoir si l'exercice de l'étude doit abolir les exercices corporels : ou si ces derniers doivent exclure les premiers. Nous n'examinons pas même encore, auquel de ces deux exercices on doit donner la préférence dans la vie solitaire. Il s'agit simplement d'examiner quel rapport l'étude peut avoir avec cete vie : si êle doit faire une considérable partie de l'observance des solitaires ; ou si êle est étrangere à leur profession.

On doit enfin observer qu'on ne peut pas mieux juger du rapport de certains exercices avec un Institut, que par la fin de cet Institut : car c'est la fin d'une profession & d'un genre de vie, qui en doit regler toutes les pratiques & tous les mouvemens.

Il ne sera pas mal-aisé, après <sup>3. part.</sup> <sup>scit. 2,</sup> cela, de juger de qu'êl importance l'étude & le travail peuvent être pour la vie solitaire, dès qu'on saura le but, la fin & l'essence de cete vie.

## I V.

En éfet, si la fin de la vie solitaire est la conoissance de Dieu & de soi-même, *noverim me, noverim te*, l'amour de Dieu & la haine de soi-même; de qu'êl utilité ne doit pas être pour cete vie, un exercice qui ne tend, come fait l'étude, qu'à nous donner une plus parfaite conoissance de Dieu, & de nous-mêmes; & à nous porter par-là, à aimer Dieu, & à nous haïr?

## V.

Si le dessein de cete vie est de vaquer à Dieu & à soi dans une desocupation parfaite, *vacare Deo & sibi*: quel exercice peut-être plus propre à nous procurer ce précieux vuide, ce

3. part.  
sect. 2.

144 DE LA CONNOISSANCE  
saint loisir & cete tranquille application à Dieu & à nous-mêmes, qu'un exercice tout de réflexion & de meditation, come est l'étude; qu'un exercice également sedentaire & tranquille, & qui loin de nous remuer par des sensations dangereuses ou dissipantes, n'excite en nous que des passions toutes saintes?

V I.

Si le principal but de cet état est de former de vrais adorateurs qui servent Dieu en esprit & en verité; qui peut mieux produire cet effet que l'étude, exercice tout interieur, tout de recüeillement, & où tout se passe dans l'esprit & dans le cœur?

V I I.

Si l'obligation des solitaires n'est pas simplement de croire, ou de savoir qu'il y a un Dieu; de l'aimer & de l'honorer; mais encore de le croire à fond & d'entrer

d'entrer dans les lumières de la sagesse & de son intelligence , pour le voir en lui-même , pour le goûter , pour le savourer & pour en jouir ; \* qui peut nous faire remplir cete obligation plus hureusement que l'étude & les saintes lectures , où Dieu lui-même nous parle & nous instruit en tant de manières ; & où la Sagesse éternêlle se manifeste avec tant de clarté à ceux qui savent fraper à sa porte par leur attention ?

\*.  
*sect. 3.*  
*a Aliouū*  
*est Deum*  
*credere ,*  
*scire , a-*  
*mare ,*  
*reverti ;*  
*vellrum*  
*est sapa-*  
*re , intel-*  
*ligere ,*  
*cognos-*  
*cete , frui.*  
*Guill.*  
*Theod.*  
*au fratr.*  
*de mont.*  
*Dei.*

# VIII.

Si les solitaires sont destinés par état à contempler les perfections divines , dans le silence du cœur , dans le calme de toutes les passions , & dans la separation de tout ce qui pourroit les distraire de la meditation des choses éternêles ( comme parle encore aujourd'hui un excêlent maître de cet art \*) quel est celui de tous leurs exercices

\* Le R.  
P. Abbé  
de la  
Trappe :

3. part.  
sect. 2.  
dans les  
devoirs  
Monasti-  
ques.

qui peut mieux leur donner ces avantages, que l'étude & la lecture des traités qui fournissent d'amples matieres à leur contemplation ; qui imposent le silence par l'autorité & l'impres-  
sion de l'Esprit saint qui s'y applique ; qui adoucissent les passions par l'onction de ce même Esprit ; qui appliquent fortement par la beauté & l'évidence des verités qu'ils enferment ; & qui soutiennent agreablement l'attention & la separation de tous les objets sensibles par la diversité des exemples de sainteté & de détachement qu'ils proposent ?

## IX.

\* S. J.  
Clim.  
Cassian.  
S. Basile.  
S. Bern.  
&c.

La vie solitaire est , selon les Peres , \* une conversation Angelique : c'est une condition qui n'a rien de corporel ni de sensible , & qui surpasse les bornes de la nature des homes ; c'est la vie & le partage des Anges , où l'on doit être appliqué sans inter-



ruption quelconque, à contem-<sup>3. part.</sup>  
 pler la majesté de Dieu, sans<sup>sect. 2.</sup>  
 que nule autre beauté en puisse  
 distraire; c'est enfin ce qu'ils a-  
 pelent *la vie des substances immate-*  
*rielles.*

Mais qui peut soutenir une  
 tête conversation, qui peut éle-  
 ver l'home si fort au dessus de  
 l'home? qui peut fixer ainsi son  
 attention & la mobilité d'un es-  
 prit naturellement volage, & sur  
 lequel tous les objets sensibles  
 font diversion? qui peut enfin  
 fournir à l'entretien d'une vie  
 si spirituêlle, & servir de nourri-  
 ture à ces substances immateriê-  
 les, qu'une Substance toute in-  
 telligible, que la Substance du  
 Verbe même, que la parole du  
 Pere éternel? Non non, disoit  
 autrefois le plus saint des Soli-  
 taires; ce n'est pas un pain ma-  
 teriel & corruptible qui me sert  
 de nourriture: c'est le Verbe mê-  
 me, c'est cete parole éternêlle &

3. part.  
sect. 2.

immuable qui sort éternèlement de la bouche de Dieu. *Non in solo pane vivit homo : sed ex omni verbo quod procedit de ore Dei.* Et où trouver plus hureusement & plus sûrement cete adorable parole, que dans les saintes Ecritures, & dans les traités de piété, qui éfectivement ne sont appelés paroles de Dieu, que parce que le Verbe éternel s'est come incarné dans les sombres caracteres des lêtres, pour nous mener sous cete forme sensible, à la parole intelligible ?

## X.

La verité n'est pas la nourriture des seuls Anges : éle est cêlé de tous les esprits & de tout ce qui fait penser. Come ils ne sont faits que par la verité, ils ne sont créés que pour contempler la verité.\* Cete verité se trouve répanduë dans toutes les pages des Livres saints. C'est par l'étude & par la lecture qu'on la

\* Menté  
per veritatem  
pater  
fabricavit,  
ad ipsam

mange, & qu'on s'en nourit. Qui pouroit donc ne pas croire l'étude essentielle à la vie solitaire; nécessaire à ces Anges du desert? & qui pouroit se dispenser de comter cet exercice entre leurs plus importantes, plus ordinaires, & plus indispensables observances?

3. *partie*  
*sect. 2.*

veritatem  
semper  
intuen-  
dam.

S. Aug.  
l. de vera  
religione  
c. 37.

## XI.

Il est vrai que cete souveraine verité est en êle-même infiniment élevée au dessus de nos esprits; qu'êle habite une lumiere presque inaccessible; & qu'en cet état, c'est une viande qui n'est propre qu'aux grandes âmes, ainsi qu'êle le declara autrefois êle-même: *cibus sum grandium*.\* Mais depuis qu'êle a eu la condescendance de se ravalier jusques à nos usages, & de se mêler dans les nuages d'une chair mortêle: *Et cibum cui capiendo invalidus eram, miscentem carni*:\* depuis qu'êle a bien voulu se voi-

\* S. Aug.  
Confes. L.  
7. c. 10.

\* Ibid.  
c. 18.

5. part.  
sect. 2.

ler sous les signes sensibles de la parole, & come s'envelopper dans les langes del'Ecriture & des autres livres de pieté : *Sub velamine littera* ; afin de devenir par-là, un lait proportioné à nôtre enfance, *ut infantia nostra lactesceret sapientia*. \* Depuis enfin que les saintes Ecritures sont devenues come les mamêles de l'Eglise, par lesquelles Jesus-Christ nous nourit de sa substance ; quel empressement ceux qui aiment vřaiment la vie, ne devroient-ils pas avoir pour la lecture, qui nous ouvre ces sacrées mamêles, & qui nous dévoile cete verité cachée, ce Verbe racourci, ce pain des Anges ? & faudroit-il se voir obligé de prouver à des Chretiens, mais sur tout à des solitaires, que la lecture leur est infiniment utile & necessaire, & qu'après la psalmodie, ils en devroient faire la principale & la plus ordi-

2 Ibid.

DE SOI-MEME. 151  
aire de leurs occupations ? ne de- <sup>3. part.</sup>  
roient-ils pas favoir par une hu- <sup>sect. 2.</sup>  
euse experience qu'êlé n'est pas  
implement leur nourriture , mais  
ussi le remede à tous leurs maux,  
e suplément de tous leurs be-  
oins , & par dessus tout cela , le  
iroir fidele où ils peuvent dé-  
ouvrir toutes leurs foibleſſes ,  
ous leurs défauts , toutes leurs  
laies , tous leurs defordres , &  
prendre ainſi à ſe conoître par-  
aitement eux-mêmes ? il faut  
oir ce que dit là-deſſus ſaint Ber-  
ard.

## XII.

La lecture de la parole de Dieu,  
lit ce Saint , comence par faire  
aître le trouble dans le cœur, y  
êter l'éfroi & en développer tous  
es replis avec un merveillex  
liſcernement. Ele le diſpoſe en-  
uite à une nouvêlé vie en l'amo-  
iſſant , l'échaufant , l'éclairant  
& le purifiant. Enfin êlé devient  
à nourriture , ſa medecine , ſes ar-

5. part.  
scit. 2.

\* *Primū  
quidem  
sonans  
in auri-  
bus ani-  
mæ vox  
divina  
contur-  
bat, ter-  
rer, di-  
judicat-  
que : sed  
continuò  
si non a-  
vetitis  
autem,  
vivificat,  
liquefac-  
it, cale-  
facit,  
illumi-  
nat, mū-  
dat. Be-  
nique &  
cibus no-  
ster est  
& gla-  
dius, &  
medici-  
na, &  
confir-  
matio, &  
requies,  
resurrec-  
tio quo-  
que, &*

mes, son affermissement, son re-  
pos, sa resurrection & sa con-  
solation. \*

Ainsi se croit-on dans une fau-  
se tranquillité, dans une sécurité  
dangereuse : qu'on lise, ou qu'on  
écoute la parole de Dieu : elle ex-  
citera dans le cœur un trouble &  
une crainte salutaire. \* Crai-  
gnons - nous que nôtre amour  
propre ne nous cache nos plaies  
& ne nous déguise nos desordres :  
appliquons-nous à la lecture de  
cette divine parole : il n'y a point  
d'obscurité qu'elle ne perce, point  
de plis pour cachés qu'ils soient,  
qu'elle ne développe. \* Somes-nous  
dans un état de langueur ou de  
mort : lisons la parole de Dieu :  
nous y retrouverons l'esprit de  
vigueur & la vie. \* Somes-nous

*consummatio nostra. Serm. de divers. 24.*

\* *Audiat illud peccator, & conturbabitur venter ejus : à voce illa  
carnalis anima contremiscet. Ibid.*

\* *Omnia namque cordis secreta rimatur atque dijudicat sermo vi-  
vus & efficax, cordium atque cogitationum per scrutator. Ibid.*

\* *Verba mea Spiritus & vita sunt.*

dans l'endurcissement de cœur ? *3. part. sect. 2.*  
 lisons : la divine parole aura la  
 vertu de l'amolir & de le faire  
 fondre. \* Nous sentons-nous dans  
 la tiédeur ? lisons : la parole de  
 Dieu est toute de feu , & éle ne  
 manquera pas de nous enflamer.  
 \* Somes-nous envelopés dans  
 les tenebres de l'ignorance ? li-  
 sons : la parole de Dieu n'est que  
 que lumière. \* Nous sentons-nous  
 pénétrés de douleur par la claire  
 conoissance de nos pechés & de  
 nos desordres ? lisons : la parole  
 de Dieu nous lavera , & nous ne-  
 toïera de toutes nos ordures. \* Si  
 le défaut de nourriture nous fait  
 tomber dans la foiblesse & dans  
 la défaillance ; lisons : la parole  
 de Dieu nous servira de viande  
 & soutiendra nôtre vie \* Si nous  
 sommes tentés , & qu'on nous livre  
 quelque rude combat ; lisons : la  
 parole de Dieu nous deviendra  
 un glaive redoutable à nos éne-  
 mis. \* Si nous chancelons dans

\* Emit-  
 tet ver-  
 bum suū  
 & lique-  
 faciet ea.

\* Elo-  
 quium e-  
 jus igni-  
 tum val-  
 de.

\* Luce-  
 na pedi-  
 bus meis.  
 verbum  
 tuum &  
 &c.

\* Jam  
 vos mū-  
 di estis  
 propter  
 sermo-  
 nem quē  
 locutus  
 sum.

\* Non in  
 solo pane  
 vivit ho-  
 mo : sed  
 ex omni  
 verbo ,  
 &c.

\* Assu-  
 mire gla-  
 dium spi-  
 ritus ,  
 quod est  
 verbum dei.

3. part.

2. sect.

\* Verbo  
Dei celi  
firmati  
sunt.\* Tuus  
Domine  
sermo  
fanat  
omnia.

Sap. 16.

\* Omnis

morbus

animi

habet in

scriptu-

ris medi-

camen-

tum suti

Serm. 12.

in ps. 36.

\* In his

atque

injusti-

modi

perseve-

ra, in

talibus

jugiter

exercere,

donec

jam dicat

Spiritus

ut requi-

escas à la-

boribus

rui. In

hoc ver-

bo quies-

ces dul-

citer ac

suaviter

sopora-

bens,

donec

le combat ; lisons : la parole de Dieu nous affermira. \* Enfin ; ( car on ne finiroit jamais , si l'on vouloit rapporter toutes les vertus , & tous les merveilleux effets de la lecture de la parole de Dieu ) si malgré nôtre résistance , nous recevons quelque blessure dans le combat ; lisons : la parole de Dieu a la vertu de guerir de tous maux. \* Et cômè dit saint Augustin , il n'est point de maladie spirituelle qui ne trouve son remede particulier & specifique dans l'Ecriture. \*

Et ainsi il faut ou prendre plaisir à s'aveugler soi-même , ou convenir de bonè foi , qu'il n'est point d'exercice plus utile & plus necessaire aux solitaires , que celui de l'étude & de la lecture. De-là vient que saint Bernard conclut cete longue induction par cete vive exhortation. \* Perseverez , dit-il , mon frere , dans ces sortes d'exercices : appliquez-



vous-y fans cesse, & n'en desistez point jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu vous ordone de vous reposer de vos travaux : encore sera-ce dans l'usage de cete sainte parole qu'il faudra se reposer, & que vous vous endormirez agréablement du sommeil des justes, jusqu'à ce que l'heure viene où tous ceux qui sont dans le tombeau, excités de nouveau par cete divine parole, en sortiront les uns pour recevoir leur condamnation, & les autres pour la vie éternêlle. **XIII.**

Tout l'état & toute la profession d'un Solitaire cœnobite, dit un illustre Abé dont nous avons déjà parlé, n'est rien qu'un regard & qu'une continuêlle application à Dieu : c'est ce qu'êlé a de principal & de plus essentiel ; & toutes ses autres obligations se raportent à cêlé-là come à leur fin. Mais quel exercice se raporte plus immédiatement & plus

3. part.  
sect. 2.  
veniat  
hora,  
cùm om-  
nes qui  
in monu-  
mentis  
sunt, au-  
dient  
vocem  
ejus &  
proce-  
dent: sed  
quo? ali-  
quidem  
in judi-  
cium,  
alii verò  
in vitam  
eternâ.  
S. Bern.  
Ibid.

directement à cete fin, que l'étude, & qu'une lecture réfléchie & méditée dans laquelle on ne fait autre chose, ou que parler à Dieu, ou que l'écouter, ou qu'en entendre parler ? & n'est-on pas obligé de reconnoître qu'un tel exercice, loin de distraire, n'ayant rien qui ne porte au calme, au repos & au recueillement, est des plus essentiels & des plus nécessaires à la vie solitaire ; & que rien ne seroit moins raisonnable, que de n'en faire pas une de ses plus réglées & plus ordinaires observances ?

## XIV.

Je ne vois que les exercices de la psalmodie & de l'oraison qui pussent disputer d'utilité & de nécessité avec celui-ci. Mais outre qu'il est peu de gens capables de soutenir ces deux exercices de manière à remplir tout le tems ; sans comter que l'oraison est un don de Dieu qu'il ne fait

pas à tout le monde ; & que la <sup>3. part.</sup> psalmodie <sup>sect. 2.</sup> êle-même , sans une extraordinaire onction de son esprit , est languissante : il faut encore convenir que la lecture & l'étude sont infiniment nécessaires pour animer & soutenir ces deux exercices ; & que sans cêles-là , ceux-ci n'ont rien que de vuide , que de froid , que de rebutant. Il est vrai que dans les premiers mois de sa conversion , on ne s'aperçoit pas toujours de ce vuide ni de ces sécheresses : mais lors qu'une fois les premières ferveurs du noviciat sont passées ; lorsque Dieu , suivant le cours ordinaire de sa providence , a retiré ces goûts sensibles , & soustrait ces celestes douceurs qu'il répand d'ordinaire sur ces exercices , en faveur des nouveaux convertis ; c'est une espèce de nécessité que de jeunes gens encore tout pleins de l'esprit , des idées & des maximes du monde , sans

acquis , sans lètres, sans études ;  
& à qui l'on retranche encore  
toutes cêles qui pouroient leur  
ouvrir l'intelligence , leur doner  
de l'entrée dans ces exercices in-  
terieurs & les y soutenir agrea-  
blement ? c'est , dis-je, une espê-  
ce de necessité qu'ils y languis-  
sent, qu'ils s'y ennuiant, qu'ils s'y  
dessechent , qu'ils s'y trouvent  
acablés de dégoûts & de tenta-  
tions, & que souvent , pour char-  
mer l'ennui , ils rapêlent les an-  
ciens objets de leurs atachemens  
criminels & profanes : ou qu'en-  
fin ils y passent le tems , pour le  
moins, en de pures inutilités &  
de continuêles distractions. Or  
il n'y a point d'autre voie ordi-  
naire d'aler au devant de ces  
maux , que de se remplir par la  
lecture de verités également vi-  
ves, solides & touchantes; & tou-  
jours prêtes à remplir hureuse-  
ment les vuides de l'esprit. *Lectio*

*verò oraveris, iterum legendo inquire* 3. part.  
*quid postules. \** 2. scilicet.

## XV.

Mais ce n'est pas l'unique avantage de l'étude, que de remplir l'esprit de vérités saintes; éle a encore celui de le rendre capable d'attention, d'application & de réflexions; chose si nécessaire à la vie solitaire, qu'il n'est pas possible qu'éle puisse subsister sans cela. Rien n'est dans une plus haute situation, ni dans une plus grande distance de l'esprit humain, que la perfection de la vie Monastique. Il s'agit de regarder sans cesse fixement le Soleil de la Divinité; & l'on comprend aisément combien cela est difficile à un esprit aussi inquiet, aussi partagé, aussi mobile & aussi dissipé qu'est l'esprit humain depuis le peché. Il faut pour parvenir à ce tranquille regard, se faire une continuële violence, & s'élever sans cesse au dessus de soi-même

3. part.  
sect. 2.

\* Sedebit  
solitarius  
& rache-  
bit ; quia  
levavit se  
super se.

Jer. c. 3.

\* Quis  
dabit  
mihi pe-  
nas sicut  
colom-  
bae &  
volabo  
& re-  
quiescā.

Pf. 54.

\* Atte-  
nuati sūt  
oculi mei  
suspicien-  
tes in ex-  
cellum :  
Domine  
vini pa-  
rior.

Isai. 38.

& des forces de la nature ; \* & c'étoit pour y ariver , qu'autre-fois le Prophete souhaitoit des aîles de colombe ; \* c'étoit dans la crainte de n'y ariver pas , qu'un autre Profete se plaignoît que sa vûë s'afoiblissoit à force de regarder en haut , & qu'il souffroit une extrême violence. \* Or l'étude a cet avantage d'arrêter l'inquietude de l'esprit , de fixer sa mobilité , & de déterminer son instabilité naturelle : elle fournit les moyens de se rendre attentif : elle rend capable d'application, & elle fait prendre l'habitude si salutaire des réflexions.

Et ainsi l'étude a encore cet avantage au dessus même des plus saints exercices de la vie solitaire , qu'elle se soutient parfaitement bien par elle-même sans leur secours : au lieu que dans le cours ordinaire , & laissant à part ces exceptions privilégiées, dont Dieu favorise quelques âmes ; les

plus saints exercices ne peuvent  
se soutenir sans l'étude, & tom-  
bent enfin dans le dernier afoi-  
blissement.

## XVI.

Aussi ceux qui ont écrit de la  
décadence de l'Ordre Monasti-  
que ont toujours regardé l'ina-  
plication à l'étude & la negli-  
gence des Lêtres come une des  
principales sources du relâche-  
ment. En éfet c'est de cete sour-  
ce que naît l'ignorance. Hé de  
combien de maux & de desordres  
cete mauvaise fille ne remplit-  
elle pas les Cloîtres ? à qui doit-  
on la ruine du silence, de la re-  
traite & de la solitude qu'à l'i-  
gnorance ? D'où vient ce dégoût  
si universel de l'Oraison, cete é-  
trange dissipation dans la psal-  
modie & dans la célébration des  
mysteres, cete honteuse tiédeur  
dans l'usage des Sacremens, que  
de l'ignorance ? toutes ces saintes  
pratiques sont des exercices in-

3. part. terieurs & de cœur : ce seroit  
 17. 2. donc à l'esprit à y soutenir le  
 cœur ; car enfin l'on n'aime que  
 ce qu'on conoît : & il se trouve  
 que l'esprit lui-même est dans un  
 vuide prodigieux de toutes les  
 idées & de toutes les vérités pro-  
 pres à soutenir le cœur.

D'où vient , dans les Cloîtres ,  
 tant d'empressement pour les a-  
 faires & le comerce extérieur ;  
 tant de sorties & de courses inu-  
 tiles , tant de penchant pour le  
 plaisir & les amusemens, & quel-  
 quefois même , tant de dissolu-  
 tion , tant de licence ? si vous le  
 demandez à un des zelés refor-  
 mateurs , & des plus courageux  
 défenseurs que l'Ordre Monasti-  
 que ait eu dans ces derniers sie-  
 cles : il vous dira que l'ignorance  
 est la premiere mere de tous ces  
 mauvais enfans. Lorsqu'on ne  
 trouve rien au dedans de soi-même  
 qui satisfasse , on ne peut plus  
 demeurer tranquille avec soi :



agité d'une inquietude ordinaire <sup>3. part. sect. 2.</sup>  
à l'esprit humain, excité par l'a-  
mour naturel qu'on a pour le  
bonheur, n'en trouvant point au  
dedans, on se sent pressé d'en  
chercher contre l'esprit de sa  
profession, dans les choses du de-  
hors & en des occupations pure-  
ment inutiles; & souvent au dé-  
faut des plaisirs des Anges on s'a-  
bandonne, malheureux qu'on est,  
à ceux des bêtes.\* Car enfin c'est  
une vérité connue de tous ceux  
qui ont un peu étudié l'homme: le  
cœur humain ne peut pas subsi-  
ster long-tems sans plaisir: & s'il  
n'en trouve pas dans les choses  
spirituelles & intérieures; il faut  
de nécessité qu'il se répande ou  
réellement ou d'imagination dans  
les choses corporelles & sensibles.  
Je veux que la grace ne manque  
jamais à un Solitaire attaché à son  
devoir: mais cete grace n'est  
pas toujours sensible: elle n'est  
pas toujours accompagnée de

\* Nihil  
infelicius  
mona-  
cho in-  
docto,  
qui stu-  
dium  
sanctarū  
scriptu-  
rarum  
vel igna-  
vus o-  
mittit,  
vel con-  
temnit:  
quia nū-  
quam  
potest in  
vera cor-  
dis tran-  
quillitate  
apud se-  
met ip-  
sum pu-  
tus con-  
sistere,  
sed con-

3. part.  
sect. 2.

pellitur  
inquieta-  
dine pro-  
pria,  
contra  
Monasti-  
cæ con-  
versatio-  
nis inte-  
gritatem  
externis  
mentem  
& inuti-  
libus oc-  
cupare.  
Tritem.  
Hom. 4.  
de stud.  
script,

plaisir ou de douceur ; les plus justes se sentent souvent dans la secheresse & dans la froideur , dans le dégoût & dans l'abatement : & cet état dure quelque-fois assez long-tems. Qui peut donc alors soutenir un Solitaire ignorant ? qui peut l'empêcher de suivre jusques dans les choses les plus sensibles & les plus grossieres , ce penchant invincible qu'il a pour le plaisir ?

Reconoiſſons donc avec nôtre illustre Abé que rien n'est plus miserable qu'un Moine ignorant, *nihil infelicius monacho indocto* : parce qu'ordinairement rien n'est ni plus brutal , ni plus corrompu. L'excélence de sa profession l'élevoit du pair avec les Anges : il a negligé cet honneur : il ne s'est point appliqué à le comprendre , ni à mediter ses avantages : & il a meritè par là d'être réduit au rang des bêtes , & de leur devenir semblable. \*

\* Homo  
cum in

Mais aprenons aussi de ce grand 3. part. scilicet. 2.  
 home qu'après la grace de Dieu, honore esset, non intellexit: comparatus est jumentis insipientibus & similis factus est illis.  
 rien n'est plus propre à prévenir  
 tous ces maux, à détacher abso-  
 lument un cœur de l'amour du  
 monde, à fortifier un soldat de  
 Jesus - Christ contre toutes les  
 tentations de ses ennemis, à ren-  
 dre un Solitaire disposé à tout ce  
 qu'il y a de bones œuvres, & à  
 le fortifier dans les plus sain-  
 tes pratiques, qu'une lecture  
 frequente & assidue, & qu'un  
 ardent amour des saintes Le-  
 tres. \*

Ainsi, mes freres ( disoit-il au-  
 trefois parlant à ses Religieux )  
 si vous aimez Jesus-Christ de tout  
 vôtre cœur ; si vous recherchez  
 souverainement à lui plaire, en  
 qualité de ses soldats & de ses  
 disciples : si enfin vous desirez  
 de parvenir à la perfection de la  
 vie monastique ; appliquez - vous  
 sans cesse avec une affection &  
 un ardeur toujours novêles à la

\* Nihil post Deū mentem ab amore hujus mundi validius separat, nihil contra omnes adversariorum tentationes militē Christi adeo confortat, nihil mona-

3. part.  
lett. 2.

ehum ad  
omne o-  
pus bo-  
num in  
tantum  
disponit  
& confir-  
mat ,  
quemad-  
modum  
lectio  
frequens  
& studiū  
ardens  
scriptu-  
rarum.

*Trin.*

*hom. 4.*

\* Vos  
itaque ,  
fratres  
mei , si  
Domini-  
num Je-  
sum in  
toto cor-  
de vestro  
veraciter  
diligitis ,  
si com-

lecture des livres saints. \* Suivez  
le conseil de saint Jérôme , qui  
vous exhorte à tenir toujours en-  
tre les mains les saintes Ecritu-  
res , & à les méditer jour & nuit :  
\* persuadés que toutes vos richesses  
consistent dans cete medita-  
tion. \* & comtez sur ce qu'ajoute  
ce Saint, que pendant que vous  
aimerez ce saint exercice , vous  
ne serez nulement touchés des  
vices de la chair. \*

Mais en voila presentement  
assez , pour persuader l'utilité ,  
& même la necessité de l'étude  
& de la lecture. Peut-être l'oca-  
sion se représentera-t-elle d'en  
dire davantage.

placere illi super omnia , ut veri milites desideratis , si denique ad  
perfectionem vitæ Monasticæ cupitis proficere in lectione divinarum  
scripturarum debetis vos semper cum affectione servida occupare.  
*Ibid.*

\* Divi Hieronimi sequatur consilium dicentis : sanctæ scripturæ  
semper in manibus & jugiter mente volvuntur. *Ibid.*

\* Nostræ divitiæ sunt in lege Dei meditari die ac nocte. *Ibid.*

\* Ama scientiam scripturarum , & carnis vitia non amabis. *Ibid.*

*Du choix & de l'étendue des études  
propres aux Solitaires.*

## I.

**P**OUR prononcer juste sur le choix & sur l'étendue des études des Solitaires, on n'a qu'à se souvenir qu'il ne s'agit ici ni de ces Solitaires profanes qu'une Philosophie payenne est capable de former; ni d'une certaine espèce de gens qui voudroient rencherir sur le Christianisme, faire cors à part, & se distinguer par une profession singuliere toute diferente de cèle des meilleurs Chrétiens. Il s'agit uniquement de Solitaires Chrétiens: ou pour parler plus juste, de Chrétiens solitaires: c'est-à-dire de Chrétiens qui pour mieux suivre les conseils de Jesus-Christ, s'éloignent du tumulte du monde & de sa corruption. C'est assez, dis-

3. part.  
sect. 2.

je , de s'en former cete idée pour  
 juger de la nature de leurs études , & de l'usage qu'ils en doivent faire : car come ils sont Chretiens avant que d'être Moines ; qu'ils ne se font Solitaires que parce qu'ils ont le cœur plus chretien , ou qu'afin qu'il le devienne ; qu'ils sont de la religion de Jesus-Christ , avant que d'être de cèle de saint Antoine , de saint Benoît , ou de saint Bernard : & qu'enfin tous les divers Ordres de Religieux étant bien pris , ne sont que diverses branches du Christianisme , & que divers états où l'on s'éforce de le pratiquer plus exactement ; il est visible que le premier & le principal soin des Solitaires doit être de s'instruire du fonds de la Religion de Jesus-Christ, & des verités qu'èle enseigne : & l'on ne peut raisonablement contester que l'étude de ces parfaits disciples de Jesus-Christ ne puisse s'étendre

tendre à tout ce qui regarde sa <sup>3. part.</sup>  
 persone, sa conduite, sa vie, ses <sup>sect. 2.</sup>  
 disciples, l'établissement de son  
 Eglise, qui est son corps; & en  
 un mot, à tout ce qui a figuré  
 Jesus-Christ dans l'ancien Testa-  
 ment, & à tout ce qui peut l'ex-  
 primer, dans le nouveau.

II.  
 Ce n'est pas assez à des Soli-  
 taires Chrétiens de savoir leur  
 regle monastique & de conôî-  
 tre les instituts des anciens Moi-  
 nes. La science des verités Ca-  
 tholiques est un devoir beaucoup  
 plus essentiel. Je sais bien que tous  
 les Solitaires ne sont pas capables  
 de pénétrer également dans cete  
 science: il y en a d'un esprit ex-  
 trêmement bouché; mais je sai  
 bien aussi que rien n'est moins  
 étranger à leur état & à leur pro-  
 fession. La Religion Catholique  
 est pour eux & pour tout le mon-  
 de, la regle des regles, & la  
 profession des professions. Et il

3. part.  
sect. 2.

faut du moins convenir qu'il n'y auroit rien de plus mal entendu que de donner tout son tems, son loisir & son application à apprendre par cœur toutes les genealogies, toutes les regles, les instituts & les pratiques de tous les divers ordres des Solitaires, pendant qu'on négligeroit de savoir la grande regle du Christianisme; les mœurs des premiers Chrétiens, la discipline Ecclesiastique des premiers siècles: & qu'on ignoreroit la vie, les pratiques & les sentimens des Apôtres, de leurs disciples & de nos premiers peres en Jesus-Christ.

## I I I.

Sur ce principe qui me paroît incontestable, il est aisé de marquer qu'elles doivent être les études des Solitaires: du moins celles qu'on ne peut leur refuser sans larcin, sans injustice, & sans faire violence à leur profession.



Car premierement come ils <sup>3. part.</sup> ont droit , en qualité de mem- <sup>señ. 2.</sup> bres de Jesus-Christ , à tout ce qui a raport à leur chef ; on ne peut leur rien ôter ni de ce qui l'a figuré dans l'ancien Testament ; ni de ce qui l'a exprimé dans lenouveau : ainsi on ne peut, sans injustice , les priver ni d'aucune partie des saintes Escritures , ni de l'histoire de la vie & des mœurs des Apôtres , de leurs Disciples & des plus illustres membres du Cors mistique de Jesus-Christ.

Il faut seulement prendre garde que sous prétexte d'apprendre l'histoire Ecclesiastique , ils ne s'engagent trop avant dans la profane ; & qu'il n'arive ce qu'on ne voit que trop souvent , qu'ils prennent le change , & qu'ils ne se fassent un plus grand plaisir des aventures & des fausses vertus des Heros du Paganisme , que des combats & des

vraies vertus des Heros du  
Christianisme.

Pour éviter cet écueil , il seroit beaucoup plus à propos qu'ils cherchassent l'histoire de l'Eglise dans ses veritables sources , que dans ces Historiens modernes qui donnent presque autant au profane qu'au sacré.

Mais come tous les Solitaires ne sont pas capables de ce travail , il faut avouer qu'une Histoire Ecclesiastique parfaitement épurée de tout le profane , & ou l'on n'en feroit entrer que précisément autant qu'il en faut pour l'intelligence de l'Histoire sainte ; qu'une histoire , dis-je , destituée de tous les ornemens trompeurs de l'éloquence , écrite d'un stile simple , net & naturel , & de ce stile des Actes mêmes , qui a un si grand air de verité , seroit extrêmement à souhaiter , du moins pour les Solitaires ; & il faut convenir qu'êlé

leur seroit d'un merveilleux se- 3. part.  
 cours, non seulement parce qu'- sect. 2.  
 èle leur apprendroit la vie de leurs  
 ancêtres, sans leur parler de cê-  
 le des étrangers; mais aussi parce  
 que rien n'est plus capable de re-  
 muer les cœurs, que les exem-  
 ples domestiques, ni rien de plus  
 propre à toucher que ces exem-  
 ples écrits du stile des Actes  
 mêmes. On a sujet d'esperer que  
 Dieu suscitera quelque habile  
 main pour un dessein si impor-  
 tant. \*

\* Lors-  
 qu'on a  
 écrit ce-  
 ci on a-  
 voit en  
 vûë l'hi-  
 stoire  
 que Mr.  
 l'Abbé  
 Fleury  
 devoit  
 donner au  
 public.

CHAPITRE V.

Come les Solitaires en quali-  
 té de disciples de Jesus-Christ  
 ont un droit particulier à tout  
 ce que leur maître leur a ensei-  
 gné, soit qu'il se trouve dans les  
 saintes Ecritures, ou dans la tra-  
 dition; on ne peut légitimement  
 leur refuser, outre les saintes E-  
 critures, ni la lecture des saints  
 Peres, ni cêles des Conciles, où  
 cete tradition est comprise. Et

si ces conoissances ne sont pas absolument necessaires à chaque Solitaire en particulier, ni proportionnées à la portée de tous ; parce qu'il y en a d'un esprit extrêmement émuë, & d'une étendue extraordinairement bornée ; il faut convenir qu'êles le font du moins à tout le cors en general ; & qu'ainsi dans chaque cors des Solitaires il devroit se trouver des sujets qui s'apliquassent serieusement à acquérir ces conoissances ; & qui se missent par-là en état, non pas de chercher à se produire vainement au dehors ; mais de soutenir la foi de leurs freres encore foibles & chancelans , & de les nourrir du lait de leur mere.

La foi est un dépôt qui n'est pas confié aux seuls Evêques : tous les Chretiens en devroient être les conservateurs : & il seroit étrangement honteux , que dans d'aussi grands & aussi saints

cors que ceux des Solitaires, il ne se trouvât personne capable de conserver ce dépôt. Mais l'excès de la honte & de la superstition, seroit qu'on se fît dans ces cors, ou un scrupule de s'appliquer à sa conservation, ou même un honneur de la négliger.

Le dépôt de la foi a deux parties ; celle des dogmes, & celle des mœurs : or ce n'est pas assez aux Solitaires de conserver en son entier la foi des mœurs, s'ils n'ont soin aussi de conserver la foi des dogmes. Et l'on ne craint pas même d'affurer qu'ils ne conserveront pas long-tems la première, s'ils négligent la seconde.

Les plus florissantes solitudes ont peu de sujets capables de se jeter d'eux-mêmes dans les sources, & de chercher sans guide leur foi, je ne dis pas simplement dans la tradition, mais même dans l'Ecriture. De quelle

3. part.  
sect. 2.

nécessité n'est-il donc pas, que dans chaque cors de Solitaires il y ait toujours des perſones d'une foi integre, & d'une capacité non comune, destinés à donner aux jeunes gens une ſincere & fidèle idée des dogmes & des vérités de la religion, & des erreurs qui leur ſont opoſées? & de quel ſecours cete idée ne leur feroit-êſe pas pour pouvoir lire les ſources avec diſcernement & utilité, & pour ſe rendre capables, en les liſant, de rapporter chaque choſe à ſa claſſe, chaque preuve & chaque fait à ſon article ou à ſa vérité, & éviter ainſi ou l'erreur & l'illuſion: ou du moins l'inutilité & la perte de tems?

## V.

Cete idée des dogmes & des vérités de la Religion pourroit juſtement ſ'apeler une Theologie: & pourvû qu'êſe n'ôut nul des defauts ordinaires: je veux

dire qu'êlé n'eût rien ni de contentieux ni de verilleux ; qu'on en banit toutes les contestations, toutes ces violentes disputes , toutes ces aigreurs & ces animosités , toutes ces accusations & tous ces reproches mutuels d'erreur , tous ces emportemens scandaleux ; pourvû qu'on en retranchât toutes les questions purement philosophiques , & même toutes les Theologiques qui ne sont que de choses incontestables & décidées ; & à plus forte raison toutes les questions ridicules , toutes les inutiles & toutes celles qui n'ont qu'une vaine curiosité : pourvû qu'on donât l'exclusion à toutes les vraisemblances , à toutes les probabilités & à toutes les conjectures ; qu'on n'y traitât que le pur dogme , & cela par les seules preuves fondamentales , je veux dire par l'Ecriture & la tradition ; qu'on ne fît usage de sa raison que pour

3. part.  
sect. 2.

découvrir ces preuves , que pour s'assurer qu'on les applique à propos , & qu'on tire juste les conséquences : pourvû qu'on ne se servît que de termes consacrés par l'antiquité , qu'on banît ceux qu'une profane philosophie a fait entrer dans la science de la Religion ; qu'on renonçât enfin à ce monstrueux amas de distinctions , qui ne sont propres qu'à faire éluder impunément les plus incontestables vérités , à donner le change , à jeter de la poudre aux yeux , & à faire perdre le point de vûe d'une question : pourvû , dis-je , que cete Theologie eût ces assaisonnemens & ces retranchemens , loin de la regarder come dangereuse , ou inutile aux Solitaires : le bon sens demanderoit qu'on la leur jugeât parfaitement utile & salutaire à leur état.

## V I.

Mais aussi l'on voit bien par-



là, & par tout ce que nous a-<sup>3. part.</sup>  
vons dit jusques icy de leur pro-<sup>scit. 2.</sup>  
fession, qu'il n'est nullement à  
propos qu'ils s'engagent dans la  
lecture des Theologiens pure-  
ment scholastiques. La méthode  
de ceux-cy, toute utile qu'elle  
puisse être par ailleurs, n'auroit  
rien que de dangereux pour les  
Solitaires, & que de fort opposé  
à leur profession. Cete profes-  
sion est un état de paix, de re-  
pos & de tranquillité; & ils ont  
besoin d'un calme parfait d'es-  
prit & de cœur pour se conoî-  
tre eux-mêmes par rapport à Dieu,  
& pour conoître Dieu par ra-  
port à eux-mêmes; deux objets  
qui doivent indivisiblement par-  
tager toute leur application: &  
la méthode purement scholasti-  
que est toute dans le tumulte &  
les agitations; toutes dans les  
contestations & les combats. La  
verité n'y paroît qu'au travers  
des nuages de mille termes bar-

3. part.  
sect. 2.

bares , & que dans la poussière de mille distinctions & mille équivoques ; & éle ne s'y fait entendre qu'au milieu des clameurs , des reproches , des acufations & des invectives : coment trouver Dieu au travers de tous ces nuages , & au milieu de ces tempêtes ? *Non in commotione Dominus.*

Rien n'est plus nécessaire à un Solitaire que la modération , la douceur & la docilité. Et rien au contraire n'est plus propre à faire des entêtés , des opiniâtres , des turbulens & des emportés , que la méthode purement scholastique.

Rien n'est plus utile à un Solitaire qu'une lecture édifiante , onctueuse & touchante. Et rien cependant n'est plus froid , plus dissipant , plus sec , ni plus desséchant que les ouvrages purement scholastiques.

Rien ne sied mieux à un Solitaire que l'humilité , la modesté.

tie & la défiance de soi-même; <sup>3. part.</sup>  
 & la méthode purement scholaf- <sup>sect. 2.</sup>  
 tique au contraire n'est guère  
 propre qu'à remplir l'esprit de  
 vanité, de présomption, de fier-  
 té & de suffisance. Se peut-il  
 donc rien trouver de plus opposé  
 à l'esprit qui doit animer un So-  
 litaire, que la lecture des ouvra-  
 ges purement scholastiques? &  
 rien peut-il être plus capable de  
 suffoquer absolument cet esprit,  
 que l'usage de cete méthode, &  
 que ce qui s'apele le manège  
 scholastique?

## VII.

Il n'est pas même à propos,  
 quelque droit que les Solitaires  
 aient sur tous les ouvrages des  
 Peres, qu'ils lisent indifférem-  
 ment leurs traités polémiques &  
 de controverses: car quoique  
 ces traités soient écrits d'une  
 manière bien différente de cèle  
 des traités scholastiques, & que  
 l'esprit de douceur & de chari-

3. part.  
sect. 2.

té en soit come l'ame ; il s'y trouve néanmoins toujours de la contestation & du combat : on y remarque de fortes corrections , de vehementes réfutations , de sensibles reproches : & tout cela remuë un lecteur malgré qu'il en ait ; tout cela échaufe un esprit encore foible ; cela l'agite , le trouble & le passionne par la seule necessité des mouvemens involontaires de la machine à laquelle il est uni ; & tout cela par consequent lui fait perdre cette situation de tranquillité & de calme si necessaire pour s'édifier de ces lectures , & pour y avancer dans la conoissance de Dieu & de soi-même.

## VIII.

Que si les ouvrages polémiques des Peres, de ces homes si pleins de l'Esprit de Dieu , sont capables de faire par la necessité de nôtre Constitution de si fâcheuses impressions sur l'esprit

humain , doit-on s'attendre que <sup>3. part.</sup> les ouvrages de ce caractère , <sup>scit. 2.</sup> composés par des homes infiniment au dessous de leurs merites & de leur sainteté, aient un meilleur sort ? & cela ne fait-il pas clairement voir combien c'est se méconter ( quand on ne pense qu'à toucher le cœur ) que d'écrire d'un air de contention, & par maniere de dissertation & de dispute, de matières même de pieté ?

Je sai qu'il y a des ocafions où l'on s'y trouve come necessité : mais je sai aussi qu'on doit alors s'attendre que si ces écrits éclairent l'esprit, ils toucheront peu le cœur ; tout ce qui a l'air de combat & de contestation , remuë les plus tranquiles & les passionne , non pas pour la verité dont il est question : mais contre l'adversaire de l'Auteur de la dissertation. Rien n'est ni plus saint , ni plus nécessaire à un So-

litaire que l'amour de la mortification & du silence, de l'humiliation & de la penitence: mais dès que pour en prouver la nécessité à un home qui la confesteroit, on fera une dissertation en forme; un lecteur agité par cet image de combat, ne pensera qu'à partager avec le victorieux, la gloire de la victoire; & loin de sortir de sa lecture, plein du desir de se mortifier, de se renoncer & de s'humilier lui-même; il n'en sortira que pénétré de tous les sentimens de mépris, d'indignation, d'insulte & de colere que son Auteur a fait paroître contre son adversaire. Et c'est-là aparament la raison pour laquelle l'on trouve si peu d'onction en des ouvrages remplis d'ailleurs de beaucoup de lumieres & d'une fort solide pieté.

Et ainsi puisque le soin principal d'un Solitaire doit être de

conserver tout son recueillement, <sup>3. part.</sup>  
toute sa tranquillité & toute sa <sup>sect. 2.</sup>  
force pour Dieu; *fortitudinem  
meam ad te custodiam* : on voit  
bien le peu d'usage qu'il doit fai-  
re de ces sortes de lectures si ca-  
pables de l'agiter, de le dissiper  
& de l'afoiblir.

## IX.

C'est encore par la même rai-  
son que les ouvrages de critique  
sont peu propres aux Solitaires.  
Ce sont des theatres publics de  
guêre : les batailles y sont fre-  
quentes, & les escarmouches  
presque continuêles. Et tout ce-  
la est d'autant plus dissipant &  
plus desechant, qu'on s'y bat  
pour des riens; & que souvent  
sur des bagatêles & de pures mi-  
nuties, on s'échaufe come sur  
les plus importantes verités. Ce-  
la instruit, il est vrai; & il faut  
convenir que cete critique est  
utile à la religion : mais il faut  
avoïer aussi que souvent par une

3. part. indisposition qui nous est pro-  
 1<sup>re</sup> 2. pre, rien ne disipe davantage  
 l'esprit, & ne desèche plus le  
 cœur : je ne parle pas simple-  
 ment d'une critique profane ou  
 indifférente ; mais même de la  
 plus sacrée & de la plus sainte.  
 Il n'en est point de si digne de ce  
 nom que celle de l'Ecriture sain-  
 te. Il est vrai cependant qu'on a  
 connu des Solitaires trez-habiles  
 dans cete science, lesquels s'ex-  
 pliquant confidemment à leurs a-  
 mis, avoüoient franchement que  
 loin qu'êlé leur fût de quelque  
 secours pour se recueillir, &  
 pour leur faire trouver de l'onc-  
 tion dans le chant des Pseaumes  
 & dans l'Oraison, qu'au con-  
 traire ils ne s'en trouvoient que  
 plus distraits & plus secs.

## X.

Ce n'est pas après tout que je  
 voulusse interdire absolument à  
 tous les Solitaires la lecture des  
 ouvrages polémiques & criti-



ques : je suis persuadé que ceux <sup>3. part.</sup>  
 d'entr'eux qui ont assez de tête <sup>sect. 2.</sup>  
 & de vertu pour s'y apliquer  
 sans se gêner , & pour en user  
 avec une sobriété qui n'émousse  
 pas leur faim à l'égard des vian-  
 des plus solides & plus nouris-  
 santes , peuvent y être hureu-  
 sement apliqués par leurs Supe-  
 rieurs : mais il me paroît toujous  
 qu'on ne devroit pas s'y porter  
 de soi-même , & que des Soli-  
 taires qui ne songent qu'à nou-  
 rir leur pieté , & à goûter dans  
 un saint repos , combien le Sei-  
 gneur est doux , ne peuvent trop  
 se dérober à ces fortes de lectu-  
 res.

## XI.

Je ne prétens pas non plus par-  
 là , qu'un Solitaire doive renon-  
 cer aux lumieres & à la conoif-  
 sance des verités : je tiens au  
 contraire qu'il peut & doit mê-  
 me employer une bone partie de  
 son tems à s'éclairer , à s'instrui-

3. *part.*  
*sect.* 2.

re des verités de la religion, & à se remplir de ses lumieres ; car sans cela ; comment entretenir long-tems le mouvement & la chaleur du cœur ? Mais je prétens seulement qu'il doit bien prendre garde que ces lumieres ne soient pas trop seches ; qu'elles tiennent de l'onction de l'Esprit saint dont elles partent ; qu'elles soient propres à toucher & embraser le cœur ; & qu'enfin pour les acquérir il ne se serve que d'instructions saintes & de lectures dégagées de toute image de combat & de contestation , éloignées de tout le fracas des disputes , & délivrées de toutes les épines de la critique.

CHAPITRE XI. DE LA MANIERE D'ETUDIER.

Mais il faut achever de marquer les études que l'on croit propres aux Solitaires. Il est vrai que la science de la Religion Chretienne ; & de la regle particuliere qu'ils professent , leur

fuffit, & qu'après cêe- là , ils <sup>3. part.</sup>  
 n'en devroient ni chercher ni <sup>sect. 2.</sup>  
 fouhaiter aucune autre : mais il  
 eft vrai auffi que cete fience en  
 fupofe quelques autres qui lui  
 font fubordonés , & fans lef-  
 quêles , fans miracle , il n'eft  
 pas poffible ni de l'acquérir ,  
 ni de la conferver. Car en-  
 fin il faut convenir que le fon-  
 dement & la clef de la fien-  
 ce de la Religion , eft le bon  
 ufage du jugement ; que c'eft un  
 efprit de jufteffe & d'exactitu-  
 de , propre à demêler le vrai  
 d'avec le faux & le vrai-fem-  
 blable ; à apliquer juftte les preu-  
 ves des verités ; à percer dans  
 les confequences , & à raifoner  
 de fuite. Sans cela , il eft impof-  
 fible d'avoir nule certitude rai-  
 fonable de quoi que ce foit : on  
 hefitera à chaque pas : on flot-  
 ra fans cefle fur les eaux de la  
 défiance : on s'étourdira de la  
 diverfité des opinions , de la bi-

3. part. 2. zagerie des sentimens : on passera imperceptiblement jusques au doute , & peut-être enfin trebuchera-t-on misérablement. Il est vrai que c'est à la foi à nous soutenir dans ces rencontres : mais il est souvent nécessaire que la raison passe devant la foi , & qu'elle nous montre du moins que cete foi est raisonnable.

## XIII.

L'on voit donc bien que pour éviter sûrement ces écueils & ce naufrage , une bone Logique est d'une extrême utilité à un Solitaire , qui prétend acquérir par son travail la science de la Religion.

Qu'on ne s'effraie point de ce mot de *Logique* : & que ceux qui font scrupule d'admettre dans les solitudes les sciences les plus saintes , ne s'en formalisent pas. Ce que j'entens par ce terme n'est rien moins que ce que l'on entend communément : ce n'est

ni cet amas monstrueux de ques-<sup>3. part.</sup>  
tions & de disputes vaines, fri-<sup>sect. 2.</sup>  
voles & ridicules ; ni cet incom-  
prehensible galimatias de ter-  
mes barbares ; ni cete foule de  
distinctions & de formalités dont  
les Hibernois farcissent leur  
Logique ; ni enfin cet art de  
raisonner sur toutes sortes de su-  
jets, & de soutenir le pour & le  
contre avec un succès toujours  
égal. Tout cela est aussi peu pro-  
pre à former l'esprit , qu'à re-  
dresser le cœur ; & c'est bien  
moins l'art de penser , que l'art  
de se défendre de la raison &  
de se retrancher contre la ve-  
rité.

Je n'entens pas même par ce  
terme de Logique, ces recueils  
de préceptes & de réflexions in-  
finiment plus solides, que quel-  
ques modernes ont fait entrer  
dans leur Logique. Il me paroît  
encore dans cete méthode trop  
d'art, trop de gêne & d'emba-

3. part.  
sect. 2.

ras , & même trop d'étendue pour des Solitaires. Je ne saurois croire qu'on ne puisse arriver à la vérité , que par tant de si longs détours : elle est trop proche de nous pour se faire tant chercher , & trop gratuite pour se faire acheter si cher , dit saint Augustin : *Ipsa veritas negat vel tantis ad se anfractibus , quæ tam proxima est , vel tantis sumptibus , quæ tam gratuita est , perveniri*. Il en coûteroit trop pour penser juste , si l'on ne pouvoit bien penser qu'à ce prix là : je veux dire qu'à condition de faire entrer tout cet art dans sa tête. Peut-être même qu'après l'avoir fait , on seroit encore un peu moins disposé à bien penser qu'auparavant. La tête d'un homme est bornée : la capacité de son esprit est limitée ; & l'on doit beaucoup prendre garde qu'à force d'y entasser préceptes sur préceptes , & de multiplier les règles

gles de bien penser, on ne la partage tellement, qu'il n'en reste plus assez pour penser juste. Je suis persuadé que la nature va plus droit à son but : ou plutôt que l'Auteur de la nature nous a marqué un chemin plus court pour chercher sûrement la vérité, & pour la reconnoître lors qu'elle se presente. Je suis trompé si un fort petit nombre de préceptes soutenus de l'usage, ne suffiroit pas pour cela ; & si l'on ne pouroit pas réduire tout l'art de chercher la vérité à un trez-petit nombre de regles.

## XIV.

Voila ce que j'apelerois une Logique de Cloître ; une Logique propre à des Solitaires. Car outre qu'elle seroit trez-courte & déchargée de toutes les verilles, de toutes les chicaneries & de tous les fatras des Logiques communes ; elle auroit encore sur elles cet avantage, qu'elle apren-

3. part. droit aux Solitaires à méditer  
 sect. 2. sur les sujets les plus saints , à  
 fixer leur esprit , à se rendre  
 maîtres de leur attention , à con-  
 sultier en toutes choses le maître  
 interieur qui preside à leur es-  
 prit , l'unique qui soit capable  
 de les éclairer ; & à discerner ses  
 réponses de cêles des sens & des  
 passions.

Cete étude est indispensable ,  
 dès qu'on veut faire quelque u-  
 sage de sa raison & vivre en ho-  
 me ; car ce n'est que par-là qu'-  
 on est home : mais êle est enco-  
 re beaucoup plus utile & plus  
 essentiêle à un Solitaire , qui fait  
 une particuliere profession de  
 se recüeillir , de rentrer sans ces-  
 se en lui-même , de vivre avec  
 lui-même , de contempler la ve-  
 rité interieure : en un mot, dont  
 la profession est, selon les Peres,  
 une continuêle Philosophie , c'est-  
 à-dire , une continuêle recher-  
 che & méditation de la verité.



La Logique tèle que nous venons de la décrire, n'est pas l'unique partie de la Philosophie qui soit nécessaire à un Solitaire ; tout le bon usage de l'esprit , & tout le raisonnement humain est apuié & roule nécessairement sur certains grands principes incontestables , sur certaines idées primitives , & certaines notions comunes : & il serviroit de peu de penser juste , & de raisonner de suite , si l'on prenoit de travers ces premieres notions , ou si l'on raisonoit sur de faux principes ; puisqu'alors plus on raisonerait juste , plus aussi on s'égareroit & on s'éloigneroit de la verité. Rien n'est donc plus important , après la Logique , que de doner aux Solitaires une liste de ces principes , de leur fixer ces notions , & de leur en aprendre l'usage.

C'est cette discipline que j'a-

3. part. pelerois du nom de *science gene-*  
 se<sup>te</sup>. 2. *rale* : ou si on l'aime mieux , du  
 nom de *Métaphysique* : à condi-  
 tion néanmoins qu'on n'atache-  
 ra à ce mot nule des desagrées-  
 bles idées que l'usage ordinaire  
 y a attachées ; & qu'on banira de  
 cete science toutes les formalités  
 creuses , toutes les abstractions  
 chimériques , toutes les disputes  
 de mots , & toutes les questions  
 frivoles dont on a coûtume de  
 l'embarasser.

## XVI.

A l'égard de la Morale , je  
 n'en voudrois point faire faire  
 une étude particuliere aux Soli-  
 taires : pourvû qu'ils ne fassent ,  
 come je le prétens , que des lec-  
 tures solides de l'Ecriture & des  
 ouvrages des Peres, ou du moins  
 tirées de ces deux sources ; ils  
 apprendront infiniment plus de  
 bone morale, qu'ils ne feroient  
 dans ces méthodes communes &  
 dans ces traités qui portent si

injustement le nom de morale. <sup>3. part. sect. 2.</sup>  
 Car qu'est-ce qu'une morale qui  
 s'évanoüit en pures spéculations;  
 qui ne va que jusqu'à la surface  
 de l'esprit, & nulement au cœur;  
 qui n'apprend qu'à penser sur  
 quelques questions generales, &  
 nulement à agir; & qui ne nous  
 fait conoître ni nôtre corruption,  
 ni nos foibleſſes, ni le beſoin que  
 nous avons de la grace, & d'un  
 médiateur pour nous aprocher  
 de Dieu? Une bone morale ne  
 doit tendre qu'à rendre le cœur  
 droit: Et quand on ne cherche  
 que cela; il n'y a guère d'en-  
 droits dans la ſainte Ecriture,  
 ni de traités chez les Peres, qui  
 ne puiſſent tenir lieu de mora-  
 le.

## XVII.

De toute la *Fyſique* je ne fai  
 rien de propre aux Solitaires,  
 que ce qui regarde la conoiſ-  
 ſance de l'home: mais il eſt vrai  
 que cete conoiſſance me paroît.

pour eux d'une trez-grande necessité. Leur premier soin dans la profession qu'ils ont embrassée, est, come nous l'avons déjà tant dit, de se conoître eux-mêmes. Or quoiqu'il soit vrai que cete conoissance qu'ils recherchent est plus morale que fysique; il est néanmoins certain qu'ils ne se conoîtront jamais bien selon le moral, que préalablement ils ne se conoissent selon le fysique. Nous l'avons suffisamment montré dans la première partie de ce traité; & l'on doit tomber d'acord que les Solitaires ont peu d'études plus utiles que celle de l'homme. Mais come cete science se trouve comunément répandue en divers ouvrages de fysique & de metafysique, & trop mêlée avec d'autres matieres plus curieuses qu'utiles à la profession des Solitaires; il est vrai que ce seroit leur rendre un service considerable que de leur

dresser un traité, où l'on ne fît <sup>3. part.</sup> rien entrer qui ne menât direc- <sup>sect. 2.</sup> tement à la conoissance de l'homme; & dans lequel on prît soin de leur expliquer séparément la nature du cors humain & celle de l'esprit dont l'homme est composé; & que 1. on leur développât la structure du premier, ses plus considerables ressorts, ses divers organes, leurs liaisons, leurs rapports, leurs usages, leurs fonctions, les merveilleuses proportions qu'ils ont pour ces fonctions; la sagesse de l'ouvrier qui les a formés si juste pour ses fins; la simetrie de toutes ses parties, l'admirable économie de ce composé; & par dessus tout cela, les plus considerables relations avec les cors du dehors. 2. Qu'on leur démêlât & démontrât la nature de l'esprit, ses propriétés, come son indivisibilité, sa spiritualité, son immortalité, &c. sa double union, l'une avec

3. part.  
sect. 2.

Dieu, l'autre avec le cors, & par le moïen de celui-cy, avec toutes les choses sensibles; les avantages de la premiere, & les desavantages de la seconde: les moïens d'augmenter l'une, & d'afoiblir l'autre: les actions qui sont propres à l'esprit; cêles qui sont particulieres au cors auquel il est uni; & cêles qui sont communes à l'un & à l'autre: je veux dire les pensées purement intellectuêles, les mouvemens purement mécaniques, les sentimens & les passions qui tiennent du cors & de l'esprit. 3. Enfin qu'on leur fît voir les diverses combinaïsons du fyfique avec le moral; nôtre excéllence & nôtre corruption; nôtre liberté & son afoiblissement; en un mot, nôtre inclination pour une gloire immortêle & pour un bonheur éternel; & nôtre penchant naturellement insurmontable pour les choses têrestres, tem-

porêles & corruptibles , &c. Un <sup>3. part.</sup> pareil Traité pourroit justement <sup>sect. 2.</sup> s'appeler *la Fysique du Cloître* ; & quelque chagrin qu'on puisse être pour tout ce qui porte ce nom, il faut avoïer que cete science loin d'être indigne de la profession des Solitaires, n'auroit rien qui ne lui fût honorable, utile, & même nécessaire.

## XV III.

Voila donc les seules conoissances fysiques, ou si on aime mieux, métaphysiques, que j'estime utiles aux Solitaires ; & enfin toutes les études que je crois conformes à leur état ; le reste, come les autres parties de la Fysique, la Réthorique, la Poësie, les Humanités profanes, l'Astronomie, l'Astrologie, la Géographie, le Blason, l'Histoire profane, les Gazêtes, les Historiêtes & je ne sai combien d'autres petites sciences de memoire & d'imagination, me paroissent

3. part.  
sect. 2.

ou formèlement nuisibles , ou dangereuses , ou du moins fort inutiles à la perfection Monastique. La plupart sont capables de corrompre l'esprit & le cœur : les autres vont du moins à dissiper le premier & à dessécher le second ; & le moindre mal qu'on doive craindre de la part de toutes , c'est une fote vanité , une funeste enflure de cœur & une insupportable suffisance d'esprit ; car c'est proprement ( ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs ) de ces sciences de memoire & d'imagination, de ces sciences d'éclat , de comerce , de parade & de conversation , qu'on doit entendre ce que dit saint Paul , que *la science enfle* ; & nulement des sciences de jugement , de réflexion , & de méditation , telles que sont cêles dont nous venons de composer la Biblioteque des Solitaires : les premieres nous enlèvent sans cesse hors de chez



nous ; les secondes nous y rame-<sup>3. part.</sup>  
nent : les unes ne nous font for-<sup>sect. 2.</sup>  
tir que pour nous répandre dans  
toutes les creatures : les autres ne  
nous ramènent chez nous , que  
pour nous mener à Dieu , sur  
tout lorsqu'on s'y applique dans  
l'esprit que l'on doit , & que l'on  
en fait faire un bon usage : mais  
c'est de quoi il s'agit présente-  
ment de traiter , en commençant  
par la fin qu'on doit s'y propo-  
ser.

## ARTICLE III.

*De la fin de la lecture ou de l'étude.*

## I.

**A**L'égard de la fin de l'étu-  
de, ce ne doit pas être une  
affaire de longue haleine que de  
la déterminer ; on n'a qu'à prier  
les Solitaires de se souvenir de  
la fin de leur état & de leur pro-  
fession : *Monache ad quid venisti?*  
car c'est toujours de ce point de

204 DE LA CONNOISSANCE  
3. part. vûë qu'ils doivent regler toutes  
sect. 2. leurs démarches, toutes leurs ac-  
tions & toute leur conduite. Les  
fins particulieres de chaque exer-  
cice d'une profession devant ne-  
cessairement être subordonnées à  
la fin generale de cete profes-  
sion; il n'y auroit rien de plus  
irrégulier, ni de plus monstrueux,  
que de se proposer, ne fust-ce  
que pour un moment, une fin  
contraire à la principale.

## II.

Nous avons dit & redit, de-  
puis le comencement de ce Trai-  
té, que la fin principale de la  
vie solitaire est la conoissance  
de Dieu & de soi-même : la haï-  
ne de soi-même & l'amour de  
Dieu : car ce n'est que pour ai-  
mer Dieu autant qu'il est aim-  
able, & se haïr autant qu'on est  
haïssable, qu'on doit rechercher  
cete double conoissance, selon  
cete parole d'un des habiles ho-  
mes du monde dans cete science

du cœur : *Noverim te, ut te qua-* 3. part.  
sect. 2.  
*ram : noverim me, ut fugiam me :*  
*oderim me, ut amem te.*

## III.

Il est encore certain que de tous les exercices de la vie solitaire, il n'en est point qui ait un raport plus naturel & plus immediat à cete fin, je veux dire à cete science du cœur, que la lecture de la parole de Dieu. Elle n'est écrite cete divine parole, que pour nous doner la conoissance de Dieu & cèle de nous-mêmes, l'amour de Dieu & la haine de nous-mêmes. *Scriptura non commendat nisi charitatem, non vetat, nisi cupiditatem.* Et c'est ne s'arêter qu'à l'écorce de la lettre, & n'en pénétrer nulement le sens, que de n'en revenir pas plus instruit de cete double science. *Non perspicio quod latet in mandatis tuis, nisi magis cognoverim te, nisi magis cognoverim me.*

Quel étrange desordre ne seroit-ce donc pas qu'un Solitaire qui doit , par toutes ses actions , tendre à sa fin principale , & qui ne doit se servir de ses exercices que pour y ariver , ne se servît au contraire des lectures & des études qui y ont un rapport si essentiel & si immediat, que pour s'en éloigner ?

C'est néanmoins précisément ce que font tous ceux qui ne lisent que par curiosité , par divertissement , & pour ce qui s'apele *tuer le tems* : c'est-à-dire , pour se dérober à eux-mêmes & se fuir eux-mêmes ; car c'est ce qu'on entend par tuer le tems. Le tems seul seroit capable de ramener les Solitaires chez eux-mêmes , quelque éloignés qu'ils en fussent : une seule heure de loisir , de vuide & de repos , pourroit les contraindre à rentrer

chacun chez soi. Que fait à ce-<sup>3. part.</sup>  
 la leur amour propre ? come il <sup>seff. 2.</sup>  
 leur fait regarder leur chez soi  
 come leur prison, il leur repre-  
 sente le tems si capable de les y  
 ramener, come leur tyran : il leur  
 en inspire la haine, & leur fait  
 prendre le parti de s'en défaire  
 & de le tuer : ils s'en défont en  
 éfet en le perdant ; ils le per-  
 dent en s'amusant, se dissipant,  
 s'égarant & se perdant eux-mê-  
 mes de vûë ; & pour cela, faute  
 d'exercices plus remuans & plus  
 dissipans, réduits à la lecture,  
 qui seule pouroit les ramener,  
 ils s'en servent pour se fuir eux-  
 mêmes, & se dérober à eux-  
 mêmes : ils n'y cherchent que  
 ce qu'il y a de curieux, de ra-  
 re & d'extraordinaire : & co-  
 me pour se perdre de vûë, c'est  
 assez que l'imagination soit amu-  
 sée ; & que rien n'est plus ca-  
 pable de l'amuser que les faits &  
 les événemens ; ils se perdent a-

3. part.  
sect. 2.

gréablement dans les histoires & les aventures : leur imagination prend plaisir à les grossir & à les étendre : elle les orne, elle les embellit, elle les métamorphose jusqu'à les rendre capables de remuer, de toucher & de passionner : & ainsi ces déplorables Solitaires trouvent, par le moyen de leur imagination, l'art de se donner plusieurs fois la comédie en un même jour. Elle leur fournit encore le moyen de trouver de l'histoire dans les livres où il y en a le moins, come dans les livres de réflexions & dans les ouvrages dogmatiques & de pure instruction. Ils se contentent d'apprendre d'une manière purement historique, les sentimens d'un Auteur : ils se chargent la mémoire des plus importantes vérités, come ils feroient des mots d'une langue, sans les examiner, sans les pénétrer, sans se les appliquer, sans y faire la moind-

dre réflexion : car ce seroit à ces <sup>3. part.</sup> endroits qu'ils se retrouveroient : <sup>sect. 2.</sup> ils voltigent sans cesse de livres en livres , ou de parties en parties d'un même livre : ils sautent du comencement à la fin , sans passer par le milieu : ils reviennent ensuite sur leurs pas, lisant à contre sens ; & se contentant le plus souvent des titres des Chapitres, ou de parcourir les tables , ils ont lû un livre en moins de rien. Ils ne font dans leur lecture , usage que de l'imagination & de la memoire; & ils trouvent moïen d'amuser ces facultés , ne fust-ce qu'à critiquer le stile , à vetiller & se jouer sur les expressions ; à conter le nombre des regles , des préceptes, des réflexions & des verités d'un ouvrage : ne fust-ce même qu'à conter le nombre des Chapitres & celui des lignes d'une page : car à combien peu de frais l'imagination ne s'amuse-t-êlle pas , & de

3. part. 3. part.  
 sect. 2. quoi n'est pas capable de s'oc-  
 per un home qui ne craint rien  
 tant que de se rencontrer soi-  
 même? les plus minces bagatê-  
 les lui deviennent de grandes a-  
 faires; & il se fait de vrais plai-  
 sirs de fadaïses toutes pures.

## V I.

Que peut-on donc faire à ces  
 coureurs & à ces voltigeurs é-  
 ternels, pour les ramener de ces  
 divers égaremens, & leur do-  
 ner quelque arêt & quelque con-  
 sistance dans un exercice aussi  
 important qu'est la lecture; que  
 de les prier de se souvenir de la  
 fin de leur profession, & du but  
 qu'ils s'étoient proposés en se re-  
 tirant dans la solitude: *Monache*  
*ad quid venisti?* & que de les con-  
 jurer de faire quelque réflexion  
 sur le desordre de leur condui-  
 te?

En éfet qu'êles forte curiosité  
 n'est-ce pas que de n'étudier &  
 de ne vouloir savoir que pour



savoir ? qu'ê!e honteuse vanité de n'étudier & de n'acquérir des conoissances que pour se faire conoître & acquérir de la réputation ? qu'ê!e sordide avarice, ou qu'ê!e basse ambition, de ne vouloir devenir savant, qu'à dessein de vendre sa sience, ou à prix d'argent, ou pour de vains honneurs ? \* Quel dérèglement de ne se remplir la memoire, qui est come l'estomac de l'ame, d'une infinité de viandes, que pour les y laisser toutes cruës, sans songer à les digerer, ni à s'en nourrir ? qu'ê!e extravagance enfin de ne lire & de n'étudier que pour badiner, que pour s'amuser, & que pour se dérober à soi-même ?

Que faire donc à ces misérables fugitifs du soi-même, que de les conjurer avec un saint Prophete de revenir chez eux, de rentrer dans leur propre cœur : de se souffrir eux-mêmes ; *Redite*

3. *part.*  
2. *sect.*

\* Sunt qui scire volunt, eo fine tantum ut sciant & turpis est curiositas. Et sunt qui scire volunt, ut sciantur ipsi : & turpis vanitas est. Et sunt item qui scire volunt ut scientiam suam vendant, verbi causa, pro pecunia, pro honoribus & turpis questus est.

S. Bern.  
S. m. 36.  
in Cant.

3. part. *prevaricatores ad cor* ; Et enfin de  
2. sect. vouloir faire usage des avis qu'on va leur doner sur l'exercice actuel de la lecture ?

## ARTICLE IV.

*De la maniere de vaquer à la lecture,  
ou à l'étude.*

## I.

COME l'on peut s'ocuper de la lecture ou de l'étude à plusieurs fins bien différentes ; il est vrai aussi qu'il y a diverses manieres de s'y apliquer , & diverses dispositions qui répondent à ces fins. L'on ne prétend pas marquer icy toutes ces manieres , ni toutes ces dispositions : ce détail meneroit presentement trop loin ; & cela demande un traité à part : mais on ne peut du moins se dispenser de toucher icy les principales de ces manieres & de ces dispositions.

Je remarque donc trois considerables manieres d'étudier ou de vacquer à la lecture, qu'il est important de bien démêler aux Solitaires, afin qu'après avoir connu la fin de leurs études, ils puissent faire un choix de la maniere d'étudier qui mene plus droit à cete fin.

§. I.

*Trois manieres d'étudier ou de vacquer à la lecture.*

I.

**D**E ces trois manieres j'appelle la premiere superficielle, la seconde solide, & la troisieme profonde : l'une est imaginative : l'autre intellectuële : la troisieme affective.

Par la premiere, on ne fait qu'effleurer ; on ne se sert que de l'imagination ; & l'on ne tend qu'à se charger la memoire de

3. part. fait, & à apprendre l'Histoire des  
scit. 2. opinions & des sentimens des  
hommes, ou même des verités di-  
vines.

Par la 2<sup>e</sup>. l'on s'aplique & l'on voit : mais d'une aplication & d'une vûë intellectuëles : l'on s'éclaire ; mais d'une lumiere pure, tranquile & sûre : l'on penetre ; mais d'une penetration judicieuse ; l'on juge ; mais d'un jugement medité, concerté & solide.

Par la 3<sup>e</sup>. l'on voit ; mais d'une vûë pratique : l'on s'éclaire ; mais d'une lumiere vive, affective, & pour ainsi dire, profonde, qui penetre jusques au cœur, & qui se rend aimable èle & tout ce qu'èle découvre. L'on juge des sentimens, des verités, de toutes choses ; mais on se juge encore plus soi-même. L'on aperçoit son bien ; mais on le sent encore mieux ; & souvent même on le goûte plus qu'on ne le voit ; on l'aime plus qu'on ne le conoit.

La 1<sup>e</sup>. n'est que pour les esprits superficiels ou vains, qui ne font de la lecture ou qu'un léger divertissement & un pur passe-tems : ou qu'un moïen de discourir de toutes choses à perte de vûë ; ou enfin qu'un vain titre d'érudition , & qu'un sujet d'ostentation.

La 2<sup>e</sup>. est pour les esprits judicieux & solides , qui aiment mieux penser & mediter , que parler ; & qui préfèrent à une fote ostentation d'érudition , & à une vaine réputation de science, le plaisir de faire un bon usage de leur esprit , de chercher la verité , & de la rencontrer heureusement aprez leurs recherches.

La 3<sup>e</sup>. est pour les ames pieuses , qui préfèrent la science du cœur non seulement aux sciences de memoire & d'imagination ; mais même aux sciences intellectuelles, quand êles ne font que

3. part.  
sect. 2.

3. part.  
lett. 2.

speculatives : c'est enfin pour ceux qui aiment mieux goûter & sentir Dieu , que de le voir ; l'aimer , que de le conoître.

Mais afin de développer plus nêtement la diférence de ces trois manieres de lire, & de métre par-là, les Solitaires en état d'en faire un meilleur choix par raport à leur dessein; voïons encore les divers éfets qu'êles produisent dans les esprits.

### §. I I.

*Divers éfets de ces trois manieres de lire ou d'étudier.*

#### I.

**R**ien n'est plus aisé que de s'apercevoir des divers éfets que ces trois manieres produisent ou suposent dans les esprits. Ceux qui suivent la premiere, ont pour caracteres essentiels, la légereté d'esprit, & la vaine & ridicule demangeaison de

de parler de tout , & de faire pa-<sup>3. part.</sup>  
rade d'érudition. Par l'une ils <sup>sect. 2.</sup>  
font mille extravagantes diver-  
sions dans la conversation : ils y  
rompent perpetuëlement en vi-  
fière , & ils prennent & donnent  
sans cesse le change. Par l'au-  
tre ils décident de tout , & pro-  
noncent d'un air de Docteur ,  
sur tout ce qui tombe dans le dis-  
cours : mais ils s'en acquittent  
d'une maniere si peu solide , si  
peu judicieuse , si superficiële ,  
que dans la conversation , come  
dans la lecture , ils ne font qu'é-  
fleurer & voltiger d'un sujet à un  
autre.

## II.

De ce caractère sont encore  
ces grands causeurs qui ne finis-  
sent jamais , & qui tiennent éter-  
nëlement le tapi. Deç que les  
ressorts de leur memoire sont  
une fois débandés par l'action de  
l'imagination , il faut qu'ils ré-  
pandent necessairement tout ce

qu'êlé contient sur un sujet. Semblables à ces voïageurs incomodes qui ne terminent jamais leurs relations ennuïeuses, ces discou-  
 reurs de profession ne peuvent finir les fades récits des voïages qu'ils ont faits dans les livres : & come ils n'ont lû que pour parler & se répandre au dehors ; ils ne parlent guère que pour faire voir qu'ils ont lû.

## III.

Il est vrai qu'il s'en trouve de ce caractère, qui sont beaucoup moins désagréables , & qui passent même pour divertissans. Pleins de ce feu d'imagination qui fait leur différence , ils ont le don de s'expliquer huruscement, de peindre de vives images de tout ce qu'ils débitent, de briller come des éclairs dans une conversation , & de s'y soutenir dans un enjouement toujours égal. Cela plaît à la plûpart du monde : cela leur attire force ad-



mirateurs, & leur acquiert communément les qualités de bel esprit & de savant : car l'usage ordinaire, qui est le maître de ces beaux titres, veut qu'on les donne à ceux qui ont le plus lû, ou du moins qui ont le plus retenu ; dont la tête est pleine d'un plus grand nombre de matériaux, & qui les débitent avec plus de facilité.

## I V.

Mais pour discerner si ces personnes sont vraiment habiles, s'ils savent effectivement ce qu'ils paroissent si bien savoir ; s'ils voient d'une vûë intellectuële, ou d'une vûë d'imagination, les vérités qu'ils débitent si agréablement ; si êles sont dans leur esprit, ou seulement dans leur mémoire ; en un mot, s'ils en sont les vrais possesseurs, ou seulement les distributeurs ; on n'a qu'à les obliger de faire quelques réflexions sur ces vérités : il ne faut

3. *part.* que les tenter sur les conséquences , pour voir s'ils en aperçoivent les suites : il suffit enfin de leur faire quelque question qui en dépende : & l'on vera bien-tôt par le plus ou le moins de clarté, ou de nêteté de leur réponse , si ce sont de vrais ou de faux savans ; des esprits justes & solides, ou des imaginations vives & échaufées ; s'ils savent les verités qu'ils débitent pour les avoir méditées, ou simplement pour les avoir lûës ; en un mot, s'ils en ont la veritable possession , ou seulement le débit. Car il faut bien remarquer qu'il y a une extrême différence entre l'un & l'autre. Pour être en possession d'une verité , il faut être en pouvoir d'en user come d'une chose dont on a le domaine : je ne dis pas qu'il faille en être l'inventeur ; mais il faut du moins y avoir acquis, par sa méditation & ses réflexions , un tel droit , qu'on soit en

état d'en voir les suites & les con-  
 séquences , & d'en faire à propos  
 les applications nécessaires: au lieu  
 que pour n'avoir que le débit des  
 verités , il suffit d'avoir une me-  
 moire assez fidèle pour les gar-  
 der, & une imagination assez ac-  
 tive pour les produire au besoin.

## V.

Ceux qui suivent la seconde  
 maniere d'étudier, sont beaucoup  
 plus tranquilles dans la conver-  
 sation; ils y ont même je ne sai  
 quoi de froid & de sombre: ils é-  
 coutent beaucoup , parlent peu ;  
 & lorsqu'ils parlent, quoique ce  
 soit sensément , ce n'est pas tou-  
 jours hurusement pour l'expres-  
 sion : mais en récompense leur si-  
 lence est judicieux ; ce n'est pas  
 un silence de foughe ou de pier-  
 re : il n'a rien de stupide: il est  
 même éloquent ; & l'on s'aper-  
 çoit au travers de ce qu'il a de  
 plus sombre, un grand sens, beau-  
 coup de pénétration, & un fonds

## 222 DE LA CONOISSANCE

de solidité, qui souvent instruit plus que les paroles. Enfin ce sont des esprits qui, à l'imitation de l'Apôtre, aiment mieux ne dire que cinq paroles bien sentées & capables d'éclairer les autres, que d'en dire dix mille qui ne forment qu'un incompréhensible galimatias. -

## VI.

Ceux qui s'attachent à la troisième manière de lire ou d'étudier, sont encore beaucoup plus retenus, plus recueillis & plus réservés que les seconds. Ce sont de ces bienheureuses âmes qui d'un air toujours doux & modeste, contentes de ce qu'elles trouvent au dedans d'elles-mêmes, *regnum Dei intra vos est*, de peur de le perdre en se répandant au dehors, ou se produisant mal à propos, se disent sans cesse ce que se disoit autrefois un saint Prophète : *Mon secret est pour moi : Secretum meum mihi, secretum meum*

*mibi* : Elles sont si pénétrées des caractères de cete loi d'amour <sup>3. part. sect. 2.</sup> que Dieu a gravés dans leur cœur, dans le tems que leurs yeux étoient exterieurement frappés des caractères visibles de leurs lectures ; qu'êles n'ont plus d'attention que pour cete loi ; qu'êles n'entendent la plûpart de ce qui se dit dans la conversation, que comme si êles ne l'entendoient pas ; qu'on remarque dans leurs yeux mille absences d'esprit, jusques à ce qu'on leur parle de ce qu'êles aiment & de ce qui les touche ; & qu'enfin dez qu'on vient à s'entretenir, je ne dis pas de choses pernicieuses, mais même de bagatêles, on les voit rentrer en êles-mêmes avec ces paroles d'un autre Prophète : *Les libertins m'ont entretenu de fables ; mais, Seigneur, qu'êles sont différentes de vôtre loi ! Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

## §. III.

*Quel usage on doit faire de ces trois manieres de lire.*

## I.

**P**OUR peu qu'un Solitaire se souviene que la fin principale de son état est la conoissance de Dieu & de soi-même ; l'amour de Dieu & la haine de soi-même, il n'hésitera pas long-tems sur la premiere maniere de s'appliquer à la lecture : il s'apercevra bien-tôt que loin d'être utile à son dessein, elle ne lui est pas moins opposée, que nous avons fait voir ailleurs qu'elle l'est à la justesse d'esprit. Rien n'est plus necessaire au dessein de la vie solitaire, que l'arêt de l'esprit, le recüeillement interieur, & la réunion de toutes ses pensées sur un même objet : *unum est necessarium* : & rien cependant n'est plus contraire à ce recüille-

ment & à cet arêt , que le trop <sup>3. part.</sup>  
 grand usage de l'imagination & <sup>sest. 2.</sup>  
 de la memoire ; que de trop é-  
 chauffer l'une , & de trop char-  
 ger l'autre. Une imagination u-  
 ne fois échauffée outre toutes  
 choses : êle n'en voit presque nu-  
 le dans son état naturel : êle les  
 augmente ou les diminuë ; êle les  
 guinde , on les ravalle selon les  
 divers interêts des passions qui  
 l'agitent : êle entraîne l'esprit  
 malgré lui dans tous ses égare-  
 mens ; & êle lui fait faire bien des  
 pas dont il a tout sujet de se re-  
 pentir.

## II.

Tout de même , une memoire trop chargée & trop instruite , fait une continuëlle violence à l'attention de l'esprit humain : il n'a qu'une capacité fort bornée de s'apliquer ; & une memoire trop savante ne la partage ou ne l'afoiblit pas simplement ; êle la dérobe presque toute en-

3. part.  
sect. 2.

tiere par la multiplicité de ses images : comment pourroit-il donc en cet état , juger sainement de son objet , puisqu'il n'a pas même la liberté de s'y arrêter , ni de se fixer ? Que de gens se trompent dans l'usage qu'ils font de leur memoire ! & que c'est se méconter que de prétendre devenir home fort habile ou fort interieur en la cultivant avec excez ! c'est nourrir dans son sein l'ennemi irréconciliable de la méditation, des réflexions & de l'aplication d'esprit. Que l'image d'un objet un peu différent de celui auquel on s'aplique viene à se presenter à l'esprit : n'est-il pas vrai qu'il n'en faut pas davantage pour le déconcerter , & pour lui faire même quelquefois quitter prise ? le seul bourdonnement d'une mouche est capable de cet effet. A combien donc de dissipation n'est-on pas exposé , quand on a dans le cerveau une si prodigieu-



se quantité de traces d'objets différens, & des traces si liées les unes aux autres, qu'on n'en puisse exciter l'une sans en réveiller cent autres ? car c'est justement en cela que consiste la memoire. L'on voit bien qu'il n'est pas naturellement possible qu'un home en cet état puisse jouir d'un grand recüeillement, ni tenir long-tems la vüë de l'esprit uniquement atachée à un même objet. Le cours fortuit des esprits animaux sur les traces du cerveau, fait une continuële diversion dans les idées ; il done sans cesse le change à cet home, & lui fait voir malgré qu'il en ait, bien du païs, dans le tems qu'il voudroit être le plus tranquile & le plus arêté. L'on voit donc bien qu'il n'est nulement à propos, quand on ne pense qu'à se faire l'esprit juste, & beaucoup moins quand on ne songe qu'à se faire le cœur droit & passionné pour Dieu, de

228 DE LA CONOISSANCE  
3. part. faire dans ses lectures beaucoup  
sect. 2. d'usage de son imagination & de  
sa memoire.

### III.

Toute la question se réduit donc aux deux dernieres manieres de s'apliquer à la lecture. On se sentira sans doute assez porté à doner la préférence à la troisieme maniere ; & il est peu de gens qui ne jugent qu'il est beaucoup plus avantageux à un Solitaire & plus utile à son dessein , de goûter dans la parole de Dieu combien le Seigneur est doux , de se nourrir de cete même celeste & de ce pain de vie ; de se laisser pénétrer le cœur des sentimens des Saints & de Jesus-Christ même ; & enfin de recevoir tranquillement les impressions de cete loi d'amour que Dieu a gravées dans toutes les pages de la sainte Ecriture ; que d'examiner spéculativement les atributs de la Divinité ; que de contempler

la hauteur de nos myſteres ; que <sup>3. part.</sup> de pénétrer la profondeur des <sup>ſect. 2.</sup> ſens cachés de l'Écriture ; & que de rechercher l'intelligence des plus ſublimes verités ; ce qui fait le caractère de la ſeconde maniere d'étudier.

## I V.

Cependant ma penſée eſt qu'il faut dire en cete rencontre ce qu'une mere aſſigée , mais toujours tendre , dût autrefois ſur un ſujet bien différent : *qu'on ne le diviſe point : non dividatur.* Il ne faut point ſéparer ces deux manieres de ſ'apliquer à l'étude. Rien aſſûrément n'eſt plus avantageux que la troiſième : mais je ſuis perſuadé que la ſeconde lui eſt abſolument neceſſaire , & que ſans êle , cêlè-ci demeurera ſans éfet : ou que ſes éfets ne ſeront ni ſolides ni de durée.

Il eſt vrai que la fin de la lecture à l'égard des Solitaires , n'eſt come nous l'avons déjà dit , que

que l'amour de Dieu : car enfin ce n'est que pour l'aimer plus parfaitement que l'on cherche à le conoître & à se conoître soi-même. Il est encore certain que l'exercice de la lecture ne doit tendre qu'à exciter, entretenir, augmenter & perfectionner la charité. Il est vrai enfin qu'on doit beaucoup plus y rechercher la chaleur que la lumiere, & à s'exciter le cœur, qu'à s'éclairer l'esprit.

## V.

Mais apres tout il ne faut pas que la chaleur & les mouvemens du cœur soient destitués de lumiere ; où ils ne dureront pas. La lumiere est le moïen ordinaire d'entretenir la chaleur & les mouvemens ; & l'on doit attendre peu de fruit d'une lecture où il n'y aura eu que des mouvemens & de la chaleur sans lumiere. La lecture finie, la chaleur passera ; les mouvemens ces-

feront ; l'esprit & le cœur de-<sup>3. part.</sup>  
meureront également vuides ; &<sup>sect. 2.</sup>  
tout le reste de la conduite se  
sentira de cete pauvreté : au lieu  
que quand il y a eu de la lumie-  
re , éle demeure lors même que  
la chaleur & les mouvemens  
sont passés ; & éle sert alors à  
relever le cœur , & à soutenir  
la conduite.

## V I.

Ceux qui ont peu d'experien-  
ce dans la vie spirituêlle, croient  
comunément dans ces hureux  
momens où la grace les touche  
& les remuë agréablement, que  
ces touches , ce plaisir & ces  
mouvemens dureront toujours ;  
ils se figurent qu'ils se porte-  
ront toujours à Dieu avec une  
égale ardeur ; qu'ils n'ont nul  
besoin de lumiere pour se sou-  
tenir ; qu'ils ne doivent cher-  
cher dans leurs lectures , que  
l'onction , & nulement la sien-  
ce : enfin ils disent aussi-bien

3. part.  
sect. 2.

qu'un Prophète, dans ce tems de leur abondance, qu'ils ne seront jamais ébranlés dans le bien : non movebor in eternum. Mais cete ardeur vient-êlé à se refroidir, & ces mouvemens agréables à se ralentir, ou à cesser absolument ? s'ils ne sont alors soutenus par la lumiere ; on les voit miserablement tomber dans le trouble, dans le desordre & dans le dernier abatement. Vous avez, Seigneur, détourné vos regards de dessus moi ; & je suis tombé dans le trouble. Avertisti faciem tuam à me ; & factus sum conturbatus.

## VII.

Mais ce n'est pas là l'unique raison de ne pas séparer dans sa lecture, la lumiere d'avec la chaleur & le plaisir. Une des plus considerables est que Dieu est un bien qui merite d'être aimé par raison, par choix, & avec une entiere liberté : or ce n'est nule-ment l'aimer ainsi, que de ne se

porter vers lui que par l'instinct <sup>3. par.</sup> du plaisir, des sentimens & des <sup>scit. 2.</sup> touches actuelles : car il y a cete grande différence entre la lumiere & le plaisir, que la lumiere ne partageant point l'esprit, éle ne fait nul éfort contre sa liberté : au lieu que le plaisir & les autres sentimens étant de vraies modifications de l'esprit, ils partagent necessairement sa capacité, & diminuent toujours un peu de sa liberté.

Et ainsi afin que nôtre amour pour Dieu soit ferme & constant, raisonable & parfaitement libre, il ne faut pas séparer la lumiere du plaisir : Il faut au contraire que la lumiere comence & que le plaisir acheve : il faut que la lumiere excite l'amour, & que le plaisir surnaturel l'accompagne, le soutienne & le défende contre les plaisirs des sens. En un mot, il faut ces deux choses pour nous sanctifier &

3. part. nous conserver dans la charité ;  
 sect. 2. lumieres & plaisirs. La lumiere  
 nous montre où il faut aler , & le  
 plaisir nous fait aler.

## VIII.

Enfin c'est encore une raison de ne pas séparer la lumiere d'avec le plaisir dans l'exercice de la lecture ; que la lumiere sert non seulement à recueillir , à exciter & à rendre actuële la charité , lorsqu'êlé est come assoupie : mais qu'êlé peut même l'augmenter indirectement.

1. Ele sert à la réveiller & à l'exciter : car il est vrai que lorsque l'amour n'est qu'habituel , il dort en quelque façon : il est come assoupi & dans une espece de létargie : mais dès que la lumiere lui découvre l'idée de son objet , êlé le recueille , êlé l'excite , êlé le rend agissant , & le fait ainsi passer de l'habitude à l'acte : car dès qu'on est une fois habituëlement disposé à aimer



un objet, c'est assez pour l'aimer <sup>3. part.</sup> <sup>sect. 2.</sup> actuélement, que l'idée s'en représente à l'esprit; & tout ce qui sert à la retracer, sert aussi à renouveler l'amour.

2. J'ajoute que la lumière sert même à augmenter indirectement la charité: car, pour cela, il suffit qu'elle diminue la cupidité; puisque c'est une maxime de saint Augustin, que la charité ne manque pas de se fortifier & de s'augmenter, à proportion de l'afoiblissement & de la diminution de la cupidité. Or la lumière des saintes Lectures sert infiniment à diminuer la cupidité: elle découvre à l'esprit mille motifs d'éviter les objets des passions: elle lui fait voir l'extrême disproportion qui se trouve entre le tems & l'éternité; entre les biens de la vie présente & ceux de la vie future; entre les petits maux de nôtre pelerinage, & la gloire immense de nôtre patrie.

## 236 DE LA CONNOISSANCE

3- part.  
sect. 2.

Ainsi la lumiere nous découvrant la vanité des plaisirs & des grandeurs de ce monde , éle nous en done du mépris ; nous faisant voir le déreglement & le ridicule des passions , aussi-bien que la laideur du vice ; éle nous en inspire l'horeur. De sorte que nôtre charité quoique foible , se trouvant soutenue par ces lumieres qui favorisent les mouvemens , éle est plus en état de vaincre & de subsister long-tems , qu'une charité plus grande , mais moins éclairée. Ces lumieres excitent les afections du cœur ; & les saintes afections afoiblissent la concupiscence , & afermissent l'ame dans l'amour du vrai bien.

Apliquons-nous donc dans nos lectures , à goûter ; mais apliquons-nous aussi à voir : excitons nôtre cœur aux saintes afections ; mais excitons aussi nôtre esprit aux salutaires découvertes. Nôtre but est d'aimer : la lumiere

n'y est pas moins nécessaire que <sup>3. part.</sup> le plaisir. Et ainsi pensons à nous <sup>sect. 2.</sup> éclairer autant qu'à savourer.

## X.

Ce n'est pas la raison seule qui done cete leçon : la foi ne nous l'enseigne pas moins netement : *Gustate & videte quoniam suavis est Dominus* : Goûtez & voïez combien le Seigneur est doux , nous dit un Prophète. Goûtez & savourez la douceur de la parole de Dieu : *gustate* : mais recherchez & découvrez-en les beautés : *videte*. Il est vrai que les ordonances du Seigneur, qui sont des émanations de sa justice, sont droites, & qu'êles répandent le plaisir & la joïe dans le cœur : mais êles n'ont pas moins de lumieres, & ne sont pas moins propres à éclairer les yeux de l'esprit. *Justitia Domini recta latificantes corda : præceptum Domini lucidum illuminans oculos*. Goûtez & voïez. Il est doux de goûter : il est

plus parfait de voir : le sur & le solide en cete vie , est de goûter & de voir tout ensemble : ou de gouter en voïant , & de voir en goûtant.

Aïons donc soin , encore une fois , d'exercer nôtre cœur & nôtre goût dans la lecture ; mais n'en aïons pas moins d'exercer nôtre intelligence. Tout le malheur de l'home ne vient que de ce qu'il ne fait pas usage de ces deux puissances. *Utinam saperent & intelligerent* , disoit autrefois Moïse , plaignant les malheurs de sa nation. *Plût à Dieu qu'ils savourassent & qu'ils entendissent come il faut les choses de Dieu !* la lumiere & la délectation , ou l'onction de la grace , sont deux sœurs qui devroient être inséparables dans les saintes lectures. Elles sont faites l'une pour l'autre : êles se fortifient l'une l'autre , & se multiplient réciproquement : l'onction répand la lu-

miere & nous done l'intelligence des saintes Ecritures : *Unctio e-* <sup>3. part.</sup>  
*jus docet nos de omnibus* : & la lu- <sup>sect. 2.</sup>  
 miere des saintes Ecritures ex-  
 cite à son tour, l'onction & la  
 chaleur. *Nonne cor nostrum ardens*  
*erat in nobis , dum loqueretur & ape-*  
*riret scripturas*? Recherchons donc  
 la lumiere & l'intelligence ; mais  
 qu'êles soit affective : *intelligamus*  
*corde* : excitons en nous les saintes  
 affections ; mais qu'êles soient  
 lumineuses : *diligamus ex toto in-*  
*tellectu*. Si la lecture des Solitai-  
 res a ces deux conditions, êle ne  
 peut manquer des les conduire  
 où ils tendent : je veux dire à  
 la conoissance de Dieu & d'eux-  
 mêmes : à l'amour de Dieu & à  
 la haine d'eux-mêmes ; mais il  
 est tems de traiter de l'exercice  
 du travail des mains.





## CHAPITRE II.

*Du travail des mains & des exercices corporels.*

## ARTICLE I.

*Leur raport avec la vie solitaire.*

## I.

**I**L faut avoüer d'abord qu'à regarder la vie solitaire par raport à sa fin principale, tèle que nous l'avons représentée jusques icy, c'est-à-dire par raport à la conoissance de Dieu & de soi-même, par raport à ce recüeillement, à ce silence interieur, à cete conversation toute cachée & toute angelique, par raport à cete vie de l'esprit, à ce précieux loisir, à ce saint repos, à ce simple regard, à cete continuële aplication, à cete ocuption de Dieu pure & continuë,  
sans

sans distraction d'esprit & sans <sup>3. part.</sup> <sup>sect. 2.</sup> partage de cœur ; il faut , dis-je avoüer de bone foi que les travaux & les exercices corporels ne paroîtront pas d'une fort grande utilité à cete vie ; & que loin de les y croire necessaires , il est à craindre qu'on ne les y juge fort nuisibles.

## I I.

Mais la vie solitaire a plus d'une fin. Come ceux qui s'y engagent y viennent ou chargés de crimes , ou avec l'innocence : elle est pour les uns un état de penitence ; & pour les autres un état d'épreuve & d'exercice : & sous l'un & l'autre de ces regards, on ne doit pas douter que les travaux & les macerations du cors ne lui soient utiles & même necessaires.

## I I I.

Rien n'est plus essentiel que la penitence à un pecheur , qui pour se convertir se jete dans un

3. part.  
sect. 2.

Cloître. Toute conversion, si elle est véritable, doit être entreprise dans l'esprit de pénitence : mais il ne faut pas s'imaginer qu'après la conversion, on n'en ait plus besoin. Quand on a eu le malheur de perdre son innocence, & d'offenser Dieu mortellement ; la vie n'est pas trop longue pour s'en punir. Et l'on doit encore moins se figurer que l'entière conversion & le parfait renouvellement intérieur soit l'ouvrage d'un jour. Le Concile de Trente déclare qu'on n'y peut parvenir, même avec le secours des Sacremens, sans de violens gemissemens & de grands travaux. \*

\* Ad  
quam no-  
vitatem  
& inte-  
gritatem  
etiam in  
Sakra-  
mento  
pœnitent-  
iæ, sine  
magnis  
nostris  
fletibus  
ac labo-  
ribus,  
perveni-  
ri nequa-  
quam  
potest.

Il est vrai qu'en ces derniers siècles, où la discipline s'est beaucoup afoiblie, on ne fait pas long-tems attendre l'absolution à ceux qui marquent quelque repentir : mais ils ne doivent pas se flater que l'obligation à la



penitence finisse avec le Sacre-<sup>3. part.</sup>  
 ment. Pour entrer dans cete<sup>sect. 2.</sup>  
 pensée, il faudroit qu'un Soli-  
 taire fût dans une extrême igno-  
 rance de la pureté que sa pro-  
 fession exige. La penitence se-  
 lon le dernier Concile general,  
 & selon les Peres, est un long &  
 laborieux batême: *Laboriosus bap-*  
*tismus*. Quelle aparence donc qu'  
 on en soit quitte pour s'être jeté  
 aux piés d'un Prêtre, pour avoir  
 produit quelques Actes inte-  
 rieurs, souvent peu sûrs, & re-  
 cité quelques prieres? Le peché,  
 dit saint Augustin, ne peut pas  
 selon les regles de la souveraine  
 justice, demeurer impuni: \* *Pec-*  
*catum impunitum esse non decet, non*  
*oportet, non est justum*. Il faut donc  
 necessairement, ou que nous le  
 punissions nous-même, ou que  
 Dieu le punisse. *Puniendum est*  
*peccatum aut à te, aut à Deo*. Mais  
 il y a entre ces deux partis cete  
 remarquable différence, que si

\* *Serm.*  
 20. de  
*vers. 12.*  
*ps. 30.*

## 244 DE LA CONOISSANCE

3. part.  
sect. 2.

nous faisons par nous-mêmes la punition du peché, le peché sera puni seul, sans que nous en portions la peine : mais si nous n'avons pas assez de courage pour entreprendre cete punition; Dieu la fera lui-même, & punira tout ensemble le pecheur avec le peché. \* *Si punitur à te : tunc punietur sine te : si verò à te non punitur : tecum punitur.* Rien donc n'est plus nécessaire à un Solitaire criminel que la penitence.

\* S. Aug.  
Serm 29.  
Ps. 117.

## I V.

Mais on doit prendre garde que la penitence ne réside pas simplement dans l'esprit: èle ne consiste pas en des idées : il faut que le cœur & le cors y aient part. La penitence est une espece de composé d'esprit & de cors. Son esprit est une sainte colere contre soi-même; & c'est ce que saint Augustin nous marque si bien par ces paroles. *Qu'est-ce que la penitence, qu'une*

*vraie colere contre soi-même ? un vrai* <sup>3. part.</sup>  
*penitent est un home en colere contre* <sup>sect. 2.</sup>

*soi-même. Quid est pœnitentia, nisi  
 sua in seipsum iracundia ? qui pœni-  
 nitet, irascitur sibi. Son cors con-  
 siste dans les fatigues & les ma-  
 cerations corporeles : & c'est ce  
 que le même Pere désigne par  
 ces coups si fréquens dont les  
 penitens se frappent la poitrine.  
 Nam si non flicte fiat, unde est &  
 pectoris tunsio ? quid feris si non iras-*

*\* S. Aug.  
 Sermon. 19.  
 Ps. 50.*

*ciris ? \* Voila proprement ce qui  
 fait la perfection & l'acheve-  
 ment de la penitence. Cete dis-  
 position d'honneur pour l'injure  
 d'un Dieu, & d'indignation con-  
 tre le cœur qui en est la cause,  
 fait l'esprit de la penitence : &  
 les coups dont on se frappe en  
 font le cors. Ces coups sans cet  
 esprit, sont un cors sans ame :  
 & cet esprit sans les coups, est  
 une ame sans mouvement & sans  
 action. Frappez donc vôtre poi-  
 trine : macerez vôtre cors, dit*

saint Augustin ; mais fâchez-vous contre votre cœur , si vous voulez faire à Dieu une pleine satisfaction. *Quando ergo tundis pectus , iras caris cordi tuo , ut satisfacias Domino tuo.* Les Solitaires doivent encore retourner cete proposition , & se dire à eux-mêmes : fâchons-nous contre notre cœur ; mais frapons-nous la poitrine , & exerçons sur nôtre cors mille salutaires cruautés , pour satisfaire en quelque façon par-là , à nôtre souverain Seigneur.

## V.

Ils doivent sur tout , se garder d'une illusion fort ordinaire en cete matiere. Bien des gens négligent absolument les travaux du cors , & n'ont que du mépris pour les macerations corporelles , sous le spécieux prétexte qu'êles ne s'exercent que sur le cors ; & que Dieu veut être adoré en esprit & en verité.

Mais il seroit aisé de revenir <sup>3. part.</sup> de cete illusion, si l'on vouloit <sup>sect. 2.</sup> faire réflexion que quoique ce soit le cors que l'on frappe & que l'on abat par les fatigues & les mortifications corporêles ; c'est néanmoins le cœur qui en est blessé ; c'est l'esprit seul qui le sent ; parce qu'il n'y a que l'esprit capable de sentir. Come dans le peché c'est l'esprit seul qui est coupable , quoique souvent le cors en soit l'ocasion & l'instrument ; ainsi dans les mortification qu'on apele corporêles, c'est l'esprit seul qu'on mortifie, & le cors n'en est qu'une ocasion toute pure.

N'est-ce pas visiblement la pensée de saint Augustin dans ce passage que je viens de rapporter : *Quando tundis pectus, irascaris cordi tuo, ut satisfacias Domino tuo ?* Car pourquoy frapant sa poitrine témoigne-t-on par-là ; qu'on se fâche contre son cœur ;

si c'est la poitrine & non pas le cœur qui en sent la douleur ? lorsqu'on se fâche & que l'on frappe en se fâchant ; il est visible qu'on ne prétend faire mal qu'à celui contre qui l'on se fâche : quoique ce ne soit pas toujours sur lui que les coups portent immédiatement. Ainsi quoiqu'un homme frappant son frère dans la colere, ne touche immédiatement que ses habits ; il est visible que ce n'est pas à ses habits : mais à son frère qu'il veut causer de la douleur. Puis donc que frappant vous-même sur votre cors , c'est selon saint Augustin , contre votre cœur que vous vous fâchez : il faut conclure que c'est uniquement ce cœur qui en reçoit la douleur : c'est uniquement votre esprit , votre ame , votre volonté : car c'est de ce cœur que saint Augustin parle , & non pas de ce morceau de chair qui est sous nos côtes.

L'on convient donc que Dieu <sup>3. part.</sup> veut être adoré & satisfait en <sup>sect. 2.</sup> esprit : mais on soutient que les mortifications qu'on apele corporeles, sont spirituelles ; & qu'ainsi êles honorent Dieu, & lui satisfont de la maniere qui lui est agréable.

Car il faut remarquer qu'il y a cete considerable différence entre les actions du cors qui ne sont que pures cérémonies, & cêles qui sont mortifications ; que cêles-là peuvent ne point honorer Dieu, parce qu'il se peut faire que l'esprit n'y ait nule part : l'on peut, par exemple, se tenir dans une Eglise la tête nuë, le cors courbé, ou prosterné, fléchir les genoux, & réciter des Pseaumes, tout cela par un débandement de ressorts purement naturel, sans réflexion, sans attention, & sans que l'esprit y prene part : & c'est sur cela que Jesus-Christ reprochoit autrefois

aux Juifs qu'ils ne l'honoroient que du bout des lèvres , pendant que leur cœur étoit dans un grand éloignement de lui. Mais pour les mortifications corporelles , pour les macérations & les mauvais traitemens que l'on fait à son cors ; il est impossible , supposé l'étroite union que Dieu a mise entre lui & l'esprit , que cet esprit ne les sente pas , & qu'il n'en reçoive pas l'impression & la douleur ; & il est encore trez-dificile que les sentant , & se les causant librement ; il ne les ofre pas à Dieu pour honorer sa justice.

## V I.

L'unique sujet du peché ; dit-on , est le cœur : c'est la volonté : & cependant l'on frappe le cors qui en est à une distance infinie : qu'êles conduite !

Cela paroît spécieux : mais ce n'est qu'une illusion toute pure. Il est vrai que c'est mon cœur



ou ma volonté qui est l'unique <sup>3<sup>e</sup> part. sect. 2<sup>e</sup></sup> sujet du péché. Il est vrai que c'est moi seul qui ai péché : & que cependant je frappe mon cors , qui est bien différent de moi-même , & sans lequel absolument je pourrais être : mais il est vrai aussi que c'est moi qui souffre lorsque je frappe mon cors. Il est certain ( & nulle raison ne peut m'en faire douter , parce que j'en ai un sentiment très-vif & très-intime ) que *le moi* qui a péché est le même qui endure & qui sent la douleur , lorsque je maltraite mon cors ; ce *moi* est unique & absolument indivisible dans l'homme ; & rien ne me paroît plus constant que ce principe de saint Augustin , que les douleurs qu'on apele corporelles , sont douleurs de l'esprit , qu'il souffre néanmoins à l'occasion d'un cors dans lequel il habite , & auquel il est uni : *Dolores qui dicuntur carnis , anima sunt in car-*

3. part. ne *ex carne*. Et ainsi loin de  
 sect. 2. mépriser les austerités, les fati-  
 gues & les mortifications corpo-  
 réles come inutiles; je les esti-  
 me au contraire, puisqu'èles me  
 donent le moïen de punir le *moi*  
 pecheur, & le même *moi* qui est  
 coupable.

## VII.

Mais ce n'est pas assez dire :  
 afin d'achever de faire voir la  
 nécessité des exercices du cors  
 pour les Solitaires penitens; il  
 faut encore ajoûter que sans le  
 cors & les exercices corporels ,  
 on seroit presque dans l'impos-  
 sibilité de faire penitence.

Pour faire penitence, il faut  
 s'affliger, il faut souffrir, se mal-  
 traiter, punir le cœur coupable,  
 le priver des plaisirs, lui faire  
 sentir des douleurs, le penetrer  
 d'amertumes & de sensations des-  
 agréables. Mais si l'on n'avoit  
 point de cors, coment s'y pren-  
 droit-on pour se punir en toutes

ces diverses manieres ? le plaisir & la douleur n'étant que de <sup>3. part.</sup> <sup>scél. 2.</sup> pures modifications de mon ame : c'est-à-dire n'étant que mon ame même de tèle ou tèle façon. Si èle étoit séparée de mon cors : je ne vois pas coment je m'y prendrois pour la priver d'un plaisir dans lequel èle seroit : ou pour lui causer une douleur qu'èle n'auroit pas. Le sentiment interieur que j'ai de moi-même , me convainc assez qu'il ne dépend nulement de moi de changer immediatement mes manieres d'être & de me doner cèles qu'il me plaît : autrement, suivant mon penchant naturel, je ne m'en donerois jamais que d'agréables , & je n'en souffrirois jamais de fâcheuses. Mais Dieu m'aïant uni à un cors ; dès que je conois les loix qu'il a établies pour cete union , & que je sai à quels mouvemens de ce cors il a ataché le plaisir ou la douleur ;

rien ne m'est plus aisé que de me priver de l'un & de me causer l'autre, en excitant ou arrêtant ces mouvemens. Ainsi rien ne m'est plus facile que de me servir de mon cors, de ses travaux & de ses divers exercices, pour offrir tous les jours à Dieu mille diverses satisfactions, & faire une continuële penitence.

## VIII.

Ce n'est pas simplement come un état de penitence ; c'est encore come un état d'épreuve & d'exercice que la profession Monastique demande les exercices corporels. Quelque innocent qu'on entre dans un Cloître, on y vient toujours come dans un lieu d'exercice & d'épreuve ; on y doit paroître come un athlète dans un champ de bataille, où il faut combattre non seulement contre des ennemis invisibles, mais aussi contre soi-même. C'est un état de violence où il faut

faire de continuels efforts pour  
plaire à Dieu par divers sacri-  
fices ; pour meriter la gloire par  
des actions heroïques ; & pour  
emporter le Ciel par force , à  
l'imitation de Jesus-Christ qui  
n'a pû entrer dans sa gloire que  
par la violence des douleurs.

*Nonne oportuit pati Christum , &  
ita intrare in gloriam suam ?* Mais  
si l'on n'avoit point de cors ,  
quel sujet auroit-on d'exercice &  
d'épreuve ? car c'est dans le cors  
que l'ame est mise à l'épreuve ;  
& l'on ne voit pas qu'il lui ait  
été donné pour une fin plus con-  
siderable , que pour lui servir  
d'ocasion d'exercice par les di-  
vers sentimens qu'il lui cause  
malgré éle. Si l'on n'avoit point  
de cors , coment pourroit-on se sa-  
crifier à Dieu par la privation du  
plaisir & par la tolerance de la  
douleur ? par quêles especes de  
soufrances pourroit-on meriter la  
gloire , & acheter la couronne ?

par qu'elle violence pourroit-on emporter le Ciel ? par quels travaux & qu'elles amertumes imiter Jesus-Christ ? au lieu que dès qu'on a un cors, on se voit en état de remplir hureusement tous ces devoirs, & d'offrir tous les jours à Dieu mille divers sacrifices.

## IX.

Les exercices corporels sont donc plus considerables, & notre cors lui-même est plus aimable que ne le croient communément ceux mêmes qui font profession de pieté. Il est vrai qu'il est haïssable, en ce que c'est un cors de peché & de corruption ; en ce qu'il a mille fois servi à l'iniquité ; en ce que souvent il nous donne malgré nous, des sentimens qui nous portent au peché ; en ce que c'est une matiere dont les mouvemens sont dans une continuële révolte contre l'esprit. Et par cet endroit il merite d'être

traité sans miséricorde, & réduit, 3. part.  
sect. 2.  
selon l'expression de l'Apôtre, dans une dure servitude. Mais aussi il est aimable par la multitude & la diversité des occasions qu'il nous donne tous les jours, de plaire à Dieu & de lui offrir des sacrifices: & en ce que nous pouvons à toute heure, le faire heureusement servir à cete fin. Car par exemple la tentation d'un plaisir criminel s'élève-t-elle dans mon cœur? y a-t-il quelque danger que je n'y succombe? je n'ai qu'à frapper rudement mon cors par quelque endroit: & je suis sur que je ne banirai pas simplement de mon cœur le plaisir criminel; mais aussi que j'aurai l'avantage d'offrir à Dieu le sacrifice d'une violente douleur: il n'y a pas un des organes des sens, que je ne puisse, si je le veux, faire servir à mille pareilles ofrandes. Je n'ai qu'à exciter en eux des mouvemens contraires à leur

constitution : & je suis sûr qu'il en reviendra à mon ame de trez-desagréables sentimens , qui me fourniront la matiere d'autant de sacrifices.

## X.

Il est donc vrai qu'à cet égard, nôtre cors si haïssable par ailleurs , est parfaitement aimable , & nous doit être trez-cher. Mais il faut avouer aussi que ce n'est que dans la vûë de ces bons offices qu'il nous rend , & qu'afin qu'il soit plus long-tems en état de nous les rendre , qu'on peut travailler à sa conservation. On ne doit le regarder que come ces animaux qu'on destinoit autrefois pour le sacrifice : & qu'on ne nourrissoit que dans cete vûë. Tout solitaire qui n'a point cete vûë en conservant son cors , court risque d'en faire un fort mauvais usage , & d'en recevoir souvent de funestes blessures.



Enfin le travail manuel & les macerations du cors ne sont pas simplement necessaires pour la punition des Solitaires criminels, & pour l'exercice & l'épreuve des innocens ; ils le sont aussi pour les préserver ou les guerir les uns & les autres du funeste mal de l'oïveté, & pour remplir les vuides que la stupidité de quelques-uns & la necessité d'un honête relâchement d'esprit pour les autres, introduit necessairement dans le cours de leur vie.

## XII.

Car il faut l'avoïer de bone foi ; quoique les Solitaires soient destinés par leur profession & leur état à une parfaite desoccupation & à une continuële contemplation & application d'esprit : il en est peu qui soient capables de soutenir long-tems l'attention que demandent les exercices de la psalmodie, de l'oraison, de la

lecture & de l'étude. L'esprit dans ses fonctions, dépend beaucoup des organes : & ces organes s'afoiblissent par une attention trop violente & de trop de durée. Il est vrai qu'ils s'afermissent peu-à-peu par le travail, & que les fibres du cerveau, au commencement si peu flexibles, acquierent par l'exercice, tant de facilité à se plier & replier ; que l'esprit se fait par-là, avec le tems, une merveilleuse habitude d'attention & d'aplication : mais avant que ces habitudes soient formées, il faut beaucoup de discretion pour ménager ces organes ; il faut leur doner du repos & le loisir de se délasser. Ils ne sont pas capables dans les comencemens, de soutenir si long-tems le cours des esprits qui servent à former les traces des objets. Il faut ou arrêter tout court ce torrent, ou faire diversion, en changeant d'objet ; ou causer révol-

sion en s'apliquant à quelque tra-<sup>3. part.</sup>  
 vail qui rapele les esprits en des<sup>sect. 2.</sup>  
 parties du cors éloignées de la  
 tête : & ce dernier moïen de dé-  
 lasser les organes , est le meilleur  
 de tous : parce que le travail de  
 lui-même n'engage point à une  
 nouvêlè aplication d'esprit ; &  
 qu'il y a de plusieurs sortes de  
 travaux qui ne demandent nule  
 attention , & pour lesquels on n'a  
 besoin que du simple débande-  
 ment naturel des ressorts du cors.

## XIII.

Come il n'y a donc guère de  
 Solitaires , quelques studieux &  
 quelques interieurs qu'ils soient ,  
 qui n'aient besoin de quelque pe-  
 tit délassement pendant la jour-  
 née; & que d'ailleurs il s'en trou-  
 ve même dont la stupidité natu-  
 rèle introduisant encore de plus  
 grands vuides dans leur vie , les  
 exposeroit à une dangereuse oi-  
 siveté: rien n'a été ni plus judi-  
 cieux , ni plus sage aux maîtres

3. part.  
sect. 2.

de l'art, que de prescrire à tous les Solitaires en general, quelque tems pour le travail manuel; sauf à la prudence & au discernement des Superieurs, d'en accorder davantage à ceux qui en ont le plus de besoin; moins à ceux qui en ont moins; & d'en priver même tout-à-fait ceux qui ont assez de tête pour se passer de ce remede.

## XIV.

Aussi voïons-nous que c'est ainsi qu'en ont usé ces maîtres de l'art & ceux qui ont écrit des regles pour les Solitaires.

Car premierement il est certain que dans le dessein qu'ils ont eu de remplir les vuides de la vie solitaire, & d'en banir l'oïveté, aïant à trouver un juste temperament entre ceux qui avoient assez de tête pour soutenir l'application à l'étude, & ceux qui en avoient peu; devant faire des loix generales pour les uns &

pour les autres : ils ne pouvoient <sup>3.<sup>e</sup> part.</sup> agir plus judicieusement, que de <sup>sect. 2.</sup> partager les vuides de la vie solitaire à peu près également entre l'étude & le travail : & c'est précisément ce que l'on remarque dans presque toutes les regles Monastiques.

Cêle de saint Antoine, la premiere de toutes, ordonne qu'un Solitaire ait un soin continuel de trois choses : du travail des mains, de la méditation des pseaumes & de la priere.

La regle de saint Césaire veut que les Solitaires s'occupent de la lecture depuis Prime jusques à Tierce, c'est-à-dire, pendant trois heures : & qu'ensuite ils travaillent à ce qui leur sera enjoint.

C'est à peu près le même reglement qu'on trouve dans la regle des saints Serapion, Paphnuce & Macaire.

Celui de la regle de saint Fer-

Saint Fructueux fait dans la <sup>3. part.</sup> <sup>sect. 2.</sup> regle , une hureuse distribution du tems entre la psalmodie , l'oraison , la lecture & le travail. On peut juger du reste par cet endroit. Qu'en Automne , dit-il , & en Hiver les jeunes Religieux s'apliquent à la lecture jusqu'à Tierce : qu'ensuite ils travaillent jusqu'à None ; si toutefois il y a quelque chose à faire : qu'après <sup>Reg. c. 64</sup> None ils vaquent encore à la lecture jusques à la douzième heure ; & que depuis la douzième heure jusqu'au soir , ils méditent sur ce qu'ils auront lû.

Voici ce que porte la regle du Monastere de Tarnat. Il faut qu'en tout tems les Religieux emploient deux heures en des méditations ou lectures spirituelles ( ce qu'êlè porte si loin qu'êlè n'en dispense pas ceux-mêmes qui étoient ocupés au labour & à cultiver la tère. *Binis & ipsi horis lectioni nihilominus vacaturi.* ) En

3. part. Eté Matines & Prime étant di-  
 scit. 2. tes, que tous travaillent à ce qui  
 leur sera enjoint : qu'après Tierce ils retournent achever ce qu'ils avoient comencé : & que depuis Sexte jusqu'à None ils vaquent au recüeillement interieur & à la lecture.

Enfin rien n'est plus considerable , plus précis , ni plus discret sur cete matiere, que ce que porte la plus sainte & la plus entendüe de toutes les regles. Car voici de quêle maniere le saint Patriarche des Moines d'Occident s'y explique. *L'oisiveté, dit-il, est l'ennemi de l'ame. C'est pourquoi les Freres doivent s'ocuper en certains tems au travail des mains ; & pendant certaines heures à de saintes lectures.* Ensuite il entremêle tèlement l'étude avec le travail , dans les différentes saisons de l'année ; qu'il prescrit jusqu'à quatre heures de lecture en Hiver ; & qu'il veut , ( aussi-bien que

plusieurs autres législateurs ) qu'<sup>3. part.</sup>  
 on y emploie les Dimanches en-<sup>2. sect.</sup>  
 tiers.

En second lieu, il est encore constant que malgré ces réglemens généraux, ces saints législateurs ont eu dans le détail, tous les égards possibles aux différentes dispositions des particuliers & à leurs divers degrés de force d'esprit & de cors, pour proportioner l'étude & le travail à la portée de chacun. Ainsi nonobstant le règlement general que S. Benoît a fait de s'ocuper les Dimanches uniquement à l'étude ; le même Saint déclare que si quelcun est ou si paresseux , ou si stupide , qu'il ne veuille, ou qu'il ne puisse ni lire , ni méditer ; qu'on lui enjoigne quelque travail plutôt que de le laisser oisif. Et au contraire , à l'égard des foibles & des délicats , il veut qu'on se garde bien de les acabler ou de les rebuter d'un travail violent ;

M ij



3. part.  
sect. 2.

& qu'on ne leur en done qu'autant qu'il en faut pour leur faire éviter l'oïfiveté.

L'on trouve à peu près , dans les autres légiflateurs , la même confideration & les mêmes égards pour les différentes difpofitions des particuliers : & ils ne conviennent pas moins dans cete fage condefcendance pour les foibles , que dans les réglemens généraux qu'ils ont faits pour partager entre l'étude & le travail le tems de la vie des Solitaires : car il eft vrai que leur confentement ne peut guére être plus unanime qu'il l'eft à l'égard de ces deux exercices.



*De la nature & de l'étendue des  
travaux & des exercices corporels  
propres aux Solitaires.*

## I.

**J**E n'ai presque qu'une obser-  
vation à faire sur ce Chapi-  
tre : mais elle me paroît d'une  
extrême conséquence. Je n'en-  
trerai point dans le détail des  
travaux que l'on peut prescrire  
aux Solitaires : come il y en a  
d'une infinité d'espèces , ce dé-  
tail seroit infini : c'est d'ordi-  
naire sur la situation & les be-  
soins d'une maison, d'une part ;  
& de l'autre , sur le tempera-  
ment du gros d'une Communauté  
qu'un sage Supérieur en doit dé-  
cider : & les Solitaires doivent  
d'eux-mêmes être disposés à re-  
cevoir & executer avec une é-  
gale soumission , tout ce qui leur  
sera prescrit , sans écouter sur ce-

la . ce que l'humeur, l'inclination naturelle , ou leur délicatesse pourroient leur suggerer.

## I I.

Mais la plus importante précaution qui me paroisse devoir être observée sur la nature des travaux propres aux Solitaires ; est de ne leur en prescrire généralement que de moderés & de tranquilles ; & de leur interdire tous ceux où il y a trop de violence & d'agitation.

## I I I.

Ce n'est ni par un goût qui me soit particulier , ni par une délicatesse qui me soit propre : c'est uniquement sur la vûë de la fin principale de la profession religieuse, que je juge ce temperament si nécessaire : car tout le monde fait que la fin d'une profession est come le niveau sur lequel on en doit regler tous les exercices.

La fin principale de la profession des Solitaires , est ( come nous l'avons remarqué dès le commencement ) la conoissance de Dieu & de soi-même : c'est une vie toute interieure ; un recueillement d'esprit & de cœur ; un simple , tranquille & continuel regard sur la Divinité. Tout ce qui peut donc s'ajuster avec cette fin , peut être prescrit aux Solitaires. Et l'on doit au contraire leur interdire tout ce qui peut, je ne dis pas simplement les en éloigner ; mais même les en détourner , ou retarder leur progrès.

## V.

Ce sont pourtant là les plus ordinaires écarts des travaux violens , & d'une trop grande agitation.

Pour conserver le recueillement interieur , & la simple & tranquille presence de Dieu , il

ordinaire des travaux violens ? <sup>3. part. sect. 2.</sup>  
 ne demandent-ils pas pour leur  
 execution, grande affluence d'es-  
 prits, & beaucoup de rapidité  
 dans leur mouvement ? la pre-  
 miere peut-êlè subsister sans  
 quelque épuisement de cerveau;  
 & la seconde sans quelque em-  
 portement dans les esprits ? &  
 conçoit-on que l'ame en cete  
 conjoncture, soit assez maîtres-  
 se du peu d'esprits qui restent  
 dans le cerveau pour les empê-  
 cher, je ne dis pas simplement  
 de suivre le torrent comun ; mais  
 même de s'agiter en mille ma-  
 nieres bizarres ? & comprend-on  
 enfin qu'en cet état d'agitation  
 & de trouble dans lequel ils  
 sont, l'ame en puisse assez dis-  
 poser pour les obliger à aller re-  
 tracer tranquillement les caracte-  
 res des idées spirituelles auxquê-  
 les êlè voudroit s'apliquer ?

## V I I.

N'est-ce pas encore l'êfê or-

3. part. dinaire des travaux violens ,  
 sect. 2. d'exciter un grand nombre de  
 vives & violentes sensations ? le  
 nombre & la diversité des é-  
 forts qu'ils demandent , peuvent-  
 ils subsister , sans que l'ame en  
 ressente les impressions ? car éle  
 reçoit nécessairement le contre-  
 coup de tout ce qui se passe dans  
 le cors ; sur tout lorsque ce qui  
 s'y passe est un peu violent. Qu'-  
 on nous dise donc encore une  
 fois , si l'ame ainsi partagée &  
 come acablée sous le poids de  
 ces sensations , sans conter cê-  
 les qui lui viennent par les yeux  
 & par les oreilles ; si l'ame, dis-  
 je , en cet état est bien disposée  
 à méditer les perfections divi-  
 nes ; à demeurer dans un regard  
 pur & tranquille sur la Divinité ;  
 & à conserver enfin le recüeil-  
 lement interieur ? car le propre  
 des sensations violentes n'est pas  
 simplement de fraper vivement  
 l'ame & de partager sa capaci-

té ; c'est aussi de lui faire vio- <sup>3. part.</sup>  
 lence ; de l'entraîner hors de <sup>sect. 2.</sup>  
 chez elle ; & de la répandre ou  
 dans les objets de dehors , ou du  
 moins dans les diverses parties  
 de son cors.

## VIII.

L'expérience est en cela par-  
 faitement d'accord avec la rai-  
 son ; & il est peu de gens , de  
 ceux qui se sont mis en état de la  
 faire , qui n'aient éprouvé qu'  
 un travail violent , distrait &  
 dissipé , épuisé & apesantit l'es-  
 prit dans ses fonctions. Le mal  
 est que ces fâcheux effets ne du-  
 rent pas simplement autant que  
 le travail : ils continuent même  
 assez long-tems après qu'il a ces-  
 sé ; sur tout dans les jeunes gens  
 qui ont encore peu d'habitude  
 au recueillement intérieur. Et  
 lorsqu'au sortir d'un pareil tra-  
 vail , on est obligé de se rendre  
 à l'Eglise pour chanter les loüan-  
 ges de Dieu ; il en est peu qui ne

s'aperçoivent que le cors fatigué & apesanti , apesantit l'ame ; & que les impressions qui restent des mouvemens qui viennent de se passer , & des objets têrestres & sensibles qu'on vient de quitter , ne produisent que des pensées de même nature , c'est-à-dire , tumultueuses , sensibles & têrestres.

## IX.

On a beau dire que ce desordre ne vient que de ce qu'on ne s'applique pas assez pendant le travail , & de ce qu'on ne travaille pas avec esprit interieur : les mouvemens de la machine , sur tout , lors qu'ils sont un peu violens, emportent bien-tôt l'esprit, & l'appliquent souvent si stupidement à leur objet, qu'on voit bon nombre de Solitaires dont les pensées ne s'élèvent pas au dessus de leur bêche , & qui après avoir comencé par l'esprit, finissent par la chair. Cela peut



avoir quelques exceptions , sur <sup>3. part</sup> tout dans les perſones agueries <sup>ſect. 2.</sup> dans la vie ſpirituële : mais je parle ici du comun des Solitaires : on ne peut raifonablement contester que les choses ne ſe paſſent ainſi , du moins à l'égard des jeunes gens ; & ce n'eſt pas aſſez conoître l'étroite liaiſon de l'eſprit avec le cors , que d'en juger autrement.

## X.

Je voudrois donc ne preſcrire aux Solitaires que des travaux tranquilles , moderés & peu capables de les dérober à eux-mêmes , & de leur faire perdre le recüeillement interieur. Le travail pour être utile à l'eſprit , doit lui-même être animé & ſpiritualisé. Il faut que l'eſprit excite , regle & modere les mouvemens du cors ; & non pas que les mouvemens du cors échaufent & agitent , troublent & emportent l'eſprit : autrement le tra-

vail des Solitaires ne se dingue-  
ra point de ce travail stupide &  
brutal du comun des vigneron  
& des laboureurs, qui s'élevent  
si peu au dessus des mouvemens  
de la machine ; que souvent ils  
ne savent pas à la fin de la jour-  
née, s'ils ont même pensé à quel-  
que chose, pendant tout leur tra-  
vail.

## XI.

Je voudrois que pendant le  
travail, les Solitaires se dissent  
de tems en tems à eux-mêmes  
ce que saint Bernard disoit au-  
trefois à ses Religieux : *Elevons  
nos cœurs au Ciel : élevons en même  
tems, les cœurs & les mains. Leve-  
mus igitur, fratres mei, levemus in  
cælum corda cum manibus.* Je vou-  
drois que pendant cet exercice,  
on leur répétât quelquefois cete  
parole de l'Apôtre : *Recherchez  
les choses celestes: n'aïez de goût que  
pour les choses du Ciel, & non pour  
cêles de la tère : Quæ sursum sunt*

*sapite : non quæ super terram.* Car <sup>3. part.</sup> l'experience, dit saint Bernard, <sup>sect. 2.</sup> fait voir que ce n'est que par de semblables efforts qu'on peut élever des cœurs que la corruption d'un cors mortel apesantit sans cesse ; & que le séjour dans les choses tèreſtres altere continuëlement. *Quantis conatibus corda levare neceſſe eſt, quæ quidem & corruptio corporis aggravat, & terrena habitatio deprimit ?*

Serm. 5.  
de Aſ-  
cenſion.

## XII.

On dira qu'une des fins du travail eſt la penitence ; & qu'ainſi il doit être rude & violent. Il eſt ſans contredit , que la penitence eſt une des fins du travail : mais on doit prendre garde que l'eſſentiel de la penitence conſiſte plus dans les diſpoſitions de l'eſprit, que dans les mouvemens du cors : ceux-ci ne ſont, pour ainſi dire, que le cors de la penitence , & cêles-là en ſont l'ame : & ainſi ceux-ci ſans

cêles-là, ne font qu'un cors sans ame.

Mais come ce cors sans l'ame, n'est bon à rien ; & qu'au contraire l'ame seule pouroit toujours être utile , & tenir lieu de penitence : les Solitaires doivent beaucoup prendre garde de perdre l'esprit de la penitence , à force d'en vouloir conserver le cors ; ou de lui doner du cors, aux dépens de l'esprit : car c'est ce qui arive inmanablement à ceux qui s'abandonant au mouvement des esprits animaux ; toujours violens & fougueux dans la jeunesse , suivent à l'aveugle les révolutions de la machine qu'ils font jouër. Ils travaillent beaucoup , & ne font rien : ils se tuent de penitence , & ne font point de penitence ; parce qu'ils s'atachent au cors qui tuë , & négligent l'esprit, qui seul vivifie.

Pour éviter donc cet écüeil ; rien n'est plus à propos que d'éviter les travaux excessifs & violens ; que de n'en prendre que de modérés , & de s'y apliquer avec assez de moderation & de retenuë , pour conserver toujours la presence de Dieu , l'attention sur soi-même, & les dispositions d'humiliation , de gémissement & de componction qui font l'esprit de la penitence. Mais come ceci regarde l'usage qu'on doit faire des travaux ; il faut réserver à en parler exprés dans un moment.

## XIV.

J'ajouterais seulement ici que de tous les exercices corporels, je n'en fai point de plus propres à abatre le cors, à mortifier les sens, à banir les idées fâcheuses dans les momens de tentation, à remplir le devoir de la penitence , à en conserver également

3. part.  
sect. 2.

l'esprit & le cors, & à prévenir les abus quel'on fait des travaux manuels pour oublier Dieu & se perdre soi-même de vûë, que certaines austerités & macérations corporêles trez-vives, mais secretes, qui sont en usage dans les Cloîtres.

## XV.

Par exemple, qu'un home porte sur ses reins une ceinture de fer armée de pointes : peut-il la soutenir quelques jours, 1°. sans que son cors en souffre de l'abatement ? & 2°. sans que ses sens & sa délicatesse en soit mortifiée ? 3°. Si quelques idées importunes lui causent alors quelque tentation, ne lui est-il pas aisé de s'en afranchir, en s'apliquant vivement les pointes de cete ceinture ? cete vive application ne fera-t-êlé pas naturellement révulsion dans les esprits qui retracent ces funestes idées ? cete révulsion ne fera-t-êlé pas

diversion dans les idées ? & ce <sup>3. part.</sup> changement ne fera-t-il pas é- <sup>sect. 2.</sup>vanoûir la tentation ? 4°. N'est-ce pas une bone penitence que de n'être pas un seul moment dans la journée sans ressentir quelque douleur plus ou moins vive ? & 5°. n'est-ce pas en conserver également l'esprit & le cors, que d'être si souvent averti par cete douleur même , de l'offrir à Dieu, pour satisfaire à sa justice , pour l'amour de laquelle on s'est volontairement chargé de cet instrument ? 6°. Enfin cet exercice a de plus cet avantage sur les travaux manuels, que ne demandant ni diversité d'objets & de mouvemens ; ni variété de sensations ; tout se passant dans la simplicité & dans l'obscurité, en secret & sous les yeux de Dieu seul ; loin d'être propre à nous dissiper, à nous tirer de chez nous , & à nous répandre au dehors ; rien au con-

3. part.  
sect. 2.

traire n'est plus propre à nous retirer des objets sensibles & flatteurs ; à nous faire rentrer chez nous ; & à nous appliquer à Dieu à qui nous ofrons ce continuel sacrifice de douleur : en un mot, cete douleur est assez vive pour tenir lieu de penitence, & assez simple & tranquille pour ne pas dissiper ; sans conter qu'êlé est assez secrete & assez cachée pour n'exposer pas à la vanité ; autre avantage qui rend encore cet exercice de beaucoup supérieur aux travaux extérieurs & publics.

## XVI.

On opose que ces austerités ne sont point dans la Regle de saint Benoît.

Mais 1<sup>o</sup>. quand cela seroit : qu'est-ce que cela fait pour les Solitaires qui n'ont point fait profession de cete Regle ? Est-ce qu'il n'y a point au monde , ou qu'il ne peut y avoir d'autres



Solitaires que les Benedictins ? 3. part.  
sect. 2.

2°. A se retrancher même aux Benedictins , est-ce que la Regle de saint Benoît est come l'Apocalypse ? n'est-il point permis d'y rien ajoûter ? est-il défendu de faire plus de bien que ce qu'êlé en prescrit ? D'où vient donc que son Auteur déclare qu'il ne la done que come une ébauche de perfection ; & qu'il laisse la liberté d'aler plus loin, à ceux qui en auront le mouvement ? *Caterum ad perfectionem qui tendit , &c.*

3°. Quand il n'y auroit que ces dernieres paroles , êles devroient sufire pour faire voir qu'il est faux que ces austerités ne soient point de la Regle : car il est visible que saint Benoît a prétendu autoriser par-là toutes les saintes pratiques des Peres du desert.

4°. Mais il y a encore quelque chose de plus formel ; &

3. part.  
sect. 2.

l'on ne peut raisonablement douter que par le reglement que le Saint a fait de châtier son cors ; *corpus castigare* , il n'ait compris toutes les especes d'austerités.

5°. Enfin les Benedictins même ( quand on voudroit ne parler que d'eux ) tiennent ces exercices par une tradition constante de presque tout ce qu'il y a eu de grands homes dans leur Ordre , sans en excepter saint Benoît. Car que fît-il un jour se voïant vivement pressé d'une tentation ? Il étoit en pleine campagne : nul exercice de Communauté ne le retenoit. Il lui étoit aisé de metre en usage le travail des mains , qu'on regarde come le grand remede des tentations. Il pouvoit faire des corbeilles , ou bêcher la tête. Non : nul de ces remedes ne lui parut suffisant pour son mal. Il n'en trouva point de plus prompt , ni de plus sûr , que de se rouler nud

sur les épines , jusqu'à ce qu'il <sup>3. part.</sup> eût fait sur son cors , un assez <sup>sect. 2.</sup> grand nombre d'ouvertures, pour en faire sortir avec son sang , le plaisir impur qui le tenoit. Or il est visible que se rouler nud sur les épines , ou les faire rouler sur son cors par une ceinture de fer , ou par une discipline armée de pointes , c'est assez la même chose.

## ARTICLE III.

*De la fin des travaux & des exercices corporels.*

## I.

**L**Es travaux & les exercices corporels sont visiblement susceptibles de plusieurs fins toutes légitimes ; mais qu'elles que soient celles qu'un Solitaire se prescrit ; elles doivent nécessairement être subordonnées à la fin principale de sa profession : je veux dire à la connoissance de

3. part.  
sect. 2.

Dieu & de soi-même ; & il n'y auroit rien de moins raisonnable , ni de plus opposé à l'esprit de cete profession , que de n'user de ces exercices que pour se dissiper , se distraire de la présence de Dieu , & se perdre soi-même de vûë.

## II.

C'est cependant ce que font la plupart des Solitaires ; souvent même sans le savoir , & sans y faire réflexion. On n'a garde , en allant au travail , de se proposer de perdre Dieu de vûë , ou de se fuir soi-même. On regarde même cet exercice come un de ceux que l'obeïssance prescrit ; mais on croit s'en acquiter suffisamment , en executant & finissant l'ouvrage imposé : & come pour cela , il ne faut que quelques mouvemens du cors , & souvent même qu'un débandement de ressorts assez naturel ; on ne se met en peine que de les faire jouër , & on laisse aler cependant

dant l'esprit où il lui plaît : c'est-<sup>3. part.</sup>  
à-dire , hors de lui-même , &<sup>sect. 2.</sup>  
loin de Dieu : on oublie & les  
fins particulieres du travail , &  
la fin generale de la profession.  
Fatigué des exercices sombres ,  
unis & tranquilles de la cêlule ,  
on se répand avec plaisir dans la  
varieté & la vivacité des mouve-  
mens du cors. Soulagé du poids  
insupportable de la vûë de soi-mê-  
me , & de la sévere présence d'un  
Dieu ; on ne prend les heures que  
pour des momens dans cet exer-  
cice : on ne le quite qu'à regret ;  
& enfin forcé d'en abandonner la  
réalité , on en remporte dans sa  
cêlule les plus divertissantes ima-  
ges , que les uns entretiennent aussi  
long-tems qu'ils peuvent ; & que  
les autres ont bien de la peine à  
chasser. Ce ne sont point ici des  
jugemens téméraires , ou de vai-  
nes conjectures : ce sont des foi-  
bleses ordinaires dans les ob-  
servances les plus régulières ; &

que l'on a apprises de l'aveu ingenu de plusieurs Solitaires qui passoient pour des modeles de régularité.

## III.

Que ceux donc qui aspirent tout de bon à la vie de l'esprit, & à devenir homes interieurs, comprennent une bone fois que le travail d'ailleurs si édifiant & si saintement institué, ne leur deviendra à cause de leur corruption naturêle, qu'un sujet de dissipation & d'atiedissement, & qu'une ocasion d'oubli de Dieu & de soi-même; s'ils ne font de continuels éforts pour le rapporter à la fin principale de leur profession; & s'ils n'y aportent d'autant plus de vigilance & d'attention sur eux-mêmes, que cet exercice, tout innocent qu'il paroisse, est plus propre à les tirer de chez eux, & à les répandre au dehors.

Cependant come à l'égard de bien des gens , il faudroit peut-être trop de contention pour rapporter ainsi à la conoissance de Dieu & de soi-même , un exercice dont les mouvemens sont si dissipans ; ils doivent du moins le rapporter à ses fins particulieres : come *la penitence , le sacrifice de son cors , l'emploi du tems , la fuite de l'oïveté* : mais en même tems ils doivent toujours se souvenir que quelque violente que soit l'agitation du cors que l'on se done ; il n'y a ni penitence , ni sacrifice , sans les dispositions d'esprit & de cœur , qui en sont come l'ame : je veux dire sans humilité ; sans componction , sans douleur , & sans amour ; come aussi il n'y a ni emploi du tems , ni fuite d'oïveté ; sans application interieure , sans présence de Dieu , sans vigilance , & sans attention sur soi-même : Dès qu'on perd

## 294 DE LA CONOISSANCE

3. part. ces dispositions, on est oisif, &  
 sect. 2. l'on perd le tems; fît-on seul tous  
 les ouvrages d'une Comunauté,  
 & dût-on s'agiter jusqu'à fuer  
 le sang & l'eau. Mais ces dispo-  
 sitions meritent bien un Chapi-  
 tre exprez.

## ARTICLE IV.

*De la maniere & des dispositions avec  
 lesquelles on doit vacquer au travail.*

## I.

Toute cete matiere est si  
 liée, qu'il est mal aisé de  
 ne passer pas insensiblement d'un  
 Chapitre à un autre : & ainsi  
 nous avons déjà marqué imper-  
 ceptiblement les plus considera-  
 bles de ces dispositions : savoir,  
*la vigilance, l'attention sur soi-mé-  
 me, l'aplication interieure, & la  
 présence de Dieu* : mais come il  
 faut tomber d'acord que ces dis-  
 positions sont dificiles à conser-  
 ver au milieu des mouvemens



de la machine ; il faut y en ajoû- <sup>3. part.</sup>  
 ter quelques autres qui puissent <sup>sect. 2.</sup>  
 leur servir d'apui & come de  
 sauvegarde.

## II.

Je n'en fai point qui soit plus  
 marquée à ce caractere , que cê-  
 le de *posseder son ame* , & d'être  
 tellement maître de ses mouve-  
 mens, qu'il n'en échape aucun  
 sans l'ordre & sans l'aveu de la  
 raison ; mais cete disposition en  
 demande encore plusieurs autres  
 subalternes.

## III.

Et ainsi ma pensée est, que co-  
 me on ne doit prescrire aux So-  
 litaires nul travail violent , ex-  
 cessif, ou trop remuant ; les So-  
 litaires doivent aussi prendre soin  
 de banir de cet exercice tout em-  
 pressement , toute passion , tout  
 desir inquiet de réüssir , ou de ve-  
 nir à bout d'une certaine tâche ;  
 en un mot, toute ardeur excessi-  
 ve : car outre que ces dispositions

ne tendent qu'à faire sortir une ame hors d'èle-même ; c'est le plus souvent l'avarice , la vaine gloire , ou une sote complaisance qui sont les motifs de cet empressement & de cete ferveur ; & cela est sur tout à craindre , lorsqu'on travaille à la vûë d'un Supérieur & d'une Comunauté.

## I V.

Certainement on s'y trompe fort ; & il arive souvent que l'on prend pour ferveur d'esprit , & pour ardeur d'amour de Dieu , ce qui n'est qu'un pur éfet ou d'inquietude & de passion violente , ou d'un feu d'imagination , ou même qu'un pur débandement naturel des ressorts d'une machine bien montée. Il est bon , il est édifiant dans une Comunauté , d'être ponctuel aux exercices , de s'y rendre des premiers ; & si ce sont exercices de cors , il est bon d'y apporter de l'activité , du courage & de la

ferveur : mais il est encore plus important d'y observer l'assiete de l'esprit, & de prendre garde que ces exercices au lieu de lui profiter, ne lui nuisent, en l'amusant & le détournant de l'application à Dieu, & de l'attention sur lui-même : car il est surprenant à combien peu de frais l'esprit se divertit & se dissipe : il ne faut rien pour l'amuser. Ballier & netoïer un Cloître n'est pas une occupation de foi fort agréable, ni fort divertissante : cependant un Solitaire n'en aiant point d'autre, s'en fera, je ne dis pas simplement un plaisir ; mais quelquefois même un objet de passion, come d'avarice, de vanité, de complaisance, capable de lui faire passer agréablement une partie de la journée : parce qu'il le décharge du poids insupportable d'une application serieuse, & lui dérobe la chagrinante vûë de lui-même, qui lui seroit inévita-

ble dans le repos de la cellule.

## V.

C'est pour cela que dans la distribution que l'on fait des travaux aux Solitaires, je ne croirois pas qu'il fût à propos de leur prescrire de tâche, ni de fin passagere : car alors il est aisé qu'on se fasse un point d'honneur d'en venir à bout, & en peu de tems : ce qui produit souvent sans qu'on s'en aperçoive cete agitation, qui fait sortir l'esprit hors de lui-même ; & ces mouvemens violens que l'on prend pour une sainte ferveur. Je voudrois donc leur dire, en leur assignant un travail : faites-en ce que vous pourrez ; le reste demeurera : on ne conte point sur votre travail : on n'attend point apres ; on s'en passeroit bien : pensez seulement à conserver le recueillement interieur ; & songez moins à beaucoup travailler, qu'à bien travailler : je veux dire à spiritualiser votre

travail par des dispositions d'esprit toutes chrétiennes. En un mot, j'aimerois mieux qu'un Solitaire ne bêchât que six piés de tête en tout un jour, pourvû qu'il le fît dans ces dispositions, que de lui en voir bêcher sans êles, un arpent.

## V I.

Ce n'est ni de l'étendue, ni de la violence du travail, qu'on doit juger de son prix, ou du merite de celui qui travaille; mais de la maniere & de l'esprit dont il s'y ocupe. *Lequel est meilleur Religieux, de celui qui pendant le travail s'est beaucoup humilié & recueilli : ou de celui qui s'est bien fatigué ? n'est-ce pas celui qui a pris le parti de l'humiliation, & du recueillement ?* \* dit saint Bernard ?

## V I I.

Voila ce qui me paroît de plus important sur les dispositions avec lesquelles on doit vaquer au travail. J'ai traité jusques ici,

N v

3. par. sect. 2.

\* Quis vero melior, humilior an fatigatior ? an non is qui à Domino didicit mitis esse & humilis corde ; qui & cum Maria optima partem elegit, quæ non auferetur ab eo ?

300 DE LA CONOISSANCE  
assez amplement de cet exercice  
& de celui de l'étude : j'ai dit ce  
que je pensois de leur utilité &  
de leur nécessité, de leur éten-  
duë & de leurs bornes ; & enfin  
de l'usage qu'on en doit faire  
dans la vie solitaire. Que si après  
cela , on me presse de dire au-  
quel de ces deux exercices je ju-  
ge que la préférence soit dûë  
dans la profession Monastique :  
je me contenterai d'aléguer pour  
réponse, les avantages que l'é-  
tude me paroît avoir au dessus du  
travail ; & puis je laisserai la dé-  
cision de la question à ceux qui  
me la proposent.

#### ARTICLE V.

*Avantages de l'étude au dessus du  
travail manuel dans la profession  
Monastique.*

POur faire voir d'un coup  
d'œil les avantages de l'é-  
tude au dessus du travail manuel

dans la vie solitaire; il ne fait que <sup>3. part.</sup>  
 justifier la verité de ces trois <sup>2. sect.</sup> propositions. 1°. Que le travail manuel n'a nules utilités considerables dans cete vie , qui ne conviennent à l'étude ; & qu'êlé ne possède même beaucoup plus parfaitement. 2°. Que l'étude n'a nul des défauts & des inconveniens auxquels le travail est sujet. 3°. Que l'étude même incomparablement plus droit que le travail , aux fins principales de la vie solitaire. Or c'est ce qu'il est aisé de justifier.

## §. I.

*Que le travail n'a nules utilités considerables dans la vie solitaire , qui ne conviennent plus parfaitement à l'étude.*

## I.

Les plus considerables utilités du travail manuel sont 1°. De mortifier & d'abatre le cors.

Nvj

2°. De fournir des moïens de penitence. 3°. D'humilier l'esprit. 4°. D'amortir les passions, & de banir les tentations. 5°. De chasser l'oïveté : mais qu'est-ce que l'étude ne fait pas de tout cela, & qu'êlè ne fait pas incomparablement mieux que le travail ?

## II.

Et 1°. Quel exercice est plus capable de mortifier & d'abatre le cors, que l'étude & qu'une vie de cabinet, toute de réflexions & de méditations ? Il est vrai que ceux qui ne l'ont pas éprouvée ne la regardent d'ordinaire que come une vie aisée & comode, molle & sensuêlè ; & même en quelque façon oïfivè ; parce qu'ils ne la considerent que par les dehors : mais ceux qui en ont l'usage en jugent bien autrement. Les abatemens, les lassitudes, les épuisemens qu'ils y éprouvent ; la paleur de leur visage, & le



dessechement de tout leur cors, <sup>3. paré</sup>  
 leur disent & leur prouvent même <sup>sect. 2.</sup>  
 d'une maniere assez sensible,  
 que cet exercice abat & mortifie  
 le cors. Mais la comparaison  
 que l'on peut faire de ceux qui  
 cultivent l'étude avec ceux qui  
 donent trois ou quatre heures  
 par jour au travail, acheve de  
 justifier que cèle-là mine le cors  
 & la santé bien autrement que  
 celui-ci: il ne faut que jeter les  
 yeux sur une Communauté de Solitaires  
 pour s'apercevoir de l'extrême  
 différence qu'il y a de la  
 santé des uns à cèle des autres;  
 & pour voir que l'embonpoint  
 des travailleurs est bien autre  
 que celui des étudiants.

Et certes il ne faut qu'un peu  
 de conoissance de ce qui se passe  
 dans le cors humain, pendant  
 ces deux exercices, pour juger  
 aisément que cela doit être ainsi.

## III.

L'exercice du cors, quand il

3. part.  
2. sect.

n'est pas outré, & qu'il n'est que de trois ou quatre heures par jour, & encore interrompuës ; loin de causer quelque épuisement considerable d'esprits, ou quelque dérangement dans les parties solides, ce qui produit la maigreur ; n'est guères propre qu'à former de nouveaux esprits, & qu'à affermir les parties solides : parce que cete mediocre agitation donant lieu d'une part aux humeurs les plus grossieres de s'échaper ; & facilitant de l'autre la digestion & la distribution des alimens ; il est visible & que la masse du sang, qui est la matiere des esprits en doit augmenter ; & que sa circulation s'en faisant avec plus de rapidité, les parties des alimens ont plus de force pour s'insinuer entre les parties solides, & pour leur doner ainsi plus de fermeté, & même plus d'étendue ; & c'est ce qui fait aussi que les gens

d'un travail modéré, sont d'ordinaire beaucoup plus gras & plus forts que les autres. 3. par<sup>te</sup>.  
sect. 2<sup>e</sup>

## I V.

Il en est tout autrement de l'exercice de l'étude ; & cela par des raisons contraires. Il s'y fait un épuisement incroïable d'esprits animaux. Come ceux-ci sont le grand instrument du tracement & du retracement des idées ; & que dans un quart-d'heure de méditation, il se présente une quantité prodigieuse de ces idées : on voit bien que cela ne se peut faire sans que les esprits en reçoivent de l'afoiblissement & de la diminution ; & cèle-ci devient éfectivement en peu de tems si sensible, qu'il est peu de gens d'étude qui en moins d'une heure d'aplication, ne s'en aperçoivent par le refroidissement des piés & des parties éloignées du cœur.

Mais ce qui est extrêmement

3. part.  
sect. 2.

remarquable, c'est que cet usage & cete consommation d'esprits pour les fonctions spirituelles, font un grand obstacle aux fonctions corporelles : la digestion, la distribution & la circulation ne s'en font pas à beaucoup prez si bien : les mouvemens des divers muscles du cors en sont bien moins vigoureux & réguliers. Tout cela produit des engourdissemens & des langueurs, des abatemens & des lassitudes. Tout cela enleve le vermillon du tein ; desseche & amaigrit même considerablement, lorsque l'étude est serieuse & de durée.

Et ainsi, en matiere de mortification & d'abatement du cors, le travail, je dis même le travail ordinaire des laboureurs & des vigneron, n'est point comparable à l'exercice de l'étude. Il en faut dire de même en matiere de mortification d'esprit. Il ne s'en trouve presque point

dans le travail manuel. Come il <sup>3. part.</sup> ne dépend presque que d'un dé- <sup>sect. 2.</sup>bandement naturel des ressorts de la machine, l'esprit a la liberté de s'échaper par où il lui plaît; & quand même il voudroit suivre ou diriger ces mouvemens, loin d'y trouver de la gêne ou de la mortification, il n'y trouveroit que du divertissement; mais dans l'étude ( j'entens une étude serieuse, réguliere & solide ) l'esprit est gêné en mille manieres. Il est ataché à un sujet qui l'ocupe les heures entieres si servilement, qu'il ne doit pas le perdre un moment de vûë: il faut qu'il rentre sans cesse en lui-même; qu'il y consulte la verité interieure avec une attention toujours nouvêle, & qu'il suspende sans cesse son jugement, jusqu'à ce que l'évidence l'emporte. Toutes fonctions les plus gênantes & les plus fatigantes dont l'esprit soit capable.

3. part.  
sect. 2.

On dira que la curiosité ou une secrète vûë de vanité, peut doner à l'esprit plus de plaisir, que tous ces assujetissemens ne lui donent de fatigue. Cela peut arriver lorsqu'on ne se fait de l'étude qu'un pur divertissement ; mais non pas lorsqu'on s'en fait un exercice sérieux, & qu'on s'y applique dans l'esprit de sa profession.

## V.

2°. Il est aisé de faire voir qu'en matiere de penitence, l'étude n'est pas moins superieure au travail. Ce second avantage est visiblement une suite du premier : car si l'étude abat & mortifie le cors & l'esprit même beaucoup plus que le travail ; il est visible qu'êlle fournit beaucoup plus de moïens de penitence : aussi est-il vrai qu'on la regarde comunément dans les Cloîtres, come beaucoup plus pénible. Une preuve invincible de

cela, est ce qu'on remarque tous <sup>3. part.</sup>  
 les jours dans les Comunautés <sup>sect. 2.</sup>  
 régulières ; que les jeunes gens  
 qui ont encore un peu de vertu ,  
 sentent infiniment plus de pen-  
 chant pour les exercices du cors  
 & les travaux manuels, que pour  
 les exercices de l'esprit & de la  
 cellule : que lorsqu'on leur done  
 le choix des uns & des autres :  
 ils préfèrent toujours les pre-  
 miers aux derniers ; & qu'enfin  
 on ne les voit guères sortir de  
 leurs cellules avec plus d'empres-  
 sement & de démonstration de  
 joie, que lorsqu'on vient à son-  
 ner le travail : car tout cela mar-  
 que sensiblement qu'ils trouvent  
 cet exercice bien moins mortifi-  
 fiant que ceux de l'esprit ; &  
 qu'on rencontre dans ceux-ci  
 bien plus de penitence.

## VI.

Pour l'humiliation d'esprit, il  
 est sûr qu'il y en a dans le travail  
 manuel : & il est difficile qu'un

310 DE LA CONNOISSANCE  
3. part. esprit hautain & plein de son me-  
sect. 2. rite se voit assujéti à bêcher la  
tête, ou à faire la lessive, sans res-  
sentir que ces exercices le rava-  
lent & le rabaisent beaucoup ; &  
sans croire son merite fort mal  
traité. Cependant lorsque ces  
exercices se font en comun par  
un grand nombre de Solitaires  
de toutes conditions & de tout  
âge ; il est certain qu'on ressent  
bien moins l'humiliation qui leur  
est attachée : il arive même sou-  
vent , come nous l'avons déjà re-  
marqué , qu'alors , au lieu d'en  
prendre ocaſion de s'humilier ,  
on trouve dans la presence de ses  
freres qu'on a pour spectateurs ,  
cèle de se relever , de s'y distin-  
guer ; & souvent même de se fai-  
re un sujet de vanité & d'or-  
güeil , de ce qui n'avoit été desti-  
né que pour abatre & humilier  
l'esprit.

## VII.

L'humiliation attachée à l'é



tude est toute d'une autre nature : come cêlé du travail ne nous fait nulement sentir nôtre foiblesse, & qu'êlé ne consiste qu'à se voir apliqué à des fonctions fort méprisées du comun des hommes; dés qu'on voit tous les membres du cors où l'on est associé s'en faire un égal honeur & un même merite; il est aisé qu'on n'y trouve plus nule humiliation: mais cêlé de l'étude ne dépend nulement de l'opinion des hommes; ni de ce qu'ils pensent ou ne pensent pas de cet exercice: êlé consiste à nous faire sentir en mile manieres nos tenebres, nôtre ignorance, nôtre foiblesse, & l'extrême dépendance où nous sommes des organes du cors pour les fonctions même de l'esprit; ce qui est tout autrement humiliant.

## V I I I.

Combien une ame ne se sent-êlé pas humiliée, lorsque d'une

3. part.  
sect. 2.

3. part.  
sect. 2.

part se conoissant faite pour la verité, éle se voit de l'autre sujete à tant d'illusions & d'erreurs ! éle sent tant de peine à contempler cete verité pour laquelle éle est créée ; tant de fatigues à la chercher ; tant de foiblesse à la poursuivre ; si peu de lumiere pour la discerner ; si peu de fermeté pour la retenir lorsqu'ele l'a trouvée ; & enfin une si extrême dépendance des organes du cors dans ses plus nobles fonctions , que non seulement un petit mal de tête ; mais une legere piqure au bout du doigt , est capable de la troubler dans son exercice , de lui faire perdre de vûë la verité , de lui faire abandonner actuëlement la recherche , d'obscurcir ses idées , de corrompre ses jugemens , & de confondre ses raisonemens ?

# IX.

Rien cependant n'est plus ordinaire dans l'exercice de l'étu-

de , que ces humiliantes expériences : on les fait , ou plutôt on les souffre malgré soi cent fois par jour ; & toute l'estime des hommes n'est pas capable de vous en ôter le sentiment. 3. part.  
sect. 2.

Il est vrai que la vûë de cete estime est flatteuse ; & que jointe à la découverte que l'on fait de quelques verités , elle peut exciter des sentimens de vanité & de complaisance : mais pour peu qu'on veuille réfléchir sur le peu de part que l'on a eu à la découverte de ces verités , sur les indispositions qu'on y a aportées , sur le grand nombre de verités qui échappent faute d'aplication & d'attention ; il ne sera pas mal aisé de se défendre de ces sentimens de vanité , & de se juger fort indigne de l'estime des hommes.

## X.

4°. A l'égard des passions & des tentations , il est certain que

l'étude a toute une autre vertu que le travail pour arrêter leur progrès ; & qu'elle est de toute une autre force pour amortir les unes & banir les autres. La plus ordinaire & la plus fréquente source des passions & des tentations n'est pas le cors ; c'est l'esprit. C'est le plus souvent à ses idées excitées ou fortuitement , ou à dessein , qu'elles doivent leur origine. L'idée d'un objet ou flatteur ou chagrinant se présente : l'imagination la grossit ; elle s'en échauffe & s'en remue : ce mouvement passe jusqu'au cœur ; & celui-ci , par ses diverses agitations & les nouveaux secours qu'il donne aux esprits , remue la volonté , & fait même quelquefois prendre au cors la posture qui lui convient par rapport à l'objet représenté par l'idée ; & c'est ainsi que se forment les tentations & les passions.

Comment donc les prévenir ,  
ou les arrêter ? le grand secret est  
de faire diversion dans les idées,  
& de donner le change à nôtre es-  
prit. Rien n'est plus propre à  
banir une idée profane ou im-  
pure, qu'une idée chaste & sain-  
te. La vûë d'une verité solide &  
chrétienne , d'une de ces verités  
terribles ou consolantes que la  
Religion enseigne, est capable de  
faire disparoître en un instant ,  
les plus noires & les plus funestes  
idées. Et ainsi pour réussir dans  
le combat des tentations & des  
passions, l'on voit bien qu'il faut  
être plein de chastes & saintes  
idées, de verités solides & chre-  
tiennes. Mais comment s'en remplir  
que par l'étude & la méditation ?  
où les puiser que dans la lecture ?  
on peut assurer que dans le cours  
ordinaire il n'y a point d'autre  
voie que celle-là, sur tout à l'é-  
gard des jeunes gens qui entrent

3. part. dans un Cloître sans acquis &  
2. sect. sans étude; & qu'un silence éternel réduit à l'impuissance presque absolue d'apprendre rien de personne.

## XII.

Encore si dans la solitude ; l'on n'avoit à combattre que les idées nouvelles qui s'y présentent; ces jeunes Solitaires pourroient espérer qu'éloignés en cet état de tous les objets trop vifs & trop sensibles ; réduits à n'être plus frappés que par des objets qui n'ont rien que de sombre & de simple ; de froid & de languissant ; ils pourroient trouver assez de force pour résister aux foibles idées qui leur reviendroient de ces objets : mais il est peu de jeunes gens qui sortent du monde, sans une malheureuse provision d'idées profanes, impures & funestes. Vous les voyez la tête enfoncée dans un capuchon , la bouche fermée , les

yeux baissés, le visage pâle, mor-<sup>3. part.</sup>  
ne & abatu ; mais, mon Dieu, <sup>scett. 2<sup>e</sup></sup>  
que sous tout cet air de modestie, de tranquillité & de mort, il y a souvent d'agitation, de trouble & de tempête ! que dans l'intérieur de cete tête apparemment si mortifiée & si calme, il y a d'ennemis cachés & de sujets révoltés ! En combien de différentes manieres les anciennes & funestes idées dont êle est pleine, ne s'y remuent-êles pas ? le plus insensible raport de l'objet, le plus innocent avec les objets criminels, est capable d'en soulever toutes les idées ; & enfin eussiez-vous les yeux, les oreilles & tous les sens bouchés, le seul cours fortuit des esprits animaux sur les traces de ces anciens objets, pourroit en réveiller les images.

## XIII.

Mais quel trouble dans l'imagination, quels mouvemens dans

le cœur, qu'ê le fougue dans les passions le soulevement de toutes ces idées n'excite-t-il pas ? toutes les anciennes playes du cerveau se renouvellent : & ainsi ce pauvre Solitaire, que l'on croit si tranquile, n'est pas simplement troublé ; mais même souvent cruèlement agité, impitoyablement déchiré : & tout cela produit quelquefois d'étranges effets.

## XIV.

Quel remede à cela ? & quel secours doner à ces jeunes Solitaires ? vous les faites travailler des mains : vous vous en prenez au cors ; & le mal vient de l'esprit. Si le travail est violent, vous arêterez peut-être le soulevement du cors ; mais vous n'arêterez pas celui du cœur ; & moins encore celui de l'esprit, source de l'un & de l'autre : & si le travail est moderé, come il l'est d'ordinaire dans les Comunautés ;



vous n'arrêterez ni le soulevement du cors, ni celui de l'esprit: <sup>3. part. selt. 2.</sup> ou enfin si vous les arrêtez pour le moment du travail; ce tems passé, ils reviendront avec d'autant plus de force; qu'ils ont été quelque tems suspendus; & peut-être même encore plus violemment: parce que lorsque le travail n'est que modéré, il est plus utile à la santé & à l'embonpoint du cors, qu'une vie sédentaire & de repos.

## XV.

Il n'y a donc point de plus souverain remède à tous ces desordres; point de meilleur baume pour refermer ces anciennes playes mortêles, dont le cerveau des jeunes gens est couvert; point enfin de plus sûr secret pour amortir les passions & banir les tentations, que de substituer de nouvelles idées aux anciennes; & enfin cete substitution ne se peut mieux faire que par l'exercice

de l'étude & de la lecture : ou plutôt il faut dire qu'elle ne se peut faire que par-là , dans les Cloîtres où l'on fait profession d'un silence éternel.

## XVI.

5. La dernière utilité que nous avons remarquée dans le travail , est la fuite de l'oïveté. Sur cela bien des gens auront peine à croire que le travail ne l'emporte pas sur l'étude. On regarde communément cêlè-ci comme une pure oïveté ; & dès qu'un homme , loin de se remuer & de s'agiter , passe les journées entières sur une chaise , les bras croisés & les yeux fermés ; c'en est assez à mille gens , pour croire avoir droit de traiter sa vie d'un sommeil létargique , & toute sa conduite d'une blâmable fainéantise , d'une paresse criminêlè , & d'une pure oïveté.

## XVII.

Mais que les sages en jugent

bien autrement ! Ils savent qu'il <sup>3. partie</sup> y a de deux sortes d'oïiveté : l'u- <sup>sect. 2.</sup>ne du cors ; l'autre de l'esprit : que cêlè du cors consiste dans la cessation des mouvemens libres de la machine ; & cêlè d'esprit , dans la cessation des mouvemens libres de l'entendement & de la volonté. Ils savent que ce n'est que par cete dernière oïiveté que l'home peut être vraiment oïif : que ce n'est que pour la banir que les Instituteurs des Ordres ont établi le travail manuel : mais ils savent aussi que ce remede n'est pas si souverain qu'il ne puisse ariver, & qu'il n'arive même souvent , que l'on soit dans une parfaite oïiveté lors même que l'on travaille avec plus de violence , & que le cors s'agite le plus ; & qu'au contraire on peut être les journées entieres les bras croisés, & immobile sur une chaise , sans être un moment oïif : parce que l'esprit & le

cœur sont également occupés : l'un d'idées salutaires, & l'autre de bons mouvemens. C'est cet état de tranquillité des personnes d'étude & de méditation que les Peres ont apelés, *otium negotiosum*, une *oisiveté agissante*. Et c'est de cet hureux repos qu'un Auteur moderne a dit agreablement, qu'il ne lui manquoit qu'un meilleur nom. Et que tout ce qu'il y avoit à souhaiter étoit qu'étudier & méditer s'apelât travailler.

## X V I I I.

Puis donc que l'oisiveté que nous devons fuir, & que les Peres ont eu dessein de banir, n'est que l'oisiveté d'esprit : il est visible qu'à cet égard, l'étude a encore de grands avantages sur le travail manuel ; & qu'elle mene infiniment plus droit à cete fin.

Et ainsi l'on doit conclure que le travail n'a nules utilités dans la vie solitaire, qui ne conviennent beaucoup plus parfaitement à l'étude.

*Que l'étude n'a nul des défauts &  
des inconveniens auxquels le  
travail est sujet.*

## I.

Les principaux inconveniens du travail, sont ( come on l'a déjà remarqué plus d'une fois ) qu'il distrait & qu'il disipe ; qu'il nous tire hors de chez nous , & nous répand au dehors ; ou dans les diverses parties de nôtre cors, ou dans les objets sensibles qui nous environent ; & que sur tout lorsqu'il est violent, les mouvemens du cors échaufent & agitent , troublent & emportent souvent l'esprit à une grande distance de lui-même : ou du moins ils l'émoussent & l'apesantissent si fort qu'il est incapable de s'élever au dessus des objets terrestres.

Mais l'étude n'a nul de ces in-  
conveniens. Pour y réüffir , on  
comence par banir tous les ob-  
jets sensibles , à fermer les por-  
tes de tous les sens ; puis on ren-  
tre en soi-même ; & là banissant  
encore toutes les idées qui pou-  
roient faire diversion , on s'apli-  
que avec toutel'attention dont on  
est capable , à consulter la veri-  
té interieure sur les sujets qu'on  
examine : qu'ele aparence donc ,  
qu'un exercice de ceté nature  
soit capable de distraire & de  
disiper , de nous faire sortir hors  
de nous-mêmes , & de nous ré-  
pandre au dehors ? Y a-t-il rien  
au contraire de plus propre à re-  
cûeillir & à nous rendre homes  
interieurs ? doit-on craindre qu'  
il ne trouble & n'emporte l'es-  
prit hors de sa sphere , lui qui ne  
tend qu'à le calmer & à aran-  
ger ses idées ? Enfin y a-t-il du  
danger qu'il n'émouffe , qu'il

n'apesantisse & qu'il n'arête l'es- <sup>3. part.</sup>  
 prit ; lui qui le subtilise, qui l'é- <sup>sect. 2.</sup>  
 leve & le spiritualise en tant de  
 manieres ? On peut donc s'assû-  
 rer que nul exercice n'est plus  
 éloigné des défauts & des incon-  
 veniens du travail ; puisqu'il a  
 même les perfections contraires.

## III.

Il ne sert de rien de dire que  
 come je done de justes bornes à  
 l'étude ; on peut aussi en doner  
 au travail. Je le sai : & j'ai même  
 pris soin de les marquer. Mais  
 je sai aussi que bornes pour bor-  
 nes , regles pour regles de part  
 & d'autre , on n'empêchera ja-  
 mais que le travail de lui-mê-  
 me ne soit disipant ; qu'il ne ré-  
 pande l'esprit au dehors , &  
 qu'il ne partage sa capacité , ne  
 fût-ce que par la diversité ou  
 vivacité des sentimens qu'il ex-  
 cite. Au lieu qu'une étude bien  
 réglée n'a rien qui recueille l'es-  
 prit , qui ne le rapele chez lui ;

§. III.

*Que l'étude mene i comparablement  
 plus droit que le travail aux fins  
 principales de la vie solitaire.*

I.

On l'a déjà dit plus d'une fois ; les principales fins de la vie solitaire sont la conoissance de Dieu & de soi-même ; le culte interieur & spirituel ; c'est enfin la penitence & le sacrifice de soi-même : mais y a-t-il quelque comparaison, ou quelque raport entre les secours que l'étude & le travail donent pour aler à ces fins ? N'est-il pas visible par tout ce qu'on a dit jusques ici , que l'étude d'ê-le-même rapele l'esprit chez lui , & le concentre , pour ainsi dire, dans son fonds : au lieu que le travail manuel ne porte de lui-même qu'à l'en faire sortir & à le répandre au de-



hors ? & qu'ainsi come c'est dans <sup>3. part.</sup>  
 le fonds de son ame qu'on trouve <sup>sect. 2.</sup>  
 bien Dieu, & qu'on se trouve soi-  
 même ; l'étude n'est point com-  
 parable au travail dans les secours  
 qu'êle done pour la conoissance  
 de Dieu & de soi-même ?

## I I.

Il en est de même du culte  
 interieur & spirituel, de ce cul-  
 te veritable dont Dieu veut être  
 honoré, & que Jesus-Christ nous  
 a dépeint come consistant uni-  
 quement dans les idées de l'es-  
 prit & dans les mouvemens du  
 cœur. *Tales querit Pater qui ado-*  
*rent eum in Spiritu & veritate.*  
 Dans la voïe ordinaire il faut  
 des idées pour remuer le cœur ;  
 & il est besoin d'aplication &  
 d'étude pour exciter les idées.  
 Je veux aimer Dieu & sa justi-  
 ce ; il faut y penser : je veux pen-  
 ser à Dieu : il faut exercer mon  
 esprit ; & vous me faites exercer  
 mon cors : il faut exciter de sain-

3. part.  
sect. 2. res idées , & méditer les verités  
divines ; & vous me faites exci-  
ter de la poussiere , & errer tu-  
multueusement dans la variété  
des objets sensibles : qu'êles con-  
duite !

## III.

Ce n'est pas que je prétende  
qu'un travail tranquille & mode-  
ré soit incompatible avec le re-  
cûeillement & le culte interieur :  
mais on ne peut du moins contes-  
ter que l'étude n'y mène infini-  
ment plus droit : non seulement  
parce qu'êles remplit de verités  
saintes & importantes ; mais beau-  
coup plus parce qu'êles le rend peu  
à peu capable d'atention & d'apli-  
cation ; dispositions sans lesquê-  
les , quoiqu'on dise ou qu'on fas-  
se , il est impossible qu'on devie-  
ne jamais spirituel ; ni qu'on me-  
ne une vie interieure.

## IV.

Une des grandes peines que les  
Solitaires aient à soutenir cete

vie , ne vient pas tant de ce qu'<sup>3. part.</sup>  
 ils manquent de vérités , que de <sup>sect. 2.</sup>  
 ce que l'inquiétude & l'instabi-  
 lité naturelle de leur esprit , ne  
 leur permet pas de s'y arrêter, ni  
 d'y faire les réflexions qu'elles  
 méritent. Or un des grands a-  
 vantages de l'étude est d'appren-  
 dre à fixer l'esprit : c'est de le  
 rendre capable d'application &  
 d'attention ; c'est enfin de lui do-  
 ner l'habitude des réflexions ,  
 sans lesquelles , quelque air de  
 recueillement que l'on se donne  
 au dehors , la tête du cœur de-  
 meure , suivant l'expression d'un  
 Prophète , dans une sécheresse  
 & une désolation incomprehen-  
 sibles : *Desolatione desolata est terra:*  
*quia nemo est qui recogitet corde.*

## V.

A l'égard de la pénitence &  
 du sacrifice de soi-même , il se-  
 roit inutile de s'étendre ici à fai-  
 re voir que l'étude y mène infi-  
 niment plus droit que le travail,

après avoir prouvé aussi solidement que nous avons fait ci-dessus , que l'étude mortifie & humilie le cors & l'esprit incomparablement plus que le travail; & qu'ainsi le cors & l'esprit de la pénitence & du sacrifice se trouvent bien moins dans ce dernier exercice , que dans le premier : car cela suffit pour justifier qu'il mène bien moins droit à la pénitence & au sacrifice.

## V I.

En effet , pour dire encore ceci en passant , où trouver plus hureusement & plus abondamment les sources des larmes & des saints gemissemens , qui font l'essentiel de la pénitence , que dans l'étude : je veux dire dans la lecture des ouvrages de pieté & de religion , remplis de verités propres à nous les ouvrir ? Plus on conoît Dieu & ce qu'il a fait pour nous; plus nous nous conoissions nous-mêmes & ce que nous

DE SOI-MEME. 331  
avons fait contre Dieu ; & plus <sup>3. part.</sup>  
nous sommes pénétrés de douleur , <sup>2. scit.</sup>  
& forcés à répandre des larmes.  
Peut-on douter qu'on ne soit incomparablement plus porté à la componction , en lisant le Sermon d'un Pere sur la Passion , qu'en faisant des corbeilles & des paniers ?

## V I I.

On dira que l'étude porte au relâchement sur la nourriture , sur les veilles, sur les jeûnes &c. Mais c'est précisément tout le contraire , j'en apele à l'expérience de tous ceux qui ont quelque connoissance des Comunautés. Pour moy , dans toutes cêles que j'ai conuës , j'ai toujourns remarqué que generalement parlant , les plus détachés des commodités & des aises de la vie , les plus sobres , les plus vigilans , les plus éloignés de toute sensualité étoient ceux qui s'appliquoient à l'étude.

Voilà donc une partie des avantages de l'étude au dessus du travail manuel , dans la vie Solitaire : c'est maintenant à ceux qui nous ont proposé la question de la préférence , à la décider par eux-mêmes.

## IX.

Cependant il me paroît que de ce que nous avons dit jusques ici , des avantages de l'étude , on doit regarder come quelque chose de parfaitement décidé , que *l'étude peut tres-legitamment tenir lieu de travail à l'égard de ceux qui ont assez de force de tête pour la soutenir avec quelque assiduité.* En voici en deux mots la raison.

Ce qui supplée suffisamment , & plus que suffisamment à toutes les principales utilités du travail , & qui remplit même avec surcoût tous ses usages , peut justement tenir sa place : or l'étude , ainsi que nous l'avons fait voir ; supplée

plus que fuffifamment à toutes les <sup>3. part.</sup> principales utilités du travail, & <sup>sect. 2.</sup> remplit avec furocroît tous les ufages ; fans conter même qu'êlé n'a nul de fes defauts : êlé peut donc très légitimement tenir lieu de travail, à l'égard de ceux qui ont affez de force de tête pour la fôutenir avec affiduité.

## X.

On objectera, fans doute ici, que les premiers Instituteurs de la vie Monastique, ont prefcrit aux Solitaires beaucoup plus de travail, d'étude & de lecture ; & qu'ainfi le travail leur devoit être en bien plus grande confideration.

Mais il eft aisé de répondre que ce qui les a obligés d'en ufer ainfi, n'est qu'ils confideroient le caractère du plus grand nombre des Solitaires des premiers tems, qui n'étoient pas fimplement, pour l'ordinaire, gens fans lêtres & fans études, mais même gens

Mais rien ne feroit moins raisonnable que d'inférer de-là , que le travail ait été aux Instituteurs d'Ordre , ni qu'il nous doive être à nous-mêmes en bien plus grande considération que l'étude. Le fréquent usage d'un exercice n'est pas toujours une marque de son excélence au dessus des autres : autrement la simple psalmodie devroit l'emporter de beaucoup sur la Comunion Sacramentale. Enfin le Patriarche des Solitaires de l'Occident a bien marqué l'extrême différence qu'il metoit entre les exercices de l'esprit & le travail ; lorsqu'il recommande & prescrit de plus longues lectures & méditations en Carême ; & qu'il ordonne que les jours de Dimanche tout le monde en fasse son unique occupation ; come de cêlé qu'il reconnoissoit la plus propre à sanctifier ces jours , & à les passer

\* Suade-  
mus illis  
diebus,  
omni pu-  
ritate vi-  
tam suā  
custodi-  
re : quod  
tunc di-  
gnè sit ;  
si... lec-  
tioni &  
compūc-  
tioni  
cordis  
operam



3. part.  
 sect. 2.  
 demus  
 Reg. c.  
 49.

dans la pureté & la sainteté dans  
 lesquelles il souhaitoit qu'on y  
 vécut.

C'est proprement de-là qu'on  
 devoit juger du rang où il mē-  
 toit ces deux exercices , & de la  
 perfection dans laquelle il auroit  
 souhaité que ses Disciples euf-  
 sent vécu , s'ils en eussent tous  
 été capables : car on ne doit pas  
 douter que le Saint n'eût sou-  
 haité que toute leur vie eût été  
 un continuel Dimanche : ou ,  
 comme il s'explique lui-même ,  
*un continuel Carême* : je veux dire,  
 une continuële application inté-  
 rieure aux exercices d'esprit ; &  
 qu'ainsi de ce qu'il leur a acordé  
 tant de travail , ce n'a été que  
 par condescendance à leur foi-  
 blesse , pour leur faire éviter l'oi-  
 siveté : à-peu-près come il en a  
 usé à l'égard de ceux qui ne pou-  
 roient pas soutenir le régleme-  
 nt qu'il a fait de doner tous les jours  
 de Dimanche à l'étude & à la

lecture : car il veut qu'on leur <sup>3. part.</sup> acorde même en ces jours quel- <sup>sect. 2.</sup> que petit travail , de peur qu'ils ne demeurent absolument oisifs.

## XII.

Puis donc que ce n'a été que par considération , par tempérament , & par condescendance à la portée des foibles , qui font presque toujours le plus grand nombre , que saint Benoît a acor- dé tant de travail : qui doute qu'un sage Supérieur ne puisse , en suivant son esprit , occuper uniquement à l'étude & aux exercices spirituels , ceux de ses Religieux en qui il trouve assez de force pour les soutenir ; & que cete destination ne leur tiene lieu , non seulement du travail manuel ; mais même de quelque chose de bien plus excé- lent ?

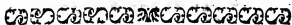
## XIII.

Qu'on ne concluë pas néanmoins de ces avantages que je donne à l'étude au dessus du tra-

vail, que je veuille banir absolument celui-ci de la vie solitaire. Cete consequence ne seroit pas juste, quand même j'aurois netement décidé la préférence de l'étude au travail. Les Peres qui en comparant l'action à la contemplation, ont donné la préférence à cèle-ci, n'ont nulement prétendu par là, banir toute action de la voye de la pieté. Et lorsque saint Benoît a dit que l'Office divin devoit être preferé à tous les exercices de la vie Religieuse, il a aussi peu voulu banir par là tous ces autres exercices. Je prie donc qu'on ne tire point de consequences outrées des principes moderés que j'établis. Car c'est un Sophisme fort ordinaire, quand on ne peut ébranler les propositions en êles mêmes, d'en outrer les consequences, pour les rendre odieuses.

Mais il est tems de chercher quelque

quelque remède aux abus que les Solitaires font de la conversation. 3. partie  
sect. 23



### CHAPITRE III.

Du Silence & de la Conversation.

#### ARTICLE I.

##### I.

1. *Rapport de la Conversation & du silence avec la vie solitaire.*
2. *Tempérament entre l'une & l'autre.*
3. *L'usage qu'on en doit faire.*

UN des exercices dont les Solitaires abusent le plus pour se fuir eux-mêmes, & qui effectivement est plus capable de les tirer de ce saint recueillement, si propre à s'étudier & à se connoître soi-même, c'est la Conversation. Cêle-ci est un comer-  
P.

ce qui consiste à sortir chacun de chez soi ; à se répandre les uns dans les autres par les yeux , par la bouche & par les oreilles ; à se communiquer mutuellement dans le cerveau mille nouvelles traces sensibles ; à renouveler les anciennes ; & enfin à se faire une part réciproque de ses chagrins , de ses fausses joies , & de toutes les passions auxquelles on est sujet.

On ne regarde communément cet exercice , que come un pur divertissement ; & l'on s'y divertit effectivement jusqu'à se dissiper , jusqu'à s'y évaporer , & jusqu'à sortir à une si grande distance de soi-même , qu'on a toutes les peines du monde à y rentrer.

## II.

Combien voit-on de Solitaires qui ne s'engagent d'abord qu'à regret dans la conversation ; & qui néanmoins s'y accoutument si bien en peu de tems , qu'ils en ont encore plus à la quitter. La vûe de

ceux qui parlent , leurs tours <sup>3. part.</sup>  
 agréables , leurs manieres polies <sup>sect. 2.</sup>  
 & insinuanes ; leur feu , leur  
 brillant , leur vivacité sont déjà  
 de grands engagemens pour des  
 imaginations encore tendres &  
 délicates : mais si avec cela , l'on  
 trouve de la beauté dans les pen-  
 sées , du génie , de l'esprit , de  
 la finesse & de la délicatesse ;  
 tout cela forme un charme in-  
 vincible pour cet exercice : tout  
 cela excite l'émulation & l'en-  
 vie de se distinguer : tout cela  
 remplit d'une infinité d'idées  
 dissipantes ; & tout cela enfin ,  
 loin de porter à rentrer en soi-  
 même , à s'étudier , & à se co-  
 noître pour ce que l'on est ; ne  
 porte au contraire qu'à sortir de  
 chez soi , à se faire conoître pour  
 ce qu'on n'est pas ; ou du moins,  
 à se montrer par son plus bel en-  
 droit : quel remède à un si grand  
 mal ?

5. part.  
2. sect.

Il semble d'abord qu'on ne puisse en imaginer un meilleur , que de prescrire un silence éternel. Il paroît que celui-ci iroit au devant de tous ces mauvais effets , & que par dessus cela , il doneroit de grandes facilités pour la conoissance de soi-même. En effet , come il empêche l'esprit de se répandre au dehors par les portes des sens ; il l'oblige à se recueillir & à demeurer en lui-même ; il s'opose au renouvellement des traces des objets sensibles dont le cerveau est plein ; il leur donne lieu par là , de se refermer ; & tarit ainsi la source d'une infinité de distractions & de dissipations d'esprit : il retranche toutes les disputes , les paroles aigres , les contestations , les mots piquans , les plus innocentes railleries ; enfin il va au devant de mille passions qui pourroient s'élever , & tient l'ame dans ce

calme & cete tranquillité si ne-<sup>3. partie</sup>cessaire pour la conoissance de<sup>sect. 2.</sup> soi même.

## I V.

Mais cependant n'est-il point à craindre que le retranchement de tout entretien , ne prive d'ailleurs d'un grand secours pour la conoissance de soi - même , & n'impose une espèce de nécessité de se méconôître par bien des endroits ? d'ignorer la plûpart de ses mauvais penchants & de ses inclinations vicieuses ; sa vanité, sa colere, sa délicatesse, sa sensibilité, ses emportemens, & la plûpart de ses passions ? & n'est-ce pas s'exposer à se croire tranquile & modéré, humble & modeste, doux & patient, pendant qu'on porte, dans son cœur, le funeste levain, & peut-être même le malheureux fonds de tous les vices opposés à ces vertus ? c'est une question sur laquelle je souhaiterois le sentiment des habiles.



Mais je voudrois aussi qu'ils prissent garde que c'est particulièrement dans les entretiens que les passions se manifestent : mille circonstances les excitent : ce n'est pas simplement le sens des paroles ; c'est le ton , le geste , l'accent , & l'air de ceux qui parlent , qui nous remuent , qui nous agitent , & qui nous passionnent même malgré nous ; & tel se croit une statuë immobile & un parfait Stoïcien ; tel se flatte dans sa retraite , d'être arrivé à la suprême indolence , qui ne pourroit pas résister à la moindre piqure , & que la plus petite injure seroit capable de transporter hors de lui-même & d'agiter en possédé.

## VI.

Nos passions & nos mauvaises inclinations sont un feu : mais feu d'ordinaire caché , & qui semblable à celui des cailloux ,

ne se développe que par l'action, <sup>3. part. sect. 2.</sup> par le choc, par les coups & les contrecoups : & ainsi ne croïez pas toujours que ce Solitaire dont l'air doux & modeste, languissant & mortifié, est plus propre à représenter la mort que la vie, soit intérieurement aussi mort qu'il vous paroît : c'est un feu couvert de cendres, inconnu à celui-même qui le porte dans son sein. Piquez-le ; remuez un peu ces cendres ; batez le fusil, & vous vërez si cete méche ne prendra pas feu. Or c'est dans la conversation qu'on remuë ces cendres : c'est dans les têtes à têtes que l'on se choque, & que l'on bat le fusil.

## V I I.

N'est-ce donc point s'exposer à entretenir dans son cœur, une fausse présomption d'indolence ou d'empire sur ses passions, si propre à nourrir l'orgueil ( sur tout si l'on est encore novice

346 DE LA CONOISSANCE  
dans la vie spirituelle ) & à jeter  
ainsi dans la negligence & dans  
la tiédeur, que de s'interdire tout  
entretien ? & n'est-ce pas pour  
cela , que les Instituteurs de la  
vie solitaire ne permettoient point  
qu'on passât à la vie heremitique,  
sans qu'on se fût long-tems é-  
prouvé dans le comerce d'une  
vie de Communauté ?

# VIII.

Ne seroit-il point plus à pro-  
pos de s'en tenir au tempérament  
que marque sur cela , le plus ju-  
diciaux de tous ceux qui ont do-  
né des regles aux Solitaires ? je  
veux dire de les porter à s'étu-  
dier en tout tems au silence ; &  
à s'en faire un exercice ordinai-  
re : mais cependant de leur per-  
mettre quelquefois de converser  
d'une maniere aisée , afin d'a-  
prendre eux-mêmes, par cete es-  
pèce de tentation , & de l'apren-  
dre aux autres , quels ils sont , &  
quels progrès ils ont fait dans la

retraite & dans la solitude : car <sup>3. partie</sup> sans cela , coment le savoir ? <sup>scd. 2.</sup> *Qui non est tentatus quid scit ?*

## I X.

Mais , dira-t-on quel danger y a-t-il de porter dans son sein , le fond de la plûpart des vices ; pourvû qu'en fuïant tout entreten & toutes les occasions , on empêche qu'il n'en paroisse rien au dehors ?

La réponse est aisée. Un tel Religieux court grand risque de mourir trez vicieux. Les plus mauvais fruits des vices ne sont pas toujours ceux qui sautent aux yeux de tout le monde : ceux qui demeurent dans le cœur sont souvent beaucoup plus funestes , & d'une bien plus pernicieuse consequence. Un home qui dans un premier mouvement , donne un soufflet pour un dementi , me paroît bien moins coupable & moins vicieux , qu'un autre qui retenu par quelque crainte hu-

5. part.  
sect. 2.

maine , s'interdit à la verité ; cette faillie : mais peste & enrage , dans le fond de son cœur , contre celui qui l'a ofensé , & lui souhaite tout le mal qu'il ne lui fait pas. Et ainsi il se pourroit fort bien faire qu'un Religieux enchainé par un silence éternel n'auroit jamais fait paroître nulle faillie d'humeur , qui cependant auroit eu en sa vie , le cœur ulceré de mille animosités , plein de rancunes , d'envies , de basses jalousies , de vanité & d'ambition ; & que n'ayant jamais été repris de tout cela , par la facilité qu'un silence éternel lui auroit donné de le couvrir ; il s'en croiroit parfaitement exempt : car l'amour propre à grand soin de cacher ses enfans aux yeux de celui même qui les porte dans son sein ; & l'on a souvent besoin du secours d'une sage femme , ou d'un homme sage , pour les découvrir.

## X.

3. part.  
sect. 2.

On ajoute qu'il faut éviter les occasions de tentation. Mais je réponds avec un saint homme que celui qui se contente de sauver les dehors, & d'éviter les faillies extérieures, sans arracher les mauvaises racines qui sont dans son cœur, s'apercevra bien-tôt, par le retour des tentations, que loin d'avancer, il en est devenu pire. \* J'ajoute qu'il y a bien des

\* Qui tantum modox-  
terius de-  
clinat,  
nec radi-  
cem eve-  
lit, parū  
profi ict:  
imo citi⁹,  
ad eum  
tentatio-  
nes re-  
dient, &  
pejus sen-  
tiet.  
L. 1. de  
imit. xi.  
c. 13.

sortes de tentations, dont il est plus parfait de rechercher les occasions, dans la vûë de reprimier ses passions, de se mortifier & de se renoncer soi-même.

## XI.

Rien, ce me semble, n'est plus à propos à ce sujet, que ce qu'un illustre Abé de nos jours dit à ses freres sur un sujet un peu différent. *Souvenez-vous, mes freres, que le nombre est plus grand que l'on ne s'imagine, de ceux qui sous des apparences de sainteté, cachent des vi-*

3. part. ces réels & éfectifs ; & qui semblables  
 2. à des vipères & à des serpens , do-  
 nent des marques extérieures d'une  
 piété qui n'est point en eux , pendant  
 qu'ils ne trouvent rien dans leur che-  
 min qui leur déplaîse : mais s'il arive  
 quelque accident qui les surprenne ,  
 quelque légère que l'ateinte puisse être,  
 cete humilité qui n'étoit que fardée ,  
 se fait voir telle qu'elle est : & le ri-  
 deau étant tiré , l'orgueil se montre  
 dans toute sa laideur & sa déformi-  
 té. \*

Expli-  
 cation de  
 la regle  
 de Saint  
 Benoist.  
 ch. 58.

## XII.

Ne seroit - ce donc point un  
 des-avantages de la conversation  
 que cete précieuse découverte  
 des vices cachés , & que ce salu-  
 taire dévoilement de l'hypocri-  
 sie , d'une humilité fardée , &  
 d'un horrible orgueil ? & ne pou-  
 roit-on pas même, éviter les abus,  
 que les Solitaires font de cet  
 exercice , si l'on y observoit ces  
 justes précautions de ne s'y ren-  
 dre que dans la vûë de s'exciter

mutuëlement à la pieté ; de se <sup>3. part.</sup>  
communiquer ses bons sentimens, <sup>sect. 2.</sup>  
sans s'en désaisir ; de s'éclairer  
les uns les autres , de s'édifier &  
de se soutenir réciproquement  
dans le recueillement & dans les  
voies interieures ? Mais encore  
une fois , on voit bien que ce  
sont des questions que je propose  
& que je laisse à décider aux ha-  
biles.







## CHAPITRE IV.

De la présence d'une Comunauté.

### ARTICLE I.

*Remedes contre les abus que les Solitaires peuvent faire de la présence continuële d'un Supérieur & d'une Comunauté pour se dérober à eux-mêmes.*

#### I.

**O**N aura peine à comprendre coment la présence continuële d'un Supérieur & d'une Comunauté peut être aux Solitaires une ocaſion de ſe dérober à eux-mêmes & de ſe fuir eux-mêmes. Cependant ſi l'on fait réflexion ſur la gêne & la contrainte, les vûes & les égards qu'inspirent naturellement dans les eſprits la préſence ſérieuſe

d'un Supérieur & d'une Communauté ; on ne trouvera rien que de naturel & de fort aisé dans cet éfet. 3. part.  
sect. 2.

## II.

Y a-t-il rien de plus naturel , lorsqu'on est en présence de ceux que l'on respecte & que l'on craint , que de se composer , que d'étudier sa contenance , ses actions, ses paroles ; de se contraindre , & se contrefaire même en tout cela : que de s'occuper de ce que ces personnes penseront de nous ; que de s'étudier de paroître à leurs yeux , non pas tel que l'on est en éfet ; mais tel qu'on souhaite d'être dans leur esprit ? en un mot , y a-t-il rien de plus naturel que de n'être point naturel en ces situations ; de se dérober & se déguiser aux yeux des homes , & souvent même à ses propres yeux ? oui l'hypocrisie va quelquefois si loin , qu'à force d'imposer aux yeux des autres,

3. part.  
sect. 2.

\* Sæpe  
mens sibi  
de seipſa  
menti-  
tur.

on impose même à ses propres yeux ; le cœur devient la dupe des situations & des figures de la machine ; \* & l'on se prend à la fin pour tout autre que ce que l'on est.

### III.

Mais pendant qu'on est occupé de toutes ces postures , est-on bien en état de faire de grands progrès dans la conoissance de soi-même ; de demeurer recueilli dans son fonds , & de conserver le silence intérieur ? Qu'on retienne les lèvres & la langue tant qu'il vous plaira ; on se parle en cet état , des yeux , de la contenance , de l'air , & même de la pensée : & come dans une Communauté , il y en a toujours quelques-uns auxquels on souhaite le plus de plaire ; & quelques autres auxquels on craint le plus de déplaire ; c'est de ces deux sortes de personnes dont on se sent le plus occupé ; & avec qui l'on

entretient ce comerce dont on <sup>3. part.</sup> vient de parler, qui pour être se- <sup>scit. 2.</sup>cret & caché, ne laisse pas de dérober un esprit à lui-même, & de le transporter hors de chez lui.

## I V.

C'est par ces raisons, & pour tous ces inconveniens, qu'il y a juste sujet de douter si c'est une pratique fort avantageuse que de tenir sans cesse les Solitaires si fort obsédés les uns des autres; & si fort éclairés de la presence d'un Superieur & d'une Communauté, qu'ils n'aient pas, en tout un jour, un quart-d'heure libre, où ils puissent avec un parfait dégagement rentrer en eux-mêmes, & s'élever à Dieu; & enfin où ils puissent se dire cetepa-  
role si consolante pour un Solitaire : *Je ne suis vû que de Dieu seul.*

## V.

Ceux qui ne sont pas dans ces contraintes, savent combien il

est doux, au sortir des actions de Comunauté qui sont toujours un peu gênantes, de pouvoir venir se cacher dans sa chambre ; & là , suivant l'ordonnance de Jesus-Christ, après avoir fermé la porte sur soi , de pouvoir prier notre Pere en secret ; répandre librement son cœur en sa présence , & suivre les divers mouvemens de son esprit sans contrainte , & sans crainte d'être aperçû de persone. Ceux qui ont l'usage de cete pratique savent combien elle est non seulement douce ; mais édifiante , consolante , & capable de soutenir & de faire même avancer dans la voie de la pieté.

## VI.

Cependant qu'on en dise ce que l'on voudra, on n'a nulement cete liberté en presence de toute une Comunauté ; ces elevations d'esprit à Dieu , & ces épanchemens de cœur en sa presence, ne peuvent guères se fai-

re, fans que le cors y ait quelque <sup>3. part.</sup>  
 part, & fans que l'air du vitage <sup>sect. 2.</sup>  
 ne trahisse en mille manieres, le  
 secret du cœur, & n'expose à la  
 vanité ceux qu'il trahit ainsi : il  
 faut donc, pour éviter cet écueil,  
 se contraindre, étudier sa postu-  
 re & son air, & empêcher qu'il  
 ne paroisse rien au dehors, de ces  
 myteres qui se passeroient au de-  
 dans ; or cete contrainte de la  
 machine empêche l'esprit de s'a-  
 bandoner à ces touches secrètes,  
 & à ces mouvemens interieurs :  
 parce que l'on fait que par l'é-  
 troite union de l'ame avec le cors,  
 ils ne peuvent guères s'executer,  
 fans que celui-ci y prene quelque  
 part.

## VII.

On dit que la présence visible  
 des frères les soutient chacun en  
 particulier : je conviens qu'êlé a  
 cet éfet, sur tout dans les exer-  
 cices laborieux : mais si êlé est  
 continuêlé, il est fort à crain-

dre qu'êlé ne les dissipe & ne les afoiblisse ; car c'est l'êfet ordinaire de tous les objets trop sensibles ; & je ne sai s'il y en a qui le soient davantage que celui de toute une Communauté , & d'un severe censeur qui vous éclaire & vous observe sans cesse. Cete vûë est peu propre à recueillir : êlé peut obliger à garder extérieurement le silence , à baisser les yeux , à se tenir dans une posture guindée ; mais êlé ne vous applique ni à Dieu , ni à vous-même ; & il est de plus , fort à craindre qu'êlé ne fasse violence à la pureté d'intention , & qu'êlé n'enlève par la vanité , le mérite des bones actions : car la vûë de tant de censeurs oblige souvent à faire pour eux ce qu'on ne devroit faire que pour Dieu. Combien en cet état , échappet-il de regards humains , de craintes serviles , de desirs d'estime , de mouvemens de complaisance ?

la vûë d'un General à l'Armée <sup>3. part.  
sect. 2.</sup> fait qu'on s'oublie de ses propres interêts & de soi-même ; pour lui plaire , mériter son estime , & éviter le mépris , ou la censure ; & c'est ce qui s'apêlé , *ad oculum servire*. Qu'il est à craindre que le même n'arrive à ces Solitaires qui s'éclairent ainsi sans cesse de si près ! & que la vûë de leur Supérieur & de leurs freres , l'esperance de leur aprobation , la crainte de leur censure , les respects humains , & la vaine gloire ne les soutiennent , & ne les animent dans tout ce qu'ils font ? car où est-ce que la vaine gloire ne se glisse pas , même chez les Solitaires ? Il faut entendre , sur cela , un de leur fameux guides de nos jours , qui a pû conoître ces foibleſſes par la découverte que plusieurs de ses Religieux lui en ont faite.

## V I I I.

*Celui-ci se glorifiera de ce qu'il bê-*



3. part.  
lett. 2.

*che mieux que son frere , de ce qu'il porte un fardeau plus pesant , de ce qu'il sone mieux une cloche , de ce qu'il sert au réfectoire avec plus de diligence , de ce qu'il lit plus intelligiblement : un autre de ce qu'il balaye mieux ; un autre de ce qu'il a la voix plus belle : un autre de ce qu'il a plus de dextérité à laver la vaissèle : enfin il n'y a rien qui ne leur donne matiere de se savoir bon gré , de se distinguer , & de se loïer quand l'occasion s'en présente. \**

• Explication de la regle de Saint Benoist.  
6. 4.

## IX.

N'est-il donc point à craindre que ces malheureuses occasions ne deviennent bien fréquentes , par la presence continuële d'un Supérieur & d'une Communauté ; & que plusieurs Solitaires ne s'y occupent souvent à se distinguer , & à se savoir bon gré ? je veux dire , qu'ils ne s'y occupent de sentimens de vanité & de propre complaisance ? il est peu de jeunes Solitaires qui aient la force de s'en défendre.

## X.

3. part.  
sect. 2.

Ne seroit-il point plus à propos, hors les occasions indispensables de s'assembler, de laisser aux Solitaires la liberté de cultiver vraiment la solitude, de se renfermer dans leurs cellules; de se faire un petit Cloître au milieu du Cloître comun; pour se mettre dans celui-là, à couvert des mouvemens & de la dissipation inévitable dans celui-ci; & pour pouvoir enfin répandre, de tems en tems, leur cœur devant Dieu, avec un dégagement parfait de toutes les contraintes d'esprit que la présence d'un Supérieur & d'une Communauté imposent ordinairement ?

## XI.

Il paroît du moins que ç'a été le sentiment d'un des plus saints, des plus fameux & des plus expérimentés guides des Solitaires; *Serm. 40. sur les Cant.* car voici comment saint Bernard s'en explique : \*

3. part.  
sect. 2.

## 362 DE LA CONNOISSANCE

Soïez ( dit-il parlant à ses Religieux ) soïez , mon frère , aussi solitaire qu'une tourterêle ; qu'avez-vous à faire avec le grand monde ? Il n'est pas même à propos de vous preter trop à ce petit nombre d'hommes qui vous environent. Oubliez donc même jusqu'à vos compatriotes & jusqu'à vos propres freres : je veux dire ceux qui demeurent dans la maison de votre pere ; & le Roi deviendra par là , passioné pour votre beauté. O ame sainte ! soïez seule tant que vous le pourrez , afin de vous conserver pour celui-là seul, que vous vous êtes choisi préféablement à tout autre. Ne fuïez pas simplement les étrangers ; fuïez même les domestiques. Retirez-vous , & vous cachez à vos meilleurs & plus intimes amis. Ne savez-vous pas que vous avez un Epoux plein de pudeur ; & qui ne peut se résoudre à vous acorder ses faveurs en présence des autres ? En-

ce  
ve  
&  
te  
ge  
me  
&  
lor  
no  
Co  
lor  
da  
vo  
la

fu  
no  
pe  
me  
pla  
ab

d'  
de

Ensuite apres avoir dit que <sup>3. part.</sup> cete retraite si grande & si uni- <sup>scit. 2.</sup> versêe doit être plus de l'esprit & du cœur, que du cors; il ajoûte : *Qu'on doit même metre en usage cèle du cors lorsqu'on le peut aisément; qu'ele a de grandes utilités; & qu'ele est d'une tèle obligation, lorsqu'on veut prier, que Jesus-Christ nous en a doné l'exemple & fait un Commandement. Pour vous, dit-il, lorsque vous voudrez prier, entrez dans vôtre chambre, & après en avoir fermé la porte, apliquez-vous à la priere.*

Il dit que c'est ainsi que Jesus-Christ en a usé; qu'il s'est non seulement caché aux troupes, mais même séparé de ses domestiques, de ses disciples & de ses plus intimes pour prier. *Avulsus est ab ipsis orare volens.*

## XII.

Come il n'y a donc point d'exercice dont les Solitaires doivent faire un plus fréquent

Q

usage que de la priere ; il est aisé de juger combien ces petites retraites , & pour ainsi dire , ces pieuses cachètes leur sont nécessaires. Mais après tout , ce ne sont encore ici que des doutes que je propose , ou des questions pour les habiles : sans que cela doive tirer à conséquence pour personne , ni que je desapprouve ceux qui ne feroient pas dans ces usages.

## CONCLUSION.

Nous avons vû jusques ici l'importance & la nécessité de se connoître soi-même : l'éloignement qu'on a dans le monde , & même dans les Cloîtres de s'appliquer à cete étude & à cete connoissance ; l'utilité de la solitude & de ses principaux exercices pour s'y perfectionner : l'abus que l'on fait souvent de ces exercices pour se fuir soi-même & é-

viter de se conoître : nous avons <sup>3. par-</sup>  
 enfin cherché des remedes & des <sup>señ. 2.</sup>  
 préservatifs contre ces abus. Il  
 s'agit présentement après avoir  
 muni l'esprit de ces dispositions,  
 & levé ces obstacles ; il s'agit ,  
 dis-je, après avoir pour ainsi di-  
 re emporté la frontière , d'en-  
 trer dans le milieu du pays : je  
 veux dire , de pénétrer dans la  
 conoissance de soi-même. C'est  
 ce que l'on espere de faire dans  
 les Traités suivans que l'on co-  
 mencera par la conoissance de  
 l'home selon son être naturel, &  
 puis l'on passera à sa conoissan-  
 ce selon le moral.

*Fin du premier Traité.*





# ANALISE

o v

IDE'E ABREGEE  
du premier Traité du Li-  
vre de la conoissance de  
soi-même.

**C**E livre comprend trois  
Traités. Le premier roule  
sur les dispositions à l'étude de  
soi-même. Dans le second on  
considere l'homme selon son être  
naturel & Fisique. Dans le troi-  
sième on perce dans son être mo-  
ral, & l'on pénètre dans les re-  
plis de son cœur. Il faut doner  
ici l'Analise du premier,

Peu de choses sont plus pro-  
pres à disposer à l'étude de soi-  
même, que la conoissance, 1. De  
l'importance ou de la necessité

Q iij



de cete étude. 2. De ses difficultés, ou de ses obstacles. 3. Des facilités que la solitude lui donne. Ces trois chefs font le partage de ce premier Traité.

1. Dans la premiere partie, on fait voir l'importance de l'étude de soi-même non seulement pour les sciences naturelles; mais aussi pour les surnaturelles: je veux dire pour la science de la religion, de la morale chrétienne & de la piété.

1°. Rien n'est plus capital dans les sciences naturelles, que de trouver un principe si certain que rien ne puisse l'ébranler: si clair & si évident, que personne n'y puisse hésiter: si simple qu'il soit à la portée de tout le monde. Car c'est sur un tel principe, comme sur un point fixe, que les sciences doivent s'élever. Or on fait voir qu'il n'y a que la connaissance de soi-même, comme d'un être pensant, qui puisse four-

nir ce principe.

1°. On montre ensuite que cete même conoissance n'est pas moins utile à la sience de la religion chretiène. On ne peut conoître cete religion sans conoître Jesus-Christ, & la necessité d'un Redempteur, d'un médiateur & d'un reparateur; & l'on ne peut bien conoître cete triple necessité, si l'on ne conoît son esclavage, ses disgraces, ses maux & ses miseres.

5°. Il en est de même de la conoissance de la morale chretiène; cete discipline est la medecine du cœur. Or il faut se conoître & se sentir malade, pour conoître & chercher le remede.

4°. Enfin la conoissance de soi-même est encore d'un grand secours pour la sience du salut, pour la conoissance affective de Dieu. Nôtre Dieu n'est pas simplement le Dieu de l'esprit : il est particulièrement le Dieu du

Q iiiij

cœur. *Deus cordis mei.* C'est la partie de nous-mêmes où il se plaît le plus de se faire chercher & goûter. Mais pour le chercher ainsi, il faut conoître & sentir le vuide & la desolation de ce cœur lorsqu'il n'a pas Dieu : il faut se tâter & s'étudier soi-même.

- II. Dans la seconde partie, on réduit les difficultés de cete étude à trois chefs. 1°. à l'action perpétuelle des objets sensibles sur les organes de nos sens, & aux préjugés où nous sommes sur leurs qualités & leurs forces : car tout cela nous distrair, nous dissipe & nous tire perpétuellement hors de chez nous.

2°. Au desagrément de l'objet de cete étude : car cet objet est pour les pecheurs un fond naturellement inépuisable d'iniquité, d'injustice, d'impiété, de libertinage, d'éloignement de Dieu, de violement de ses loix : & cete vûë

jointe à quelque connoissance de l'ordre qui demeure toujours dans les plus grands pecheurs , aux reproches perpetuels de la conscience , & à la presence d'un Dieu vangeur , fait de leur interieur le spectacle le plus affreux que l'on puisse s'imaginer. A l'égard des justes mêmes come ils portent toujours un fond de cupidité qui est la source funeste de tous les vices , ils ne jettent guères les yeux sur eux sans quelque frayeur. La vûë seule de leur fragilité & de leurs foiblesses les alarme.

3°. *Aux mouvemens qu'on se donne naturellement pour se fuir.* On fait voir que presque tous les pas, routes les démarches, toutes les occupations des homes de toutes conditions n'ont pour but que de se dispenser de l'étude de soi-même , & ne tendent qu'à éviter cet objet , & éluder la rencontre de cet home interieur

Qv

qui les éfraye. 1<sup>o</sup>. Les grands & les perſones du premier rang ſont dans une obſeſſion continuêlle de gens qui ne ſont occupés que de l'aſaire de ne les laiſſer pas ſeuls un petit moment. Les aſſiduités de ceux-ci auprès d'eux, les contes faits à plaſiſir, les fadaïſes & les ſornêtes dont ils les entretiennent, les flateries & les fauſſes louanges dont ils les acablent ne ſont qu'un langage équivoque qui ne ſignifie rien moins que ce qu'il paroît : car c'eſt leur dire réellement qu'on eſt vraiment perſuadé que les abandoner à eux-mêmes, c'eſt les livrer à la plus inſupportable compagnie qu'ils puiſſent avoir.

2<sup>o</sup>. Les femmes ſur tout excellent dans l'art de ſe fuir êles-mêmes ; au défaut des compagnies qui ne leur manquent guères, êles s'amuſent d'un domeſtique badin qui les entretient de bagatêles ; au défaut de leur do-

mestique, êles trouvent le moyen de se multiplier par l'entremise des glaces, & de se doner ainsi une nombreuse & agreable compagnie. Si la conversation ne les remuë pas assez, êles ont recours au jeu, qui par le nombre des passions qu'il excite, les transporte à une si grande distance d'êles-mêmes, que loin de se rencontrer, êles se perdent absolument de vûë, & se trouvent si égarées, qu'on en voit hors d'état de trouver jamais le chemin qui pouroit les ramener chez êles.

3°. Les homes n'ont pas moins de soin de se fuir, & déjà ils se dérobent assez à eux-mêmes par le soin qu'ils prennent de faire aux femmes un pareil larcin. Et ainsi tout le comerce du monde n'est à cet égard qu'un comerce de voleurs publics, qui conviennent de bone foi de se dérober mutuellement le chagrinant spectacle du

Qvj

*soi-même.* Mais les homes ont encore les exercices du cors, les voyages, la chasse, la guêre &c. que les femmes n'ont pas, & qui sont bien propres à se fuir & à s'oublier.

4°. Les emplois & les occupations de toutes les diverses professions sont le moyen ordinaire dont les homes qui y sont engagés se servent pour se fuir eux-mêmes, & le prétexte qu'ils prennent pour ne s'étudier jamais ; de sorte qu'il se peut dire que presque toutes les situations de cete vie ne sont que des citadelles contre les aproches de l'homme interieur ; & que le monde entier n'est guêres composé que de miserables fugitifs qui se fuient irrévocablement.

5°. Enfin ceux même qui ont fait profession de renoncer au monde come les Solitaires, ne sont pas exemts de ce foible. Dans la vie la plus obscure & la moins

remuante, ils trouvent l'art de se doner par jour plusieurs especes de Scenes, & de se dérober toujours un peu à eux-mêmes.

6°. Apres leur avoir fait sentir le mal; on leur propose pour remede l'éloignement des charges, & la fuite du comerce du monde.

Dans la troisiéme partie on traite des facilités que donne la solitude pour la conoissance de soi-même; & on la trouve sur cela fort superieure au comerce, soit qu'on la regarde 1°. précisément en éle-même: ou 2°. dans ses principaux exercices. III.

A regarder la solitude generalement en éle-même, il est certain 1°. qu'êle rend une ame sensible à ses plus petits maux. 2°. qu'êle en fait desirer le remede. 3°. qu'êle amene les retours & les reflexions salutaires. 4°. qu'êle banit la legereté & la dissipation d'esprit; mais éle exc-



cure bien mieux tout cela par ses exercices.

- II. Les principaux exercices de la solitude dont on traite ici , sont 1. *l'étude* , 2. *le travail manuel* , 3. *le silence* ; & soit qu'on examine 1°. leur importance ou leur rapport avec la vie solitaire. 2°. leur étendue & leurs bornes. 3°. leur fin. 4°. la maniere d'y vaquer ; on les trouve toujours d'une facilité infinie pour la connoissance de soi-même.

*Etude.* 1°. A l'égard de l'importance de *l'étude* & de son rapport avec la vie solitaire, on fait voir que celle-ci n'a point d'exercice plus utile, plus propre à soutenir tous les autres, & qui mene plus droit à connoissance de soi-même. 1. Ele est propre à arrêter l'inquietude de l'esprit & à fixer son instabilité. 2. Ele fournit les moyens de se rendre attentif & capable d'aplication. 3. Ele fait prendre l'habitude salutaire des

réflexions. 4. Elle amène le recueillement. 5. Elle excite la componction. 6. Elle fait couler les larmes. 7. Elle soutient l'oraison & la psalmodie. 8. Elle sert de remède ou de preservatif contre les tentations. 9. Elle va au devant de l'ennui si inévitable dans une vie unie. 10. C'est un rempart contre le dégoût & le relâchement. 11. Elle se soutient parfaitement bien par elle-même ; & les autres exercices ne peuvent guères se soutenir sans elle. 12. Elle détache insensiblement un cœur de l'amour du monde. D'où l'on conclut partout , que l'étude loin d'être étrangère à la profession des Solitaires , lui est capitale & essentielle.

2°. On traite ensuite de son étendue ; & l'on fait un ample détail des diverses espèces d'étude que l'on croit convenables aux Solitaires. 1. Celle de l'Ecriture

sainte tient le premier rang : mais elle ne suffit pas. On ne leur doit refuser 2. ni l'histoire ecclésiastique. 3. ni la lecture des Peres. 4. ni celle des Conciles. 5. ni l'étude de la Theologie. 6. ni même celle de la Philosophie. Mais on apporte à tout cela des correctifs & des temperamens trez-propres à détourner les défauts qui pourroient se glisser dans ces études , & à prévenir les mauvais effets qui en pourroient naître. On trace sur tout une idée de Theologie & un plan de Philosophie fort differens des plans ordinaires de College ; n'y faisant rien entrer que de solide , que de necessaire, ou du moins que d'utile ; & les purgeant de tout ce qu'on y mêle d'ordinaire de frivole , de veltilleux , de chicaneur , de vain , de contentieux & d'inutile.

Perfuadé que la méthode purement scolastique , la critique & les ouvrages polémiques n'ont

rien que de fort opposé à la profession & à l'esprit des Solitaires & à l'étude de soi-même ; on ne les permet qu'à ceux d'entr'eux qui ont assez de tête & de vertu pour s'y apliquer sans se gâter , & sans trop se dissiper. Mais pour la Retorique, la Poësie, les humanités profanes, l'Astronomie, l'Astrologie, la Geographie, le Blason, les histoires profanes, & quantité d'autres petites sciences de memoire & d'imagination ; on souhaitroit qu'on les banît absolument des solitudes.

3°. On parle de la fin de l'étude des Solitaires, & l'on fait voir que devant être subordonnée à cèle de leur profession, elle ne doit avoir pour but que *la conoissance de Dieu & de soi-même, la haine de soi-même & l'amour de Dieu* ; & par-là on fait le procès à tous ceux qui n'étudient que par pure curiosité, par a-

musément , pour tuer le tems : ou qui pis est , par vanité pour se distinguer , pour paroître , ou pour s'avancer dans les charges.

4°. Enfin sur la maniere de vaquer à l'étude , on en propose trois considerables. Dans la premiere , on ne fait usage que de sa memoire & de son imagination , & êle n'est que pour les esprits superficiels. Dans la seconde , on fait usage de sa raison & de son jugement , & êle convient aux esprits solides & judicieux. Dans la troisieme on fait de plus usage de son cœur ; on rend les lumieres pratiques , on aime les verités que l'on découvre , & l'on prend soin d'y ajuster sa conduite ; & êle est le caractere des ames vraiment pieuses , qui preferent la science du cœur aux sciences qui ne sont que d'esprit : & qui aiment mieux sentir & goûter Dieu , que de le connoître speculativement.

On marque ensuite les divers effets que produisent sur les esprits ces trois manieres d'étudier ; & l'on met les Solitaires à portée d'en faire un juste choix : on donne l'exclusion à la premiere ; mais on croit que les deux dernieres ne doivent pas être separées : & que les ardeurs & les mouvemens du cœur pour être durables , ne doivent point être destitués de lumiere ; rien n'étant plus propre à exciter , à réveiller une charité languissante ou assoupie , que la lumiere. *Gustate & videte.*

Après l'étude , on vient au travail & aux austerités corporêles. Travail  
10. On en fait amplement voir l'importance & la necessité dans la vie solitaire. On decouvre les illusions par lesquelles on voudroit les éluder ; & on leve les principales difficultés que les ennemis de la penitence leur opposent , en faisant voir que ces exer-

cices ne sont pas simplement mortifications du corps ; mais mortifications de l'esprit ; & qu'ils ne sont pas simplement nécessaires pour la punition des pecheurs qui se retirent dans la solitude ; & pour l'exercice & l'épreuve de ceux qui y viennent avec leur innocence ; mais qu'ils le sont aussi pour les préserver ou les guerir les uns & les autres du funeste mal de l'oïveté.

2°. A l'égard de la nature & de l'étendue des travaux propres aux Solitaires , on croit qu'on ne devroit leur en prescrire que de moderés & de tranquilles , & leur épargner tous ceux qui demandent trop de violence & d'agitation : parce qu'ils ne sont propres qu'à distraire , dissiper , épuiser , & apesantir l'esprit dans ses fonctions.

3°. Pour la fin des travaux ; elle doit toujours , come celle de l'étude , être subordonnée à la fin

principale, la conoissance de Dieu & de soi-même; ils ont cependant plusieurs fins particulieres qu'on peut se proposer, come *la penitence, le sacrifice de son cors, l'emploi du tems, la fuite de l'oïiveté.*

4°. Quant à la maniere de s'exercer au travail, êle comprend les dispositions qu'on y doit apporter; & l'on marque entr'autres *la vigilance, l'attention sur soi-même, l'aplication interieure, la presence de Dieu;* & qu'on se rende tellement maître des mouvemens de la machine, qu'il n'en échape aucun sans l'ordre ou sans l'aveu de la raison. Et ainsi l'on souhaiteroit que les Solitaires eussent soin de banir de cet exercice tout empressement, toute passion, tout desir inquiet de réussir, & de venir à bout d'une certaine tâche.

5°. Enfin sans décider la question de la préférence entre l'é-



tude & le travail, on se contente de faire voir les avantages de cêle-là au dessus de celui-ci dans la vie solitaire; & pour cela, on montre 1. que le travail n'a nulles utilités considerables dans cette vie qui ne conviennent plus parfaitement à l'étude. 2. que l'étude n'a nul des défauts du travail. 3. que l'étude mene infiniment plus droit que le travail aux fins principales de la vie solitaire, savoir la conoissance de Dieu & de soi-même, le culte interieur & spirituel, la penitence & le sacrifice de soi-même.

Silence.

On finit ce traité par toucher legerement la conversation & le silence; & quoiqu'on juge celui-ci trez-important & infiniment preferable à cêle-là dans la vie solitaire; on prétend neanmoins que la conversation y a aussi ses avantages, & que pourvû que l'usage en soit moderé, êle en done de grands pour la conoif-

sance de soi-même. On propose un temperament entre l'un & l'autre, & l'on en marque l'usage.

---

EXTRAIT DU PRIVILEGE  
du Roy.

**P**A R Lêtres Patentes données à Paris le dixième jour de Decembre 1693. signées par le Roi en son Conseil D U G O N O , & scellées du grand Seau de cire jaune: Il est permis à ANDRE' PRALARD, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou débiter un Livre intitulé *de la Connoissance de soi-même*, comprenant trois Traités, en un ou plusieurs volumes, durant letems de huit années consécutives, avec défense à tous Libraires & Imprimeurs de l'im-

primer , vendre & débiteri, à  
peine de confiscation des Exem-  
plaires , & de trois mille livres  
d'amende , come il est porté plus  
au long par lesdites Lètres.

*Registré sur le Livre de la Com-  
munauté des Libraires & Impri-  
meurs de Paris, le 28. Février 1694.*

Signé, P. AUBOUIN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la pre-  
miere fois le 18. May 1694.

*Les exemplaires ont été fournis.*

---

*FAUTES A CORIGER*  
*dans le premier Traité.*

*Page 69. ligne 11. tous les plus ; lisez tous plus. p. 115. l. 18. dis-je de se souvenir ; lis. dis-je de l'esprit de se. p. 119. l. 22. on me mande. lis. on ne demande. p. 225. l. 10. on. lis. ou. p. 234. l. 9. recueillir, lis. réveiller. l. 21. recueille, lis. réveille. p. 309. l. 4. un peu, lis. peu. p. 325. l. 25. qui recueille, lis. qui ne recueille. p. 332. l. 19. avec surcoit, lis. avec surcroît. p. 333. l. 19. n'est, lis. c'est. p. 376. l. 20. a conoissance, lis. à la conoissance.*

Il y a encore plusieurs legeres fautes , & sur tout d'ortographe : mais qui ne rendent pas les mots méconnoissables.

A61

1453861

XXIV

6

43









